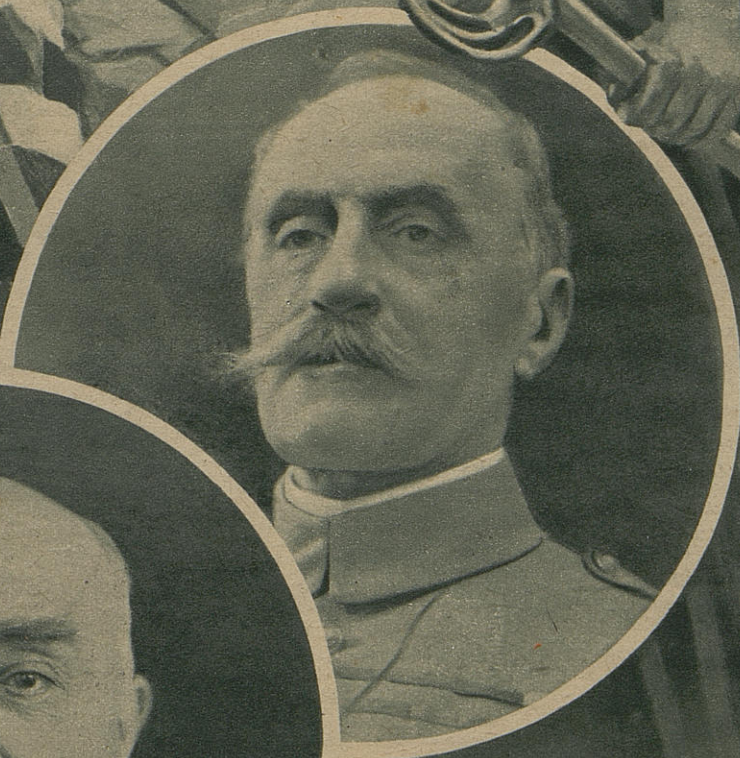
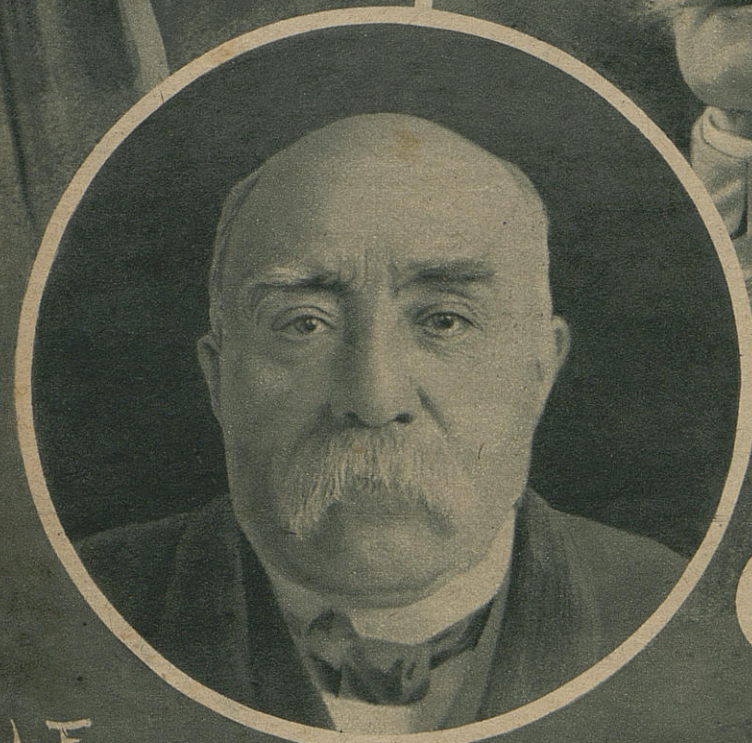


N° 92



NUMÉRO DE NOËL:
CLEMENCEAU
 ET
FOCH

LF.

Cl. Henri Manuel.

FOV. 147

UN LIVRE INDISPENSABLE

QUELQUES OPINIONS AUTORISÉES

Quel excellent petit livre que le Dictionnaire Orthographique de poche!... Mais comme il vient tard, trop tard pour avoir empêché Victor Hugo et Théophile Gautier de faire le mot "effluve" du féminin.

Henri de RÉGNIER,
de l'Académie française.

Un Petit Dictionnaire Orthographique de poche, quel rêve! M. Jean Saulnier a parfaitement résolu le problème. Avec lui, plus d'hésitations! Son volume est aussi complet qu'élégant et mignon. Il ne me quittera plus.

Abbé WETTERLÉ,
Ancien Député au Reichstag.

On raconte que Littré, devenu vieux, quand on lui demandait l'orthographe d'un mot, avait coutume de répondre: "Je ne sais plus. Regardez mon Dictionnaire". Mais on ne pourrait que fort incommodément porter sur soi le Dictionnaire de Littré. Le vôtre fait moins de volume. "Indispensable à tous, dit-il de lui-même, pour écrire sur toutes choses". Nécessaire aussi à chacun pour écrire sur les choses — ou la chose — qu'il croit bien connaître.

Charles BENOIST.

Avec son orthographe fantaisiste, M. Thiers ne reconnaissait souvent pas ses propres paroles dans les épreuves du "Journal Officiel". Combien le Petit Dictionnaire Orthographique de poche de M. Saulnier lui eût été utile! Quant aux poilus qui, en quatre ans de tranchées, ont eu le loisir d'oublier ce dont M. Anatole France a écrit que n'étant "ni une science, ni un art, l'orthographe n'est rien", ils béniront ce vade mecum, car, ne faisant pas partie de l'Académie Française, ils ne verraient leurs fautes excusées par personne.

Guillaume APOLLINAIRE.

Le Petit Dictionnaire de M. Jean Saulnier? Non seulement une commodité pour tous, y compris les gens de lettres, mais encore la plus amusante des enquêtes du monde, puisqu'elle nous apprend, par les attestations qu'elle suscite, joyeuses, reconnaissantes, et, pour tout dire, dénuées de toute pudeur, qu'il n'y a pas, en France, un écrivain qui connaisse l'orthographe.

Lucie DELARUE-MARDRUS.

Quelque chose encore qui s'en va : la faute d'orthographe!

Edmond ROSTAND,
de l'Académie française.

PETIT DICTIONNAIRE ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE

Indispensable à tous pour écrire sur toutes choses

Ce petit volume, très élégamment présenté dans une reliure solide et pratique, ne déforme pas la poche. Il ne pèse que 95 grammes. Ce Dictionnaire est *orthographique*; il contient toutes les indications concernant la grammaire, ainsi que les règles essentielles d'accord. Tous les mots, même les plus nouveaux, y sont classés.

En le consultant, on ne doit plus commettre une faute d'orthographe.

PRIX NET : 2 fr. 50
Franco recommandé : 2 fr. 60

Jamais dictionnaire *orthographique* aussi complet n'a été présenté au public sous une forme aussi élégante, aussi pratique et pour un prix aussi minime.

L'EDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, PARIS

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



M. CLEMENCEAU ET LE MARÉCHAL FOCH S'ENTRETIENNENT AVEC LE MARÉCHAL SIR DOUGLAS HAIG A LA VEILLE DE LA DERNIÈRE OFFENSIVE BRITANNIQUE

SOMMAIRE

CLEMENCEAU FACE AUX ALLEMANDS.
(En 1871. — Casablanca. — "Je fais la guerre !").
Par l'abbé Wetterlé, ancien député au Reichstag.

CLEMENCEAU "AT HOME". C. H.

DEUX DES COLLABORATEURS IMMÉDIATS DE M. CLEMENCEAU (M. Georges Mandel et le général Mordacq). Louis Dausat.

LES PREMIERS JOURS DE GUERRE DE M. CLEMENCEAU. Roland Dorgèlès.

CLEMENCEAU JOURNALISTE. Gérard Bauer.

CLEMENCEAU ET LES SIENS (de Jehan Clemenceau à Georges Clemenceau). Henry Cossira.

M. CLEMENCEAU HOMME D'ESPRIT. Sky.

CLEMENCEAU ROMANCIER. Gustave Geffroy.

CLEMENCEAU ACCLAMÉ A LONDRES.

L'ART MILITAIRE DU MARÉCHAL FOCH.
Par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

AU QUARTIER GÉNÉRAL DU MARÉCHAL FOCH. Un témoin.

LA DIGNITÉ DE MARÉCHAL DE FRANCE. T. S.

FERDINAND FOCH ET LES SIENS. (L'enfance et la jeunesse du généralissime). Henry Cossira.

FOCH ET LUDENDORFF (La stratégie et la tactique du vainqueur et du vaincu.) Henry Bidou.

FOCH A STRASBOURG. Pierre Mac Orlan.

ANECDOTES SUR FOCH (Les à-côtés de la grande histoire). C. H.

FOCH SUR L'YSER ET DANS LES FLANDRES. Général Cherfils.

FOCH ACCLAMÉ A LONDRES.

CLEMENCEAU, FACE AUX ALLEMANDS

Par l'abbé WETTERLÉ, ancien député au Reichstag.

CURIEUSE silhouette que celle de ce « bon vieux Tigre » ! Georges Clemenceau fut, de tous les hommes politiques de France, celui dont la longue carrière fut jalonnée des incidents les plus tragiques et des coups de théâtre les plus surprenants. « Tombeur de ministères », il connut d'incomparables heures de gloire, comme aussi des retours de fortune décourageants. Il ne fut jamais de ceux auprès desquels la foule passe indifférente ou narquoise. Ses fortes passions, traduites en un langage aussi imagé que violent, lui valurent des haines implacables. Elles lui assurèrent également des succès prodigieux. Il se trompa souvent (on peut bien l'écrire, puisqu'il met une certaine coquetterie à le reconnaître) mais il fut toujours sincère, même dans l'erreur.

Ses adversaires d'autrefois sont d'ailleurs les premiers à saluer en lui le patriote convaincu qu'il ne cessa jamais d'être, même quand il croit devoir les combattre. Que l'éloge de Clemenceau ait pu être prononcé dans des chaires chrétiennes, fait également honneur, et à ceux qui lui ont rendu cet hommage surprenant, et à celui qui en était l'objet.

LE PROTESTATAIRE DE 1871

C'est que le « Tigre » eut toujours le culte passionné de la Patrie ; cela date de loin. Député à l'Assemblée nationale de Bordeaux, il avait été l'un des acteurs du drame le plus poignant de notre histoire.

L'Allemagne orgueilleuse et impitoyable exigeait de la France le sacrifice de deux provinces. Trois départements allaient devenir la rançon de la défaite. Des supplications, des sanglots montaient vers le Parlement français. L'Alsace et la Lorraine protestaient,



GEORGES CLEMENCEAU
Ministre de la Guerre, Président du Conseil.

par la voix de leurs représentants, contre une annexion qui allait les condamner au plus cruel martyre.

Keller venait, au nom de ses collègues, de lire, du haut de la tribune, la déclaration qui, dans tous les temps, devait réserver devant le monde civilisé les droits imprescriptibles de la France, et le droit encore plus sacré des Alsaciens-Lorrains d'appartenir à leur vraie Patrie. L'Assemblée, sous la menace d'une prolongation de la guerre, crut cependant devoir accepter les conditions du vainqueur. Par 546 voix contre 107, elle vota les préliminaires de la paix qui sanctionnaient d'abandonner à l'Empire allemand les deux provinces. De tous les membres de la minorité, Georges Clemenceau est aujourd'hui le seul survivant. Au lendemain du vote, il signait la lettre suivante, adressée par 37 députés de la gauche à leurs collègues d'Alsace-Lorraine :

Aux Représentants des départements du Bas-Rhin, du Haut-Rhin, de la Moselle, de la Meurthe et des Vosges.

« Chers Collègues et Citoyens,

« Nous nous sommes associés hier, par nos applaudissements, à la déclaration faite par l'un d'entre vous, à la tribune, au sujet de l'Alsace et de la Lorraine ; mais nous tenons à vous dire encore que les représentants de la France républicaine partagent vos sentiments et votre opinion. Nous nous sentons attachés aux héroïques populations que vous représentez, aussi fortement qu'elles se sentent elles-mêmes

« attachées à la Patrie commune. De plus, nous nous déclarons et nous déclarons l'Assemblée nationale et le peuple français tout entier « sans droit pour faire d'un seul de vos commettants le sujet de la



Décorant un drapeau.



Au retour du Mort-Homme.



Observant un avion ennemi.



Dans un boyau avec le général Humbert.



Examinant un avion.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL AUX ARMÉES

Déjeunant au milieu des Mines de Maurepas.

« Prusse. Comme vous, enfin, nous tenons d'avance pour nul et non
« avenu tout acte ou traité, tout vote ou plébiscite par lequel serait
« faite cession d'une fraction quelconque de l'Alsace ou de la Lor-
« raine. Quoi qu'il arrive, les citoyens de ces deux contrées resteront
« nos compatriotes et nos frères, et la République leur promet une
« revendication éternelle.

« Nous pressons cordialement la main que vous nous tendez.

« Salut et fraternité. »

N'est-il pas surprenant que ce soit un des signataires de cette superbe adresse qui ait été appelé à tenir l'engagement solennel fait aux Alsaciens-Lorrains, à l'heure de la suprême épreuve ! Georges Clemenceau avait promis une revendication éternelle aux frères éprouvés ; c'est lui qui, après quarante-sept ans de séparation, brise les portes de leur geôle et leur rend, avec la liberté reconquise, une place d'honneur au foyer familial.

L'AFFAIRE DES DÉSERTEURS DE CASABLANCA

L'Allemagne, enivrée par le succès de ses armes et de sa fougueuse diplomatie, avait décidé, en 1905, d'humilier à nouveau la France en affirmant ses droits, plus que contestables, sur le Maroc. Ne pouvant pas s'accommoder de l'échec subi à la conférence d'Algésiras, elle s'était appliquée à provoquer à jet continu des incidents qui devaient lui permettre de reprendre par la violence

ce que la ruse ne lui avait pas donné. C'est ainsi que surgit en 1909 l'affaire des déserteurs de Casablanca. M. Clemenceau était alors président du Conseil. M. Jules Cambon avait, après de longues négociations avec M. de Bülow, obtenu que le différend fût soumis à l'arbitrage du tribunal de la Haye, quand, revenant tout à coup sur la concession qu'il avait faite, le chancelier allemand exigea que des négociations directes fussent reprises entre les deux gouvernements. C'est alors que le « Tigre » se réveilla.

L'Allemagne, moins désireuse d'obtenir des avantages matériels que de porter atteinte à l'honneur de la France, emploie les grands moyens. L'ambassadeur germanique vient trouver le Président du Conseil : « Si satisfaction complète n'est pas donnée à mon gouvernement, dit-il, je me verrai, d'ordre de Sa Majesté l'Empereur, contraint de demander mes passe! or s... »

M. Clemenceau, se redressant tout à coup, sortit sa montre, la regarda un instant, et, impassible, répondit : « Excellence, le train de Cologne part à neuf heures. Il en est sept. Si vous ne voulez pas manquer le train il faut vous dépêcher. » Jamais homme ne fut plus abasourdi que l'ambassadeur allemand, qui sortit, après avoir balbutié quelque vague formule de politesse. M. de Bülow fut avisé immédiatement de l'incident. Déjà l'avant-veille M. Jules Cambon était sorti des bureaux de la Wilhelmstrasse en faisant claquer les portes.

On me permettra de rappeler ici un souvenir personnel. Se conformant aux instructions de son ministre, l'ambassadeur français avait obtenu du chancelier que l'affaire de Casablanca fût soumise

au tribunal d'arbitrage. Or, le lendemain, j'attendais M. Cambon dans son palais du Pariser Platz, quand l'ambassadeur, revenant de la Wilhelmstrasse et ne pouvant pas dominer son émotion, me dit, en accompagnant sa déclaration d'expressions violentes qu'il ne lui sont pas coutumières : « M. de Bülow est un fourbe. Hier il acceptait nos conditions ; aujourd'hui il a essayé de se reprendre. J'ai refusé toute discussion et je l'ai quitté en lui disant : J'ai des instructions et je m'y tiens. » Inutile d'ajouter que, devant cette fin de non-recevoir absolue, l'Allemagne céda.

“ JE FAIS LA GUERRE ! ”

Les mauvais jours de la guerre sont venus. L'Allemagne, après une longue et minutieuse préparation, croit tenir enfin la victoire. Elle s'apprête, avec une confiance joyeuse, à imposer sa domination à l'univers tout entier. Georges Clemenceau a prévu cette crise de criminelle démesure. Il a tout fait pour y préparer son pays. Le rétablissement du service de trois ans n'a pas trouvé de défenseur plus convaincu et plus décidé que lui. Pendant les années qui ont précédé l'inévitable conflit, il a été le premier à s'employer par tous les moyens à préparer la Défense nationale.

L'Homme Libre, qu'il dirige en août 1914, sonne le rappel de toutes les énergies nationales. Victime de la censure, il devient l'Homme Enchaîné. Georges Clemenceau garde en effet ce sourire même aux heures les plus angoissantes, et ses bons mots, qui souvent sont cruels et quelquefois injustes, — l'ardent polémiste le reconnaît lui-même, — sont décochés sans pitié aux tièdes, aux hésitants, aux indécis. Dès l'ouverture des hostilités, Clemenceau n'a plus qu'un seul souci : sauver la France.

Le lutteur qu'il fut toujours concentre maintenant toutes ses haines sur le seul ennemi du dehors. Il en oublie tous ses anciens préjugés d'homme de parti. Il fait d'ailleurs de l'union sacrée, à sa manière qui reste violente. Tous les patriotes, à quelque groupe qu'ils appartiennent deviennent ses alliés et ses amis.

Par contre il fouaille sans pitié ses alliés politiques d'autrefois quand d'aventure il croit découvrir chez eux le moindre signe de faiblesse.



Le moment vient enfin où, grâce à son inlassable activité, Clemenceau est devenu l'homme nécessaire.

Quand le Président de la République lui confie la formation du nouveau ministère, en novembre 1917, la situation est gravement compromise. Les troubles qui se sont produits dans quelques régiments au mois de mai précédent ne sont pas encore complètement apaisés. Les armées alliées se battent avec courage, mais leurs efforts manquent de coordination.

L'intervention américaine ne donne pas encore son plein effet. Le Parlement est nerveux, l'opinion publique, inquiète.

En quelques semaines, le « Tigre » a remis l'ordre partout. Il a réduit le nombre de ses collaborateurs, parce qu'il entend tenir tous les services dans sa main. Il redonne confiance aux combattants comme aux gens de l'arrière. Dès que sa lourde tâche lui en laisse le loisir, il part pour le front, où sa folle témérité inspire les plus vives inquiétudes aux généraux. Au parlement il impose sa volonté. Toutes les énergies nationales se tendent, sous son impulsion, vers la victoire.

Bientôt, cependant, l'angoisse renaît. Les Allemands viennent de commencer leur grande offensive. Amiens est menacé ; il semble un instant, au mois de mars 1918, que l'ennemi va rompre nos

lignes et rejeter les Anglais vers la mer. Clemenceau exige alors l'unité de commandement. Il l'obtient de Lloyd George qui, lui aussi, n'a d'autre préoccupation que la défaite du Boche. Foch est nommé généralissime. Les Américains acceptent de mêler leurs contingents encore inexpérimentés aux vieilles troupes aguerries de l'Entente. La première ruée allemande est contenue. La seconde, en juin et juillet, l'est à son tour. Les Allemands sont à Château-Thierry. On redoute une attaque du camp retranché de Paris. La capitale est survolée presque tous les soirs par les avions ennemis, elle est bombardée de jour par des canons à longue portée. Et cependant aucun affolement ne se produit, parce qu'on sait que Clemenceau veille et qu'il a gardé, malgré tout, la foi dans le succès.

Et voilà que tout à coup, à partir du 18 juillet, la victoire s'affirme. Clemenceau a eu raison de ne jamais désespérer. Les coups de Foch se multiplient. Ludendorff n'a plus le temps de rassembler ses réserves trop tôt engagées. Bientôt ses troupes fléchissent sur toute la ligne.

Et le jour arrive enfin où, après cinq mois de luttes glorieuses, on voit les parlementaires ennemis s'acheminer vers les lignes françaises pour solliciter humblement l'armistice. Entre temps Clemenceau a fait de la diplomatie, comme il a fait la guerre, à la hussarde. Il a publié la lettre de l'empereur Charles I^{er} et répondu au sarcasme autrichien d'un vrai gamin de Paris. Notre premier à la bonne humeur un peu féroce. Les chanceliers et le parlement s'en inquiètent, mais la foule applaudit. Elle se reconnaît dans l'homme d'Etat qui, en vrai poilu, est resté l'homme de la rue même dans l'exercice de ses lourdes fonctions.

Partout où il apparaît, elle prodigue les marques, de sa reconnaissance, je dirais presque de sa tendresse car on l'aime, le « Tigre » et de bon cœur. Devant ces manifestations enthousiastes de sympathie qui se multiplient, le Tombeur de ministères, le polémiste sans pitié, est brusquement désarmé. Des larmes coulent de ses yeux, l'émotion l'étrangle. Est-ce que d'aventure cet homme,

qui semblait, si fermé, si dur, serait un tendre ? Non ! mais un patriote exclusif, passionné, et de voir qu'il a joué le rôle décisif aux heures les plus graves de l'histoire de son pays, il éprouve comme une extase épouvantée, s'il n'est permis de s'exprimer ainsi. La grandeur de la tâche accomplie l'accable soudain et il tremble à la pensée que peut-être ses forces auraient pu l'abandonner avant qu'il ne l'eût terminée. Les acclamations ne le grisent pas, elles le troublent, il y était si peu préparé.

Et tandis qu'elles montent vers lui le vieux lutteur fait un retour mélancolique sur son passé. Ce peuple de France, qu'il croyait connaître, l'a surpris. A voir l'âme du pays se révéler si stoïque dans le danger, il se demande si jadis il ne s'était pas trompé en le jugeant parfois avec tant de sévérité. Et il s'attendrit de le découvrir, si beau, si admiré par l'étranger. De ses lèvres tremblantes, peu accoutumées à prononcer des paroles de paix, tombent des exhortations à l'oubli des querelles, à l'action commune pour le renouvellement de la Patrie.

Qu'on ne permette, en terminant, d'exprimer à Georges Clemenceau, le dernier survivant des protestataires de 1871, toute la gratitude des Alsaciens-Lorrains, qu'il aura la gloire incomparable de ramener dans la famille française. Il a tenu la parole donnée en 1871. La République avait promis aux annexés une revendication éternelle. Clemenceau a tenu parole. *Good old tiger*, merci !

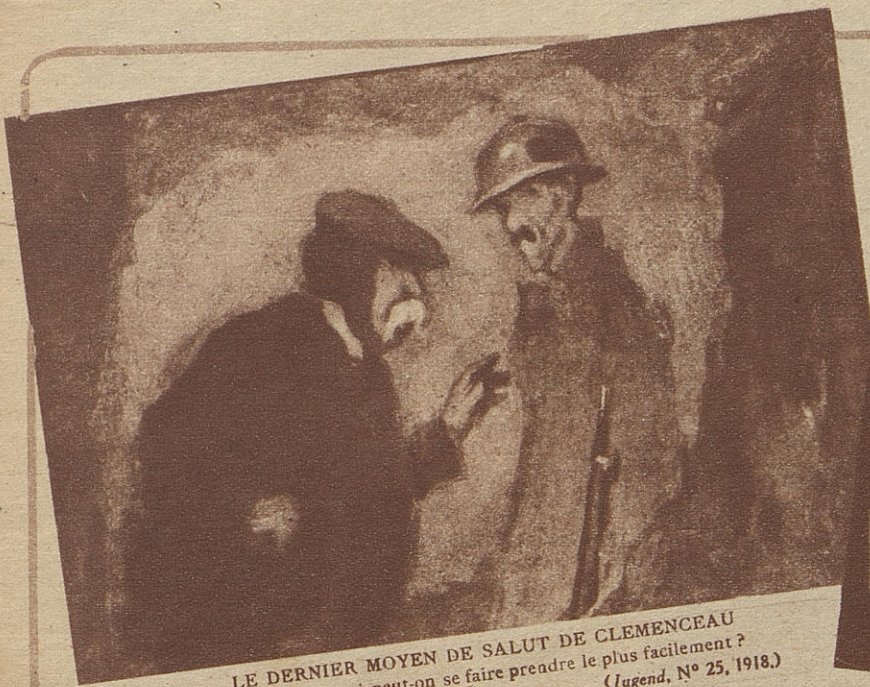
ABBÉ WETTERLÉ.

ancien député au Reichstag et à la Chambre d'Alsace-Lorraine



Quelques clichés des attitudes familières du « Premier ».

J'ai vu.
CLEMENCEAU VU PAR LES BOCHES



LE DERNIER MOYEN DE SALUT DE CLEMENCEAU
 — Dis-moi, camarade, où peut-on se faire prendre le plus facilement ?
 (Jugend, N° 25, 1918.)



LE VIEILLARD
 MARIANNE. — Clemenceau ! Veux-tu donc sacrifier la dernière fleur de France ? Elle n'a pourtant rien que sa jeunesse ! — « Justement pour cela ! »
 (Simplicissimus.)



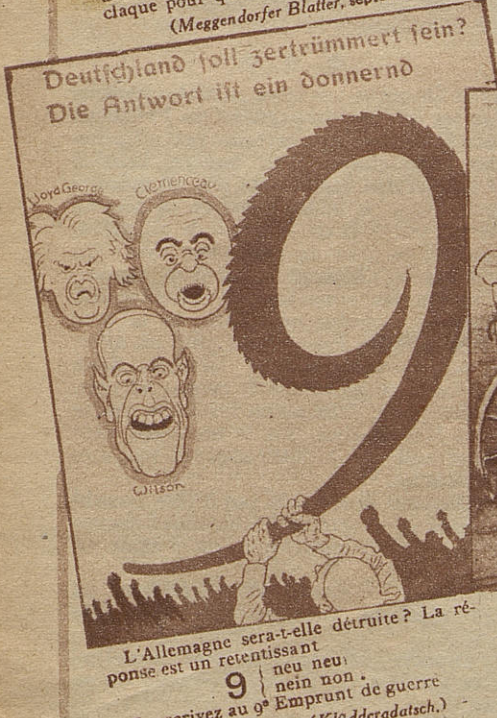
THÉÂTRE MONDIAL
 — Chaque fois que nous faisons chanter l'air de la victoire finale, ces maudits garnements commencent à siffler. Alors il va falloir payer davantage à la claquette pour que le public ne se doute de rien.
 (Meggendorfer Blätter, septembre 1918.)



SAUVE QUI PEUT !
 « En évacuant Paris, on songera d'abord à sauver les vieillards et les enfants ». (D'après les journaux français)
 (Kladderadatsch, 4 août 1918.)



VIE DE PARIS
 CLEMENCEAU : « Mes enfants, achetez des peignes, nous allons vers des temps pousseux ! »
 (Lustige Blätter.)



**Deutschland soll zertrümmert sein!
 Die Antwort ist ein donnernd**
 L'Allemagne sera-t-elle détruite ? La réponse est un retentissant
 9 | nein non.
 — arrivez au 9^e Emprunt de guerre
 (Kladderadatsch.)



LE NOUVEAU PATRON
 L'ANGLAIS — « Sus ! Clemenceau, ne laisse pas faiblir cette femelle ! »



LA VALSE DES CRANES
 Comment peut-on savoir à qui un crâne appartient ?
 (Simplicissimus, 13 octobre 1918.)

Nous avons jadis publié une série de ces caricatures, témoins de la rage impuissante de l'ennemi. *Lustige Blätter*, *Simplicissimus*, *Kladderadatsch*, *Meggendorfer Blätter* et autres feuilles n'ont jamais cessé de déverser leur fiel sur le Tigre. Les événements décisifs de ces derniers mois n'auraient-ils pas dû les inciter à plus de tact et de perspicacité ? D'ailleurs, de même que les communiqués officiels étaient odieusement falsifiés, les dessins satiriques furent toujours inspirés par l'officine Wolff. Et les dessinateurs obéissaient militairement, de peur des coups de botte.

M. CLEMENCEAU

« Je n'aime pas les meubles ! » C'est ce que répondait M. Clemenceau à l'intime qui lui demandait pourquoi il ne profitait pas des appartements mis à sa disposition au ministère.

Déjà lorsqu'il fut place Beauvau, où pourtant il resta trois ans et quatre mois tant comme ministre de l'Intérieur du cabinet Sarrien que comme Président du Conseil, il n'avait pas voulu renoncer à ses habitudes et il rentrait chaque soir coucher dans son rez-de-chaussée, 8 rue Franklin, à Passy.

Voici en effet vingt-cinq ans environ, que Georges Clemenceau est venu s'installer dans ce joli coin de Paris, à quelques pas du Trocadéro. Sa maison est un immeuble comme il y en a tant à Paris. Une porte cochère dont on n'ouvre d'ailleurs qu'un seul vantaillon puisqu'il n'y a ni écurie, ni remise, et après le porche une porte vitrée permettent l'accès dans une cour, au fond de laquelle on aperçoit de grandes baies vitrées avec des rideaux d'un jaune vert. Ce sont les fenêtres du cabinet de travail du Président du Conseil : la pièce la plus importante et naturellement la plus spacieuse de l'appartement. Ce cabinet est d'ailleurs une vaste bibliothèque car des deux côtés de la grande cheminée blanche aux landiers forgés et sa figure de Rodin dans l'encastrement, courent des rayons chargés de volumes et d'atlas.

Sur les tablettes sont posés, au hasard, des objets d'arts de toutes sortes, des petits bronzes japonais, car le maître de céans fut un japonisant de la première heure, des grès flammés. Un magnifique portrait de Rembrandt vieilli témoigne du goût de son propriétaire pour le grand peintre flamand. Depuis quelque temps, le *Don Quichotte* et *Sancho Pança*, de Daumier, que les ministres du cabinet Clemenceau offrirent à leur chef, lors de l'anniversaire de son arrivée au pouvoir, occupe l'une des places d'honneur parmi les tableaux ornant les murs du logis.

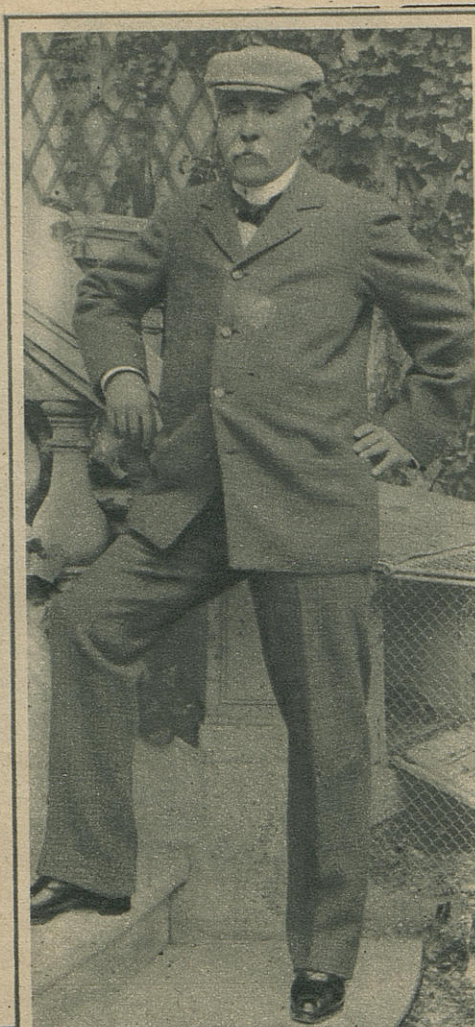
La table de travail, un meuble Louis XV monumental, en fer à cheval, tient le milieu de la pièce. C'est là que le polémiste écrit ses articles ! C'est là que le chef du Gouvernement prépare ses vibrantes proclamations ! Dans un grès, près de l'encrier, des plumes d'oie sont entassées en éventail. M. Clemenceau, on le sait, déteste écrire avec des plumes métalliques et il ne confie à personne le soin de tailler le bout de ses plumes. Lorsqu'il s'attend à signer quelque chose d'important hors de chez lui, il emporte une de ses plumes dans sa poche.

Par un escalier de pierre on accède, de la terrasse qu'ombrage une vigne vierge dans le jardinet qui surplombe d'assez haut le boulevard Delessert. Jadis, au milieu de ses arbustes qui lui donnaient l'illusion de la campagne, le journaliste aimait à venir se reposer quelques instants. Dans un poulailler rustique, il avait rassemblé quelques poules blanches et il se distrait en les regardant picorer des graines. Mais, depuis plusieurs années, le poulailler est vide.

Telest le cadre que le « Premier » n'a pas voulu quitter pour les lambris dorés de l'hôtel de la rue Saint-Dominique. Sur sa façon d'y vivre, on a beaucoup écrit. On a dit qu'il se levait à 3 heures du matin pour faire ses articles alors qu'à l'époque où on le montrait comme si matineux, c'était plutôt l'heure à laquelle, sortant de l'imprimerie de son journal, en plein Paris, il rentrait se coucher.

Maintenant, le Président se lève tous les jours, l'hiver comme l'été, à 6 heures du matin. C'est déjà une belle heure pour un homme de soixante-dix-huit ans qui supporte un tel labeur. Lorsque son valet de chambre frappe à sa porte pour lui apporter ses journaux, M. Clemenceau est déjà réveillé : la cloche du collège de jeunes gens adossé à sa maison a interrompu son sommeil. Et, tandis qu'il lit, sa cuisinière lui apporte son déjeuner qui, habituellement comporte des œufs.

À 8 heures, le professeur de culture physique sonne à la porte. Autrefois, M. Clemenceau



M. Clemenceau devant son poulailler rue Franklin.



L'entrée de la maison de M. Clemenceau, à Paris 8, rue Franklin.



M. Clemenceau sur la terrasse de sa maison.

“ AT HOME ”

ceau était un cavalier consommé et un escrimeur redoutable. Maintenant la gymnastique suédoise lui permet de conserver toute sa souplesse, toute sa verdeur robuste. Durant une demi-heure, le professeur — M. Leroy — qui tous les jours sauf le dimanche vient spécialement, fait exécuter à son élève des mouvements rythmés. Sans doute, le Président ne suit pas à la lettre les principes de la culture physique puisqu'il les pratique en conservant son pyjama, mais pendant trois minutes exactement, il obéit aveuglément à son maître es sports !

La séance de culture physique terminée, M. Clemenceau s'habille très rapidement et sort de chez lui pour monter dans son automobile qui l'attend devant la porte et qui le conduit aussitôt au ministère de la Guerre.

Si ce n'est lorsqu'il va au front ou en voyage, M. Clemenceau revient toujours déjeuner chez lui entre midi et une heure. Ce déjeuner est toujours consistant quoique bref, malgré le régime auquel est astreint le président : un peu de viande, des légumes bouillis, un dessert et une demi-bouteille de vin de Bordeaux qui fait quatre ou cinq repas, et que la cuisinière achète chez un marchand voisin, car M. Clemenceau n'a pas de cave.

Il y a cinq ou six ans, M. Clemenceau fumait quelquefois la pipe, mais maintenant il ne fume plus du tout.

Après déjeuner, le président fait la sieste pendant une heure : tout habillé, et le crâne protégé par sa casquette de soie à oreilles, il s'allonge sur un divan jusqu'à 2 heures et demie. Lorsque le chef de son cabinet militaire, le général Mordacq, venant le prendre pour aller à Versailles, arrive un peu à l'avance rue Franklin, il attend dans l'automobile et ce n'est qu'à 2 heures et demie précises, qu'il va sonner à la porte du rez-de-chaussée.

Le soir, à 9 heures, le Président rentre chez lui, dîne très légèrement et se couche aussitôt, tandis que son valet de chambre et la cuisinière se retirent et le laissent tout seul dans l'appartement avec ses deux chiens, Lady et Chipotte, deux barbets à poils longs assez courts sur pattes, l'un brun et l'autre noir. Parfois, la nuit quand il a de l'insomnie, le Président se lève et va se mettre à sa table de travail. Lors des soirs mouvementés où les Gothas se livraient à leurs incursions sur Paris, M. Clemenceau avait défendu expressément qu'on le dérangeât. Contrevenant ainsi aux recommandations qu'il faisait donner aux Parisiens il se refusait absolument à descendre à la cave, et on ne devait le prévenir que « si une bombe tombait sur la maison » !

Lady et Chipotte, ces deux paisibles toutous qui sont les fidèles compagnons du Président ont cependant causé une certaine perturbation dans les habitudes de leur maître. Celui-ci avait à son service depuis sept ans un ménage de domestiques, le mari Jean et la femme Thérèse. C'était à Jean, le valet de chambre, qu'incombait le soin de promener tous les matins Lady et Chipotte à qui il négligeait, contre toutes les ordonnances préfectorales, de mettre la moindre muselière, ni la plus petite laisse. Dans Passy, cela pouvait aller, car les agents connaissaient bien les deux chiens et faisaient semblant de ne pas les voir. Mais un beau jour, Jean allant faire une course boulevard Malesherbes, eut la mauvaise idée d'emmener Lady et Chipotte avec lui, toujours sans les museler.

Naturellement il ne tarda pas à être accosté par un brave agent auxiliaire aux cinq brisques rouges, qui lui fit remarquer qu'il était en défaut.

— Ce sont les chiens du Président du Conseil ! répliqua fièrement le valet de chambre.

— N'importe, ils doivent être muselés ! insista le gardien de la paix, esclave de sa consigne.

Si bien que Jean impatienté, finit par traiter d'« imbécile » le représentant de l'ordre public qui verbalisa et fit son rapport. L'incident fut bientôt connu du Président qui

J'ai vu.



M. Clemenceau arrivant au lac d'Allos le 10 octobre 1908.

enjoignit à son valet de chambre de faire des excuses. Jean très digne refusa.

— Alors vous irez en prison !

— Eh bien j'irai ! persista le domestique.

— Comme je ne peux garder à mon service quelqu'un qui a été en prison, je suis obligé de me séparer de vous.

Et Jean dut rendre son tablier.

Depuis le jour de l'armistice, un grand faisceau de drapeaux alliés orne le fronton de la porte cochère de la maison de la rue Franklin. Une œuvre patriotique avait cru devoir placer deux panonceaux de chaque côté de l'entrée. Mais ces panonceaux dont l'un portait en exergue cette inscription : *Le Boche est à jamais banni de cette maison* et l'autre : *Lusitania, miss Edith Cavell, Reims. N'oublions jamais piquèrent la curiosité des passants* inquiétant quelque peu les agents chargés de surveiller discrètement la demeure du Président. Aussi les deux panonceaux ne demeurèrent-ils que quarante-huit heures à peine.

Pendant les dernières journées d'enthousiasme, les curieux désireux d'apercevoir M. Clemenceau avaient été assez nombreux, surtout parmi les habitants du quartier qui connaissent ses habitudes.

Le 11 novembre, notamment, le patron d'un grand café du quartier, voisin du métropolitain avait réussi à se faufiler vers 2 heures et demie sous le porche de la demeure présidentielle et malgré toutes les objurgations de la concierge il était resté caché dans l'ombre de la porte. Aussi, lorsque M. Clemenceau sortit de chez lui pour gagner son automobile, il avait surgi de sa cachette et se précipitant à genoux, il s'était écrié :

— Monsieur le président, vous êtes l'as des as ! Laissez-moi vous embrasser.

Le Tigre n'avait pas eu la force de résister à un tel enthousiasme et, de bonne grâce, il avait accepté l'accolade de son adorateur de voisin.

H. C.

DEUX DES PLUS IMPORTANTS COLLABORATEURS IMMÉDIATS DE M. CLEMENCEAU :

M. GEORGES MANDEL ET LE G^{ral} MORDACQ

Il est un endroit bien connu des habitués du Palais-Bourbon. C'est dans la salle des Pas-Perdus, en retrait et à l'ombre du groupe *Aria et Petrus* près de la table de la Presse. Là un cénacle d'hommes politiques et de journalistes toujours les mêmes et qui savent respecter leurs opinions, siège et délibère sans façons et sans éclats.

Une silhouette y était familière, qui ne l'est plus depuis la constitution du ministère Clemenceau.

Silhouette originale et attachante.

Ligne mince, frêle ; élégance austère ; face pâle, imberbe et juvénile où glisse parfois un sourire narquois. Une voix incisive qui exprimait avec autorité et aisance en une langue précise une pensée claire aidée par une mémoire prodigieuse. Une réserve un peu froide qui fondait soudainement quand la discussion



M. Clemenceau à la chasse avec le prince de Monaco.

s'animait et que la contradiction se faisait trop vive : M. Georges Mandel.

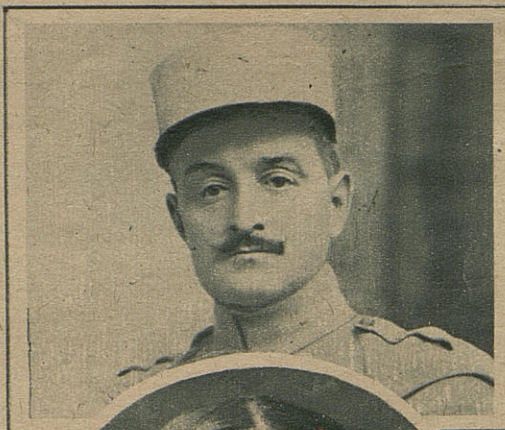
Aujourd'hui M. Georges Mandel dirige le cabinet civil du président du Conseil.

Voici quinze années qu'il débutait à *l'Aurore* dirigée par Clemenceau et, témoignant d'une précoce maturité d'esprit, il y prenait à dix-huit ans, la rubrique de la politique extérieure puis celle de la politique intérieure. Quand M. Clemenceau accédait au gouvernement, en 1906, il attachait M. Georges Mandel à son cabinet. Trois ans après il se retirait.

A certains des ministres devenus membres du nouveau gouvernement et qui demandaient à M. Georges Mandel de demeurer avec eux, le collaborateur de Clemenceau répondait en déclinant l'offre. Il tenait à honneur de demeurer dans le rang aux côtés du « Patron ».

Il y resta en contact constant, bataillant dans *l'Homme Libre* pour la loi de trois ans, contre la R. P.

Il y a une quinzaine de mois, alors que déjà



En haut : LE GÉNÉRAL MORDACQ, CHEF DU CABINET MILITAIRE DE M. CLEMENCEAU.

Au-dessous : M. GEORGES MANDEL, CHEF DU CABINET DE LA PRÉSIDENTIE DU CONSEIL.



M. Clemenceau en tournée électorale dans le Var en 1908.

l'opinion publique, d'un seul cri, appelait Clemenceau, au pouvoir l'opinion parlementaire n'entendait pas — du moins certains ne voulaient pas encore entendre.

A cette heure-là on eût en vain cherché une majorité pour oser appuyer un cabinet Clemenceau. Les audacieux, nettement résolus, étaient isolés dans la masse des timorés ou des opposants. Il y avait des hésitations à vaincre, des préventions à dissiper, des hostilités à réduire. Tâche qui exigeait une connaissance psychologique de « son » Parlement suprêmement affinée.

M. Georges Mandel, que secondait son dévouement affectueux à M. Clemenceau, contribua puissamment à l'accomplir.

M. Clemenceau, revenu à la présidence du Conseil confia à M. Georges Mandel ce poste de directeur du cabinet où il faut un dépositaire fidèle de la pensée du chef.

Depuis M. Georges Mandel vigilant, averti, infatigable et qui, auprès du président aura été lui aussi un des meilleurs artisans de la victoire, y fournit, de jour et de nuit un labeur exténuant, recevant députés, sénateurs, ambassadeurs ou chefs de gouvernement, donnant des ordres, lisant ou dictant des rapports.

Et lorsque M. Clemenceau quittera le pouvoir, M. Georges Mandel le suivra n'ayant accepté nulle faveur, nulle des « compensations » traditionnelles. Il se jettera à nouveau avec délices dans la lutte de la politique qui l'intéresse passionnément...

◆ ◆ ◆

Le général Mordacq, chef du cabinet militaire de M. Clemenceau :

Un beau soldat : croix de guerre avec cinq palmes ; cravate de commandeur de la Légion d'honneur, blessure grave. Après campagne au Tonkin et en Algérie il se trouvait au début de la guerre lieutenant-colonel commandant en second de Saint-Cyr. Il allait être, à quarante-huit ans, l'un de nos plus jeunes divisionnaires.

Il avait fait la Lorraine et les Flandres, l'Artois et Verdun — dans la période la plus critique pendant trois mois — le Chemin des Dames, la Somme et la Champagne où sa division seule reprit Maisons-de-Champagne et allait à l'époque du désastre de Caporetto, partir à la tête de sa division pour l'Italie où il fallait des soldats et des chefs d'élite, quand M. Clemenceau — qui venait de prendre la présidence du Conseil et le ministère de la Guerre — le plaça à la tête de son cabinet militaire.

Le président connaissait le général Mordacq de très longue date et il savait ce qu'il pouvait attendre de sa décision, de son énergie, de sa force de travail.

Avec lui on « fait du service ». Son entourage en sait quelque chose.

Dans des fonctions où il a à peser des avancements, des récompenses et des sanctions il s'inspire du sentiment de l'équité « qu'il a développé jusqu'à l'obsession » disait un de ses proches et par quoi il avait su gagner l'affection de ses troupes.

◆ ◆ ◆

Sa longue expérience de la vie publique a appris à M. Clemenceau qu'il est capital pour un homme de gouvernement de savoir choisir ses collaborateurs immédiats.

M. Clemenceau a su choisir.

LOUIS DAUSSAT.

CLEMENCEAU AUX PREMIERS JOURS DE LA GUERRE

Se souvient-on de ces journées ardentes d'août 1914 où Paris anxieux attendait le mot suprême qui déciderait de la guerre ou de la paix? Les cortèges houleux sur les boulevards, les éditions spéciales, d'heure en heure plus angoissantes, les permissionnaires rappelés à la caserne, les fausses nouvelles, et, dominant cette fièvre, le cri martelé de la foule: «A Berlin! A Berlin!»

En plein cœur de Paris, rue Taitbout, dans les bureaux de *l'Homme libre*, un petit groupe d'hommes, réunis autour de M. Georges Clemenceau, tenaient chaque après-midi comme une veillée des armes, animés par la parole du

plus à ses yeux un adversaire politique, mais vraiment le chef de l'État. Puis, à la grande réunion des directeurs de journaux, il alla, franchement, serrer la main d'Ernest Judet.

Mais s'il oubliait le passé, il s'inquiétait de l'avenir, et à peine était-il rallié au gouvernement qu'il se rangeait dans l'opposition et entreprenait dans son journal cette vigoureuse campagne, entravée par la censure, et qui devait se terminer par l'enchaînement de *l'Homme libre*.

Quand le cabinet «s'élargit» et devint le ministère Briand-Viviani, on pensa aussitôt à offrir un portefeuille à Georges Clemenceau. Ce

Les premiers succès de nos armées en Alsace, la rentrée à Mulhouse, transfigurèrent un instant M. Clemenceau. Cette victoire soudaine le surprit bien, mais il y crut.

— Je croyais les Allemands plus forts, répétait-il... C'est admirable.

Et prenant la grande plume d'oie dont il se sert pour écrire, il célébra l'héroïsme des soldats, de ces soldats dont il devait célébrer la victoire seulement cinquante mois après.

Hélas! après Mulhouse, les revers commencèrent: la Belgique écrasée, Charleroi... Ce fut pour Georges Clemenceau un réveil atroce. Ce vieillard



LE PÈRE

Blessé grièvement à la bataille de Charleroi, le capitaine Michel Clemenceau entra le premier dans Saint-Mihiel recon-

ET LE FILS

quis. On le voit ici accompagnant son père lors d'une visite du président aux champs de bataille de la Marne.

président qui voyait enfin luire une aube attendue depuis quarante-quatre ans. Dès les premières menaces allemandes, M. Georges Clemenceau avait compris que la guerre était devenue inévitable, et pas une fois il ne souhaita que la paix fût maintenue au prix d'une humiliation.

Chaque jour, il trouvait à son journal, avec ses collaborateurs, les généraux Toutée et Ditte, M. Painlevé, M. Thomson, alors ministre du Commerce, le sénateur Murat. M. Thomson apportait les dernières nouvelles officielles, et c'était chaque fois un accès de colère de la part du «Tigre». Lorsqu'il apprit que les Allemands, par pure vexation, ou dans l'espoir de soulever un incident, avaient enlevé des locomotives françaises à une station française, il bondit de son large divan où il se tenait toujours étendu, sa casquette à carreaux sur la tête, et secouant M. Thomson un peu interloqué il lui cria:

— C'est cela... Vous accepterez tout! Vous irez jusqu'aux coups de pied dans le ... inclusivement!

Enfin, le samedi après-midi, un coup de téléphone du ministère de l'Intérieur apporta la nouvelle: Mobilisation générale.

Avec la guerre, toutes les inimitiés étaient effacées, les querelles oubliées: ce fut une réconciliation générale. Georges Clemenceau donna l'exemple en retournant à l'Élysée les premiers jours d'août pour présenter l'abbé Wetterlé à M. Raymond Poincaré qui, brusquement, n'était

fut M. Viviani qui fut chargé de la démarche. L'ancien président du Conseil reçut cordialement l'envoyé, mais son refus fut net, catégorique, sans appel.

— Je serai plus utile dehors à crier que dedans à vous regarder faire, répondit-il, de sa voix bourrue.

Et à l'un de ses proches collaborateurs qui, le soir même, s'étonnait de ce refus, M. Georges Clemenceau, ne doutant pas de l'avenir, répondit:

— Baste, mon tour viendra forcément de reprendre le pouvoir... Quand on discutera le traité de paix, il faudra bien prendre pour ministres des gens qui aient lu le traité de Francfort. Et nous ne sommes pas tant que ça...

Même sans portefeuille, l'ancien président du Conseil conservait une réelle influence. On le vit bien lorsqu'il obtint la réintégration dans l'armée du général Faurie, sévèrement frappé à la suite des grandes manœuvres.

Mais dès que la nouvelle fut connue dans les milieux militaires, M. Georges Clemenceau se vit sollicité, poursuivi, persécuté, par tous les officiers à la retraite. De la rue Franklin à la rue Taitbout, colonels sans commandement et généraux en disponibilité le traquaient, réclamant son appui pour reprendre du service. Toujours bougonnant, répondant le plus souvent par quelques mots irrités, le «Tigre» en fit pourtant réintégrer plusieurs.

indomptable, ce lutteur, aurait voulu que son ardeur galvanisât tous les êtres, que la Victoire surgît de la terre envahie, qu'on décrêtât la Patrie en danger. Le gouvernement, à ses yeux, manquait d'énergie. Il s'emportait, mangeait à peine, ne dormait plus:

— Ces gens-là me font déjeuner d'une colère et dîner d'une rage, grommelait-il.

Cette colère, il la dépensait en articles ardents. Et dans son entourage on se rendait aisément compte de sa nervosité croissante. Ainsi, chaque après-midi, ses deux filles, M^{mes} Jacquemaire et Gatineau, sa sœur, M^{me} Brinza, ses petits-fils, venaient rue Taitbout pour connaître le communiqué.

Un jour qu'ils entraient dans son cabinet, le président alla brusquement au-devant d'eux.

— Que me voulez-vous? leur dit-il. Est-ce que vous avez l'intention de venir m'embêter comme cela tous les jours jusqu'à la fin de la guerre?... Des nouvelles de la guerre, il n'y en a pas... Mais je puis vous en donner une qui vous intéressera personnellement: c'est que vous allez tous partir pour la Vendée, car je ne veux plus vous voir à Paris... Maintenant, au revoir, je ne vous retiens pas...

Un autre après-midi, on vint apprendre à M. Clemenceau que son fils, Michel Clemenceau, venait d'être blessé. Très affecté, l'ancien président du Conseil ne se laissa pourtant pas abattre, et lorsque son petit-fils, M. Gatineau, vint lui

demander s'il pouvait apprendre la nouvelle à la famille, et principalement à sa tante, dont il prévoyait la douleur, il lui répondit brusquement :

— Naturellement, il faut leur dire... Cela n'est pas déshonorant... J'aime encore mieux le savoir blessé que d'apprendre qu'il ne s'est pas battu.

Une seule fois, M. Georges Clemenceau se laissa abattre : c'est le soir où, par téléphone, entre neuf et dix heures, on lui apprit la défaite de Charleroi. Alors, jetant le récepteur sans penser à le raccrocher, il laissa tomber sa tête volontaire dans ses deux mains, et il pleura.

Ses collaborateurs présents, la gorge serrée, se demandaient anxieux quelle terrible nouvelle avait pu provoquer cet effondrement.

— Vous le saurez toujours assez tôt, mes pauvres petits, leur dit tout d'abord le « patron » en relevant la tête.

Puis, après un silence, il ajouta : — Apprétez-vous à recevoir un rude coup de poing en pleine figure, et même deux... Ce n'est pas un désastre, mais une grosse défaite. Nous abandonnons tout le Nord...

Cependant, aux derniers jours d'août, au plus fort de la retraite, il espérait toujours, il espérait quand même. Et à l'un de ses rédacteurs qui s'était engagé et rejoignait son régiment d'infanterie, il dit, au moment des adieux :

— On se battra... On tiendra... On vaincra... On luttera s'il le faut sur les pentes du Plateau Central. Tenez, j'ai soixante-treize ans, eh bien,

s'il le faut, je prendrai un fusil avec ceux de mon âge... Mais on vaincra !

Il y avait dans sa voix une foi si grande qu'elle vous pénétrait, et rendait confiants les moins forts.

Même sur la triste route de Bordeaux, qu'il dut prendre un jour avec le gouvernement, il ne désespéra pas. Il arriva à Poitiers en pleine nuit, dans l'automobile de M. Louis Dreyfus. Et adressant de l'hôtel un mot bref à un collaborateur de l'Homme Libre resté à Paris, il terminait par ce seul mot : *Espérance*.

C'était sa devise qu'il écrivait, cette nuit-là, la devise de la France entière, le mot magique qui, de la Marne, devait conduire au Rhin.

ROLAND DORGELES.

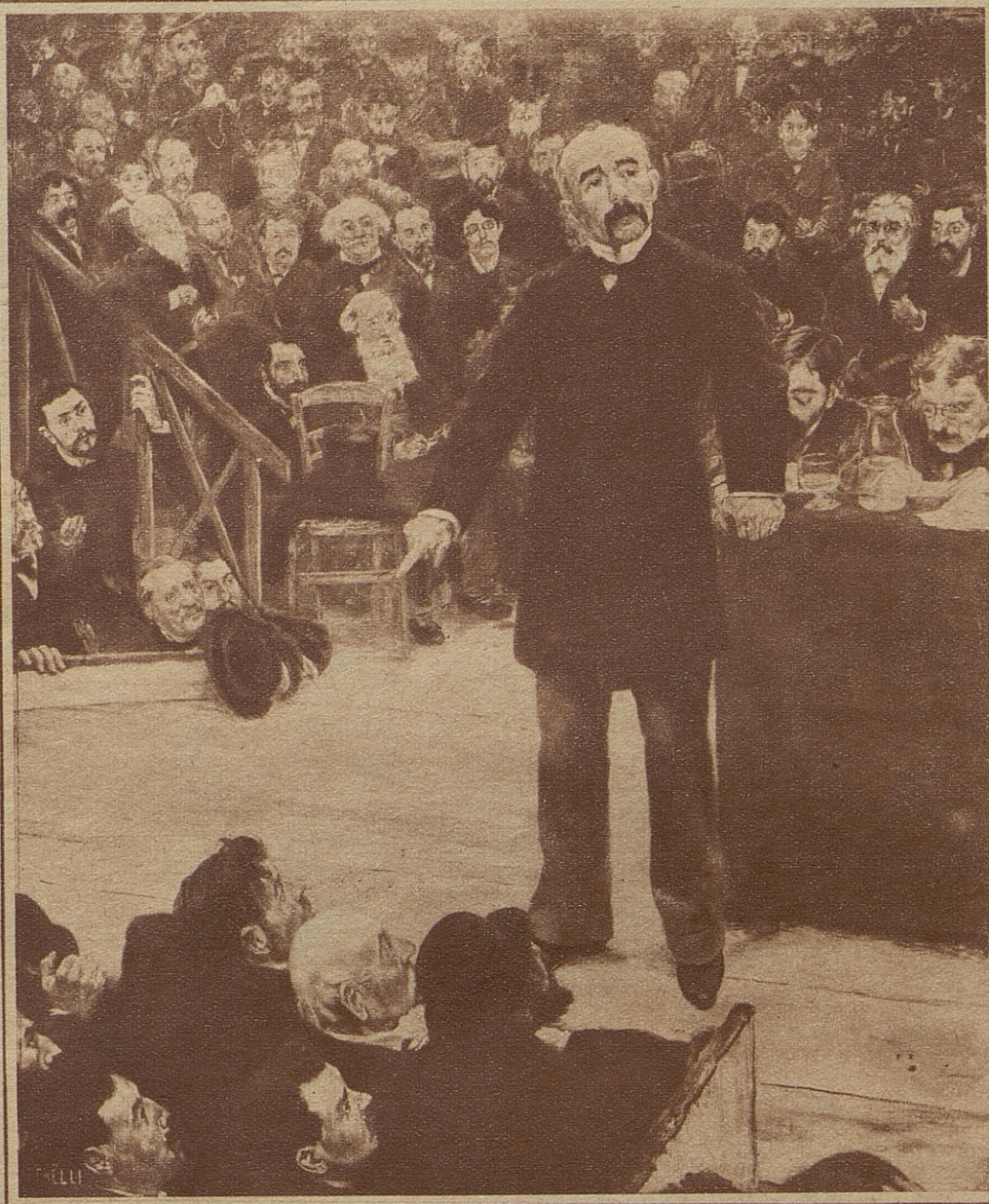
CLEMENCEAU JOURNALISTE

M. Clemenceau est profondément un journaliste. Qu'est-ce qu'un journaliste à la vérité ? On a beaucoup galvaudé ce terme et le public peut croire aujourd'hui qu'un journaliste est un homme qui travaille dans les journaux. Ce n'est pas aussi simple que cela, un vrai journaliste doit être un écrivain ; il doit avoir le don de son métier en maintenant la dignité, contribuer à sa grandeur. M. Clemenceau eut absolument toutes ces qualités. Il travailla sans relâche et fit vivre des journaux par la seule force de sa plume et de son rayonnement. Des journalistes politiques d'une telle race, sont rares. Aujourd'hui un homme politique s'improvise chroniqueur, du jour au lendemain, pour les besoins de sa cause... Jadis le journaliste défendait d'abord ses idées, la plume à la main, puis à la tribune, ou sur la place publique... Ainsi la carrière d'un Clemenceau a une unité remarquable. Il a été, peut-être un journaliste avant tout et quelques-unes de ses pages pourront demeurer comme des modèles de vigueur et de pensée...

Qui n'a lu des articles de M. Georges Clemenceau ? Collaborateur en chef de la Justice ou il accueillait entre autres disciples M. Gustave Geffroy et M. Stephen Pichon, alors tout jeune et qu'il appelait avec un peu de moquerie Saint-Just. M. Clemenceau dirigea par la suite l'Aurore, puis l'Homme Libre. Entre temps, ayant été battu à des élections dans le Var, il se consacra uniquement aux lettres et publia dans l'Echo de Paris, littéraire, et dans des journaux étrangers des chroniques où se révélaient ses passions artistiques et métaphysiques. L'homme politique totalement mué en homme de lettres, abandonné en ces moments pathétiques par tout ce que Paris compte de courtisans, perpétuels alliés des plus forts, l'homme politique vécut uniquement de son talent d'homme de lettres. Et ces pages de journalisme où il défendait ses admirations et ses enthousiasmes ne sont pas inférieures à celles où il combattait des ennemis ou des préjugés...

Mais la tâche de journaliste de M. Georges Clemenceau ne s'est pas uniquement limitée à la polémique politique ou à des chroniques quasi quotidiennes. Il a dirigé trois des journaux où il a écrit, il a formé des journalistes et des écrivains et stimulé des talents.

Le signataire de ces lignes a débuté, très jeune, à l'Aurore et il a gardé de ces débuts des souvenirs qui ne sauraient s'effacer. L'Aurore logeait dans une maison de la rue Montmartre qui n'abrite que des journaux. C'était au troisième étage en un appartement assez incommode, mal éclairé et vieillot. Le cabinet de M. Clemenceau donnait sur la rue Montmartre et la rue du Croissant : une



Clemenceau parle dans une réunion publique.

(Tableau de Raffaelli.)

table, un canapé, une bibliothèque, trois fauteuils. Il y arrivait vers les cinq heures du soir après les séances du Sénat et si l'actualité politique l'y obligeait il écrivait son article à ce moment, en deux heures à peine ; mais le goût de M. Clemenceau pour le travail matinal fait qu'il a écrit durant sa vie beaucoup plus d'articles entre six heures et huit heures du matin qu'entre six heures et huit heures du soir. Il consacrait bien plus volontiers ces fins d'après-midi à la rédaction de son journal, à des conversations amicales et intimes avec ses collaborateurs. Il y avait là à ce moment de jeunes écrivains comme MM. François Albert, Suberbielle, des critiques comme M. Charles Martel, des journalistes parlementaires comme M. Emile Buré, qui devait devenir plus tard l'ami et le chef de cabinet de M. Aristide Briand. M. Emile Buré se présenta un jour au Tigre (n'est-ce pas lui, d'ailleurs, qui le baptisa de la sorte) et lui proposa sa collaboration. Le nouveau venu était jeune, encore tout frais des enthousiasmes du Quartier Latin. M. Clemenceau lui dit à brûle-pourpoint :

— Vous êtes socialiste ? ... paraît-il.

— Oui... répondit M. Emile Buré en hésitant.

M. Georges Clemenceau était renversé dans son fauteuil derrière son bureau et souriant dans sa grosse moustache.

— Ah bien ! Alors qu'est-ce que vous faites de l'individu ?

— Je cherche à l'exalter, monsieur le sénateur, je veux faire des hommes, des surhommes.

— Eh là ! interrompit Clemenceau, vous êtes bien exigeant... Tachez d'avoir des hommes et cela sera déjà très beau.

Ainsi le ton de la conversation était plaisant et familier. Une autre fois un autre apprenti-journaliste se présente. C'était M. Georges Mandel, alors jeune et un peu timide, et qui ne possédait point encore ce brillant et cette autorité qu'il a acquis depuis comme chef de cabinet du président du conseil...

— Vous voulez faire du journalisme... très bien... mon petit ami que souhaitez-vous faire ? la politique étrangère... Parfait ! Mais j'espère que vous n'y connaissez rien ! Il ne faut pas d'idées préconçues pour faire la politique étrangère...

Et M. Georges Mandel la fit, en effet, sans aucune espèce d'idées préconçues.

Toutes les conversations n'aboutissaient point d'ailleurs à ces boutades spirituelles... M. Georges Clemenceau, avait, en ce qui le concernait des idées très nettes sur le journalisme. Lorsqu'il indiquait un article à écrire il fallait qu'il fut écrit et bien écrit. Même, il lui advint parfois de se plaindre (gentiment) de l'insouciance de quelques-uns de ses collaborateurs. Certain soir

il survient, nous étions seul pour le recevoir et nous convenons que c'était insuffisant. Il remarque cette solitude, s'en inquiète, va vers son bureau, un peu grognon et il écrit cette pancarte : « Les rédacteurs sont priés de ne pas partir avant d'être arrivés... » Il afficha cet avis dans la salle de rédaction et nous fûmes par la suite plus réguliers...

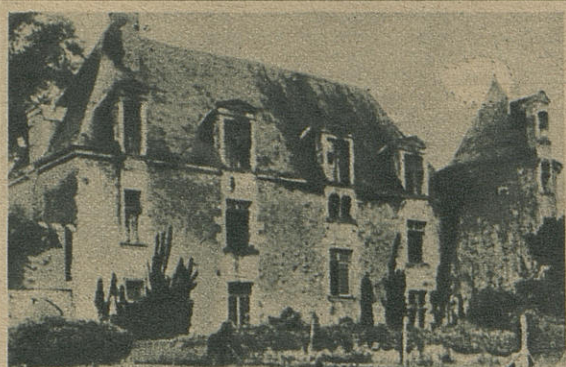
Que de souvenirs on pourrait citer ! Ceux d'un homme jeune comme nous-même ne remontent pas très loin. Du moins sont-ils très vivaces... et le demeureront-ils. On n'oublie pas un tel maître. Clemenceau journaliste était un singulier exemple d'individualisme résolu, appuyé sur du talent, du courage et de l'audace. Il prêta l'appui de sa plume à de grandes causes, et sans doute pourrait-on lui appliquer ce qu'un grand poète trop tôt mort faisait dire à un de ses héros :

Relevant mon esprit ainsi qu'une moustache,
Je fais en traversant les groupes et les ronds
Sonner les vérités comme des éperons.

GERARD BAUER.



Les habitants de Mouilleron-en-Pareds, pays natal de M. Clemenceau, lisant le communiqué.



Le chateau de l'Aubraye à la Réorthe, propriété domaniale de la famille du président du Conseil.



L'entrée de la maison de la rue de la Chapelle où Georges Clemenceau naquit en 1841.

CLEMENCEAU ET LES SIENS

(De Jehan Clemenceau, libraire d'un évêque, à Georges Clemenceau, premier ministre.)

D'azur à deux clefs d'argent passées en sautoir.

Telles ont été longtemps les armes du docteur Georges-Benjamin Clemenceau sieur du Colombier. Car notre Premier, bien que républicain ardent dès son jeune âge, descend d'une vieille famille qui tient ses titres de noblesse du roi Louis XIII en 1623.

Protégé de Mgr de Sacierges, évêque de Luçon, Jehan Clemenceau avait été envoyé par les soins du prélat en apprentissage chez les célèbres imprimeurs de Poitiers, les frères Marnef et il s'était rapidement initié au secret de Gutenberg. Une fois passé maître dans la science de l'imprimerie, Jehan Clemenceau était revenu dans son village natal, à Mareuil-sur-le-Lay, où l'évêque de Luçon avait son chateau. Devenu l'imprimeur-libraire de son protecteur, Jehan Clemenceau qui le 12 janvier 1498 avait épousé Isabelle Voyneau, dame de la Touche, de Dissoi près de Mareuil-sur-le-Lay en Vendée (propriété quinquagère appartenait encore au docteur Clemenceau père du président du Conseil), fonda une des premières imprimeries du Bas-Poitou. Sur les instances de Mgr de Sacierges qui était enthousiasmé par le talent de son libraire, le roi Louis XII par lettres patentes données à Blois le 5 février 1508 exempta de toutes charges publiques Jehan Clemenceau.

De son mariage avec Isabelle Voyneau, le libraire-imprimeur avait eu deux fils. Le cadet Jacques, devint en 1547 vicaire général de Mgr d'Hilliers, successeur de Mgr de Sacierges à l'évêché de Luçon et ensuite grand chantre en dignités du chapitre cathédral. L'aîné, François Clemenceau, sieur de la Couffardière fut sénéchal de Luchon et de Moustiers-sur-le-Lay, avec dès 1555 le ressort de Saint-Michel-en-l'Herm; le 23 janvier 1570 il faisait comme sénéchal une enquête sur les dévastations commises par les protestants dans la demeure des évêques de Luçon au Moustiers et dans celles des chanoines (*Histoire des guerres de religion en Bas-Poitou*).

Le fils de François Clemenceau et de demoiselle Jeanne Oreeau fille du procureur fiscal de la seigneurie du Moustiers-sur-le-Lay fut la tige des branches dites de la Serrie et du Colombier, cette dernière étant celle dont descend le docteur Georges Clemenceau.

LES LETTRES DE NOBLESSE

Au XVI^e siècle, on retrouve dans l'histoire du Poitou un sieur Pierre Clemenceau de la Morinière,

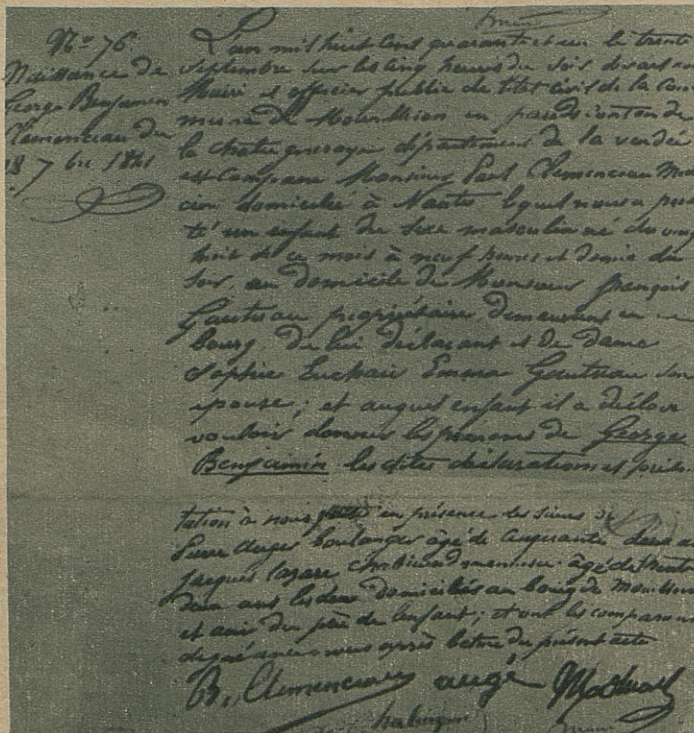
époux de Marguerite de Seiches qui portait comme armes : « deux clefs d'or sur champ d'azur. » Mais c'est en 1623 que Louis XIII par lettres patentes accorda au sieur Clemenceau, médecin à Nantes, les véritables armes parlantes de la famille : « coupé au un degueules, à une clef d'argent; au deux d'argent, à un sceau de gueules » que très longtemps M. Georges Clemenceau porta sur une grosse chevalière glissée à l'annulaire de sa main gauche.

Pierre-Benjamin Clemenceau, sieur du Colombier en la paroisse de Nonchamps (Vendée) né le 8 mars 1709 et mort le 16 janvier 1782, licencié ès lois, avocat au Parlement, eut de son second mariage contracté en 1748 avec Charlotte-Anne Bouquet, fille de Paul Bouquet, seigneur de la Chadelière et de Anne-Louise Chapeau un fils Pierre-Paul Clemenceau né le 29 mai 1749.

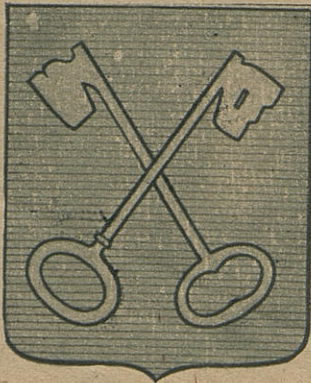
Un distingué archiviste de la Vendée, M. Louis Brochet, de Fontenay-le-Comte qui à force de recherches est parvenu à reconstituer cette généalogie de celui que tout le monde appelle aujourd'hui le « Père la Victoire » établit que Pierre-Paul Clemenceau, après avoir exercé la médecine pendant plusieurs années, fut élu le 11 septembre 1791 membre de l'administration départementale de Fontenay-le-Comte et devint sous-préfet de Montaigu sous le Consulat, puis député au Corps législatif de 1806 à 1810. En 1776, il avait épousé Charlotte Maillot fille de Charles seigneur de l'Aufraire, paroisse de Nonchamps et de Jeanne Thibaudeau; il mourut en 1825,

laissant quatre filles dont la plus jeune Pélagie-Florence-Benjamin fut mariée en 1819 au docteur Louis-Parfait Bouin, médecin à Nonchamps dont elle eut deux fils l'un qui fut curé de Chavogne-en-Saille, et l'autre, Jules qui devait être mêlé aux événements de 1852 avec le père de Georges Clemenceau.

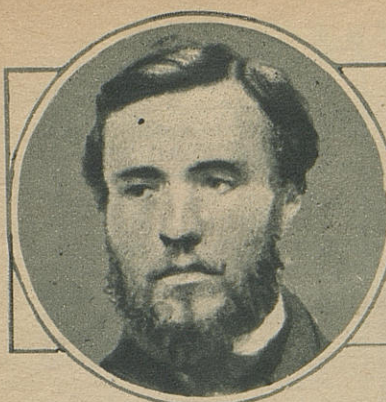
Le fils aîné de Pierre-Paul Clemenceau du Colombier, Paul-Jules Benjamin né le 22 juin 1777 fut médecin comme son père. En 1801, il épousa Marie-Thérèse-Gabrielle Joubert qui en 1810 lui donna un fils Paul-Benjamin. Ce dernier devenu également médecin épousa en 1839 Sophie-Emma-Eucharis Gautereau, fille d'un riche propriétaire de Mouilleron-en-Pareds et de cette union naquirent trois filles Emma, Adrienne, Sophie et trois fils : Paul ingénieur des Arts et Manufactures, maire de la Réorthe, châtelain de l'Aubraye marié en 1886 à Sophie Szeps; Albert, avocat à la Cour d'appel de Paris et Georges, le président du Conseil, ministre de la Guerre.



L'acte de naissance de Georges Clemenceau.



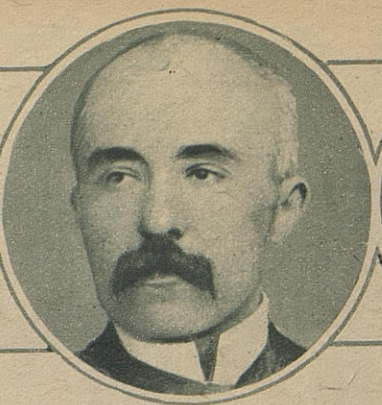
Les armes de M. Clemenceau.



En 1863.



En 1869.



En 1878.



En 1885.

De son mariage avec M^{me} Clarisse Plummers de New-York, en 1872, le docteur Georges Clemenceau eut trois enfants : Madeleine devenu M^{me} Jaquemaire, Thérèse qui, il y a trois mois épousait un jeune avocat de la Cour d'appel de Paris Raymond Jung qui devait mourir en soldat quelques jours à peine après son mariage, et Michel ingénieur chimiste qui fut grièvement blessé à la bataille de Charleroi et qui comme capitaine entra un des premiers dans Saint-Mihiel délivré.

LES CLEMENCEAU DE LA SERRIE

Telle est actuellement la lignée des Clemenceau du Colombier. Quant à celle des La Serrie, issue comme elle du petit-fils de l'imprimeur-libraire de Mgr. de Sacerges, elle est aujourd'hui éteinte. Son dernier représentant François Joseph fut un artiste graveur et aussi un écrivain très fécond de l'école poitevine; il laissa notamment une curieuse relation de voyage de Napoléon et de Joséphine en Vendée au mois d'août 1808. De son mariage avec Marie-Charlotte-Aimée Girard de Villars, fille de Charles-Jacques-Etienne, gentilhomme de la maison du duc d'Orléans et de Marie-Jeanne Noyon de Grois, il eut un fils Alexandre mort jeune et trois filles. La terre de La Serrie fut vendue il y a une quinzaine d'années à un propriétaire de Luçon. M. Thireau.

D'autres branches de Clemenceau, tels que celle des La Fontaine, des La Locquerie, des La Guimbarrière existent encore, mais par suite de l'extinction de la branche des La Serrie, sieurs de la Morinière, les Clemenceau du Colombier sont devenus branche aînée et leurs droits priment tous les autres. Eux seuls, ont le droit de porter les armes conférées par Louis XIII.

Ce fut « accidentellement » si l'on peut dire que Georges Clemenceau vit le jour à Mouilleron-en-Pareds, le 28 septembre 1841. Sa mère avait tenu à venir pour ses couches chez son père qui occupait une grande maison villageoise une des plus conséquentes du bourg, à l'entrée de la rue de la Chapelle, et qui est maintenant habitée par un boulanger.

Habituellement le docteur Paul Clemenceau et sa femme qui habitaient Nantes allaient passer les beaux jours au château de l'Aubraye, à la Réorthe. Ce château vit donc les premiers ébats enfantins du futur homme d'État, de ses frères et de ses sœurs.

Situé en bordure de la grande voie romaine de Poitiers, près des Sables-d'Olonne, le domaine de l'Aubraye est très ancien; mais les



A Versailles le 30 janvier 1918.

archives du château ayant été brûlées en mars 1793 par les gardes nationaux de Sainte-Hermine, on n'a retrouvé jusqu'ici que des documents remontant à 1378, lorsque Jeanne d'Arc, comtesse d'Etampes et duchesse d'Athènes octroya à ses sujets de La Réorthe, de Féoles, de l'Aubraye, le Grand Croué et Libaud, le droit d'usage en vertu duquel leurs descendants et successeurs sont propriétaires des landes du Bois-Gâts (*Annuaire de la Société d'Emulation de la Vendée*, 1858).

LE DOMAINE DE L'AUBRAYE

Le fief de l'Aubraye qui était de la Mouvance de Thouars fut en 1558 érigé en châtellenie par Charlotte-Catherine de la Trémouille; il comprenait alors une grande partie de la paroisse de Réorthe notamment l'ancienne genlilhommière de la Baudière dont un seigneur Baude avait fait en 1100 des libéralités aux moines de Libaud.

Vers 1575 ou 1577, l'Aubraye qui appartenait alors à Louis Sarriette, à qui le clergé aliéna en 1577 le château de Châteauroux pour subvenir aux besoins de l'État, fut reconstruit. Sa demeure actuelle qui remplaça le vieux château féodal fut en 1598 la propriété d'un seigneur de l'Aubraye qui avec le baron de Sainte-Hermine, gendre de Duplessis Mornay, le « pape des protestants » servit d'arbitre dans un duel célèbre.

L'Aubraye passa ensuite à la famille de Thuron puis à celle de Marsillac, qui après la Révolution la céda à la trisaïeule de Georges Clemenceau, Charlotte Maillot, qui épousa Pierre-Paul Clemenceau le député de l'Empire.

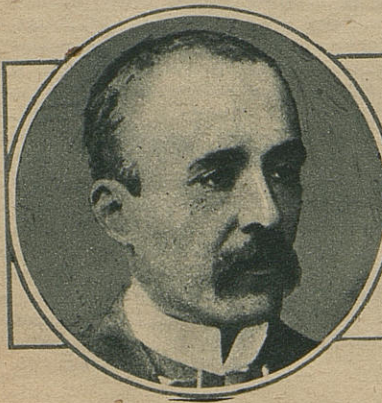
Le château de l'Aubraye possède une double ceinture de hautes murailles avec aux angles de grosses tours coiffées en poivrière, alors que des douves profondes qui baignent les murs devaient mettre jadis le manoir à l'abri d'un coup de main. Dans ces douves, les fils et les filles du docteur Paul Clemenceau s'amusaient à pêcher à la ligne, du haut des fenêtres.

Les bâtiments à droite et à gauche de la cour d'entrée ont conservé le nom de *Terrages* (le terrage était le droit de gerbe perçu par le seigneur sur la totalité des fruits, droit s'élevant tantôt au sixième, tantôt au huitième ou au dixième). La cour d'entrée était séparée d'une petite douve que l'on franchissait autrefois par un premier pont-levis, et dans la seconde cour on trouvait la chapelle dont quelques arceaux subsistent encore. Un second pont-levis commandait l'entrée principale et la porte, couronnée de créneaux et de machicoulis, portait au-dessus de son linteau, deux écussons mutilés pendant la Révolution et cette

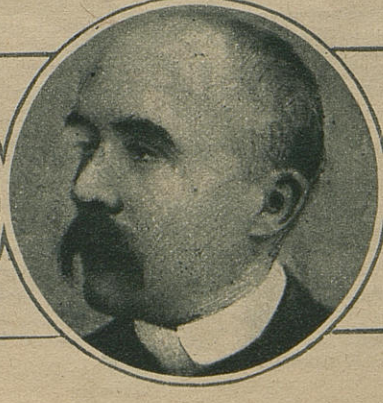
inscription :

« Ad altiora contendimus omne. »

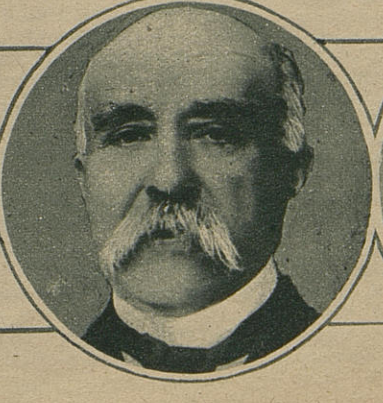
D'un côté, la porte touche au bâtiment principal et de l'autre, comme on le voit sur le document, au mur crénelé percé de meurtrières



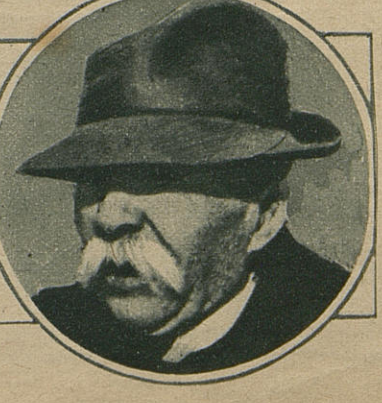
En 1890.



En 1900.



En 1910.



En 1918.

A l'angle N.-E., le corps de logis est flanqué d'une tour ronde de même style que celle de l'enceinte, éclairée par de fort jolies fenêtres et surmontée dans la toiture par une lucarne armoriée.

Cette vieille demeure, habitation de M. Paul Clemenceau maire de la Réorthe et frère du président du Conseil possède deux étages avec mansarde. La façade principale est percée de douze baies sans symétrie. L'une des fenêtres du rez-de-chaussée a conservé ses grillons de défense et au premier étage, une autre est divisée en deux parties par un meneau.

Le domaine, outre le château comprend une superbe avenue de grands arbres aboutissant à la grande route de Bordeaux, un splendide jardin où dans un coin ombragé sont inhumés quatre ou cinq Clemenceau, un parc délicieux, des eaux vives et abondantes arrosant de verdoyantes prairies.

LE DOCTEUR PAUL CLEMENCEAU AU 2 DÉCEMBRE 1851

Partageant leurs vacances entre la patriarcale demeure du grand-père Gautreau, de Mouilleron-en-Pareds et la châtelainie de l'Aubraye, les trois frères Clemenceau dont Georges était l'aîné, n'ayant qu'une sœur avant lui étaient élevés au lycée de Nantes. Leur père, le docteur Paul, républicain convaincu, fut naturellement un des adversaires du président Louis-Napoléon. Sa haine pour tout ce qui touchait le bonapartisme avait consolidé un lien d'affection avec son cousin le docteur Jules Boüin fils de Pélagie-Florence-Benjamin Clemenceau qui elle-même était la fille de Charlotte Maillot, la première châtelaine de l'Aubraye. Pourtant le docteur Boüin était un légitimiste acharné. Mais le Chouan et le Bleu savaient fort bien que la présidence de la République n'était pour Louis-Napoléon que le « vestibule de l'Empire ». La police nantaise surveillait donc les agissements des deux cousins germains, et un beau matin du mois de décembre 1851, après le coup d'Etat, le docteur Paul Clemenceau fut arrêté et conduit à Brest pour être embarqué à destination de Lambessa. On affirme que le jeune Georges Clemenceau quand il vit les gendarmes emmener son père se précipita à son cou en criant : « Je te vengerai ! » — « Travaille ! » avait simplement répondu le père en se laissant entraîner sans résistance.

Une petite brochure *les Suspects en 1858*, relate ainsi l'aventure du docteur Clemenceau.

« ... Quelques jours après l'attentat d'Orsini, le bruit se répandait à Nantes que des ordres envoyés de Paris enjoignaient d'arrêter un certain nombre de citoyens honorables, connus comme républicains, dont les noms suivent : Clemenceau, docteur-médecin ; Masselin, typographe ; Even, couvreur ; Pageot, tanneur ; Leseux, ouvrier... »

« Le docteur Clemenceau n'avait rien d'un conspirateur ; mais, esprit fin, délicat, il avait, plus d'une fois, couvert de ses sarcasmes certains personnages qui le haïssaient à cause de ses bons mots, incisifs et mordants. Il allait être embarqué pour l'Afrique, lorsqu'un événement grave, qui avait profondément agité l'opinion publique à Nantes, força, en quelque sorte, l'autorité à le relaxer. Au moment de son enlèvement, en effet, sa fille, jeune personne d'une grande distinction, avait été subitement frappée d'une attaque de catalepsie, à la suite de laquelle elle perdit la parole. Elle resta plusieurs mois entre la vie et la mort. La ville de Nantes tout entière s'associa aux malheurs de cette infortunée famille et la réprobation se manifesta d'une façon si énergique que le pouvoir n'hésita pas à faire revenir le docteur Clemenceau. »

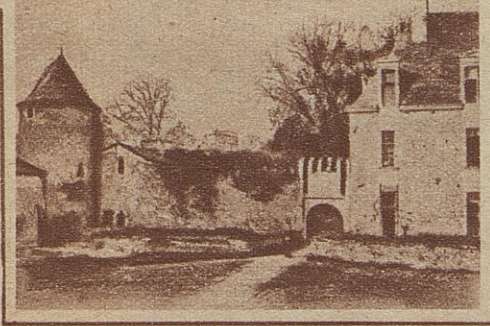
Une autre version que M. Louis Brochet tient de la bouche même du docteur Boüin explique comment le père du ministre actuel échappa à la déportation. Tandis qu'on emmenait vers Brest le docteur Clemenceau, les poli-



M. Georges Clemenceau sur le front de la Somme.



Vue générale du Mouilleron-en-Pareds.



L'entrée principale du château de l'Aubraye.

ciers avaient fouillé la demeure de son cousin le royaliste. Mais celui-ci prévenu à l'avance avait eu le temps de brûler la correspondance fort édifiante qui, si elle avait été connue, eût infailliblement envoyé son auteur en Afrique. Faute de preuves le docteur Clemenceau fut donc relâché, ce qui d'ailleurs, n'a pas empêché son fils Georges de conserver pour son oncle Boüin une profonde affection. Le vieux Chouan vivait encore en 1906 lorsque M. Clemenceau, ministre de l'Intérieur parcourait officiellement la Vendée. Le ministre alla rendre visite à son parent et celui-ci lui aurait dit : « Te souviens-tu, Georges, des leçons de catéchisme que je te donnais à Nantes quand tu étais bambin ? » A quoi le ministre aurait répondu : « Oui, mon oncle, je m'en souviens et j'en ai conservé un excellent souvenir ! » se gardant bien d'ajouter que le libre penseur qu'il était devenu faisait fort peu de cas de ces préceptes religieux et que les Mouilleronnais lui en gardaient rigueur.

CLEMENCEAU ÉTUDIANT

Au lycée de Nantes, Georges Clemenceau, sans être un modèle, compte cependant parmi les bons élèves. En 1853, il était en cinquième et obtenait le 4^e accessit de thème latin et le 2^e de récitation classique et de débit.

En quatrième, son nom ne figure pas au palmarès mais en troisième il obtient le deuxième accessit d'anglais et le deuxième accessit

de débit, concours résumant à jour dit toutes les leçons apprises dans l'année. En seconde, il a le troisième accessit de théorie et le troisième accessit de débit, et enfin à la fin de sa rhétorique en 1853, l'élève Georges Clemenceau décrocha le second prix d'histoire naturelle en plus d'un 1^{er} accessit d'anglais, du 2^e accessit de discours français et du 2^e accessit de débit.

L'année 1858 fut la dernière qu'il passa au lycée : deux 1^{ers} prix celui de version latine et celui de dissertation française en furent la récompense avec le 5^e prix d'excellence et le diplôme de bachelier.

Mis en demeure de perpétuer les traditions de la famille — les Clemenceau étaient médecins de père en fils, — le jeune bachelier

commença donc sa médecine à Nantes même, faisant ses études comme beaucoup de jeunes gens à son âge, c'est-à-dire sans grande conviction. Pourtant il devait persévérer et il s'en fut à Paris au Quartier Latin où il eut comme camarades Jules Méline et Émile Zola. La tarentule du journalisme le piqua à cette époque, et il lui arriva de ne pas aller prendre son tour de garde à Bicêtre afin de rédiger sa copie pour *le Travail*, feuille minuscule fondée par les étudiants. Dès le premier numéro, le carabin Clemenceau témoigna qu'il serait un polémiste virulent, traitant Francisque Sarcey de « jésuite » pour avoir osé défendre Edmond About.

♦ ♦ ♦

Faute d'argent, *le Travail* ne parut que neuf fois ; son directeur Germain Carré avait fait savoir dès le quatrième numéro à ses lecteurs qu'il appelait pompeusement des « abonnés » que le directeur proposant et l'imprimeur disposant, *le Travail* paraîtrait quand il pourrait.

Le neuvième numéro, daté du 2 mars 1862, parut pour la dernière fois, portant cet « avis aux lecteurs » : « Trois de nos collaborateurs, MM. Carré, Clemenceau et Taciles ont été arrêtés lundi. Nous ne pouvons faire aucune réflexion sur ce fait, mais nous tenons à le constater. » C'est de cette façon que le fondateur de *l'Homme Enchaîné* fit connaissance avec la censure. Le souvenir des quelques semaines qu'il dut passer à Mazas fut pour beaucoup dans l'âpreté de ses rapports avec Dame Anastasie.

Après la disparition du *Travail* et lorsqu'il sortit de prison, Georges Clemenceau qui avait trouvé sa voie, continua à polémiquer, ne collaborant, il est vrai qu'à des feuilles éphémères : *la Jeune France*, *le Candide*, *la Libre Pensée*, *la Morale Indépendante* et quelques autres. Dès ses premières attaques, sa plume mordante l'obligea à aller maintes fois sur le terrain. Dans la longue carrière de cet homme qui ne cessa de pratiquer le cheval, l'escrime et le pistolet, les duels ne se comptent plus.

En 1865, il passait sa thèse de doctorat : *De la génération des éléments anatomiques*.

Cette thèse fut réimprimée en 1867 avec une préface de Charles Robin, sous le titre *Notions d'anatomie et de physiologie générales*. Une fois docteur, constatant que la police impériale s'occupait un peu trop de lui il partit pour l'Angleterre, puis pour l'Amérique où il devait séjourner pendant quatre ans, enseignant la littérature française et traduisant le livre de Stuart Mill *Auguste Comte*.

Un peu avant la guerre franco-allemande le docteur Clemenceau retraversait l'Atlantique pour rentrer en France. Il s'installait à Paris et ouvrait un cabinet médical à Montmartre. Quelque temps après, c'était la guerre, Sedan, le 4 septembre et le Gouvernement de la Défense nationale le nommait maire de Montmartre.

HENRY COSSIRA.

J'ai vu.

CLEMENCEAU HOMME D'ESPRIT

Lui en a-t-on prêté des mots !
Évidemment il en fait, — et de redoutables.
Il est la terreur de ses amis autant que de ses adversaires.

Mais tout de même il n'est pas responsable de tous ceux dont on l'accuse.

C'est qu'à Paris les gazetiers qui sont à la recherche d'un écho n'hésitent pas à placer la moindre boutade sous l'autorité d'un spécialiste.

Jadis on donnait la paternité de tous les mots du boulevard à Aurélien Scholl qui tenait commerce d'esprit chaque soir autour des absinthes de Tortoni ; mais Scholl mort, il fallut bien lui découvrir un successeur.

Ce fut assez long ; pendant quelques années il y eut une période creuse, non point qu'on fût moins spirituel, mais les mots restaient anonymes et perdaient ainsi de leur valeur. Une belle nuit un journaliste découvrit Georges Feydeau à souper chez Maxim's. Il fut surpris, ce Philistin, de rencontrer tant d'esprit chez un auteur dramatique et il fit part de sa découverte à ses relations. Pendant trois ans tous les mots qui traînaient sur le boulevard furent attribués à Georges Feydeau qui n'en fut pas toujours flatté. Aussi se réjouit-il de voir surgir une redoutable concurrence en la personne de Tristan Bernard ; le philosophe barbu fut déclaré responsable de toutes les histoires, — courtes et bonnes ! — et de toutes les plaisanteries bien parisiennes qui prennent leur élan on ne sait où et finissent dans les almanachs.

◆ ◆ ◆

Clemenceau, avant de revenir au pouvoir, avait déjà une réputation d'homme d'esprit, mais il vivait à peu près dans la retraite et seuls ses collègues du Sénat pouvaient en goûter toute la causticité. Mais le jour qu'il revint à la Présidence du Conseil, tous les rédacteurs parlementaires se mirent facilement d'accord pour mettre à son actif toutes les boutades recueillies dans les conversations du Salon de la Paix.

Les secrets du comité de guerre sont bien mal gardés, puisque des mots prononcés au cours des séances mystérieuses firent en moins de huit jours le tour de Paris.

Quant un mot a fait fortune à Paris, il part en tournée en province ; le voyage dure ce qu'il dure, mais la surprise est sans égale de retrouver sur les lèvres du brillant causeur de Mézidon ou de Châtillon-sur-Seine le dernier mot de Clemenceau.

Et pourtant combien sont authentiques des répliques qu'on colporte sous sa responsabilité ?

Les mots de Clemenceau, — les vrais mots, — ont tous un défaut ou une qualité qui ne les font ressembler à aucun autre.

Ils sont trop vifs, généralement assez cruels et impromptus.

Comme certains écrivains qui font profession d'être spirituels, je vous jure que Clemenceau ne les prépare pas dans le silence du cabinet : ils jaillissent impitoyables, passent à travers la moustache en broussaille et cognent comme des coups de poing.

Un exemple ? Celui-ci est typique et porte la marque du Tigre autant que s'il l'avait signé.

C'était au moment de l'offensive allemande quand le maréchal Foch, encore général fut nommé commandant en chef des troupes alliées. Les Boches progressaient, on craignait les pires événements. Chaque matin Clemenceau sautait en auto pour courir dans les quartiers généraux et jusque dans les tranchées. À son retour, il était entouré de parlementaires anxieux de connaître les nouvelles. Un sénateur assez âgé demanda timidement :



LE TIGRE (d'après le *Simplicissimus*).

— Est-il vrai que Poch est malade ?

— Rassurez-vous ! Il vous enterrera !

Et ne croyez pas que Clemenceau se reproche les mots qu'il fait. Il en redouble la brûlure avec un petit air innocent qui ravit les connaisseurs. Quelqu'un un jour lui reprocha d'avoir fait sur

totalemment dépourvus d'indulgence. Il est incorrigible ; il veut retenir l'épigramme mais à l'instant même le trait part et c'est mal connaître Clemenceau que penser qu'il le regrettera.

Au moment où la guerre battait son plein, on lit appel à son concours pour une tâche que lui seul pouvait mener à bien. Il devait pour cela se mettre en rapports avec une personnalité qu'il avait fréquemment et violemment attaquée dans son article de *l'Homme Enchaîné*. On guettait la rencontre, on attendait un mot d'explication ; il entra dans le salon, son petit chapeau sur l'oreille, fit le salut militaire pour bien marquer que la gravité des événements seule le rapprochait d'un adversaire et il ajouta la formule républicaine : « Salut et fraternité ! » puis il se découvrit et commença à parler des affaires qui l'amenaient.

Sa feinte candeur est aussi terrible que ses coups de boutoir ; récemment, — c'était à une séance de la Chambre, — M. Renaudel était à la tribune et se faisait fortement prendre à partie par ses contradicteurs. Clemenceau se tourna vers les interrupteurs et en roulant des yeux candides : « Faites du silence messieurs, l'honorable monsieur Renaudel ne peut plus écouter ! » Ses mots ne datent pas d'au-

jourd'hui ; un jour il se battait en duel, derrière la tribune de Longchamp, avec un député qui depuis a pris une place considérable dans la République. Son adversaire, devant la surprenante fougue du Tigre, rompait jusqu'à la ligne qu'il ne devait pas franchir ; alors Clemenceau, mettant son épée sous son bras, brusquement fit demi-tour et retourna à sa place en disant à un témoin : « Vous me préviendrez quand il sera revenu ! »

◆ ◆ ◆

Avant d'être au pouvoir, parlant d'un jeune officier qu'on rencontrait à chaque permission avec de nouvelles palmes, il définit son rôle :

Il n'hésite pas à remplir les missions les plus dangereuses : il fait la liaison entre Salonique, et la rue de Valois.

Et l'on en citerait mille si l'on pouvait en nommer les victimes. Mais les mots de Clemenceau qu'on colporte ne peuvent pas s'écrire en des temps où se prolonge une survivance d'union sacrée. On peut penser qu'il est *rosse*, mot qui ne signifie rien. Les gens qui n'ont pas d'esprit prétendent qu'il est aisé d'en faire sur le dos des autres et qu'il est plus facile d'être spirituel que d'être bon. C'est bientôt dit. Le mot exige une vivacité d'esprit, une puissance de synthèse qui sont souvent la marque d'une intelligence parfaitement organisée. Sans doute certains sont tellement rigoureux qu'ils étonnent mais quand on y réfléchit on s'aperçoit tout à coup qu'ils tracent d'un mot aigu, une situation, un individu ou un caractère. L'homme d'esprit est comme le caricaturiste, il déforme la vérité juste assez pour que dans le trait on reconnaisse le personnage, quelquefois avec une certaine pitié, quelquefois avec un vif plaisir.

L'esprit de Clemenceau est tout en réflexes ; devant une phrase, devant un événement, il réagit brusquement et c'est d'ordinaire une formule lapidaire, creusée d'un burin tranchant. Si l'on pouvait donner les définitions concises de certains hommes qui furent en évidence, on serait surpris de leur brutale exactitude ; et quand on relit la fameuse déclaration où il est question de consciences pourries, en réfléchissant bien on s'aperçoit que ce n'est qu'un mot qu'il aurait prononcé dans une conversation mais auquel tout à coup il tient parce qu'il lui paraît juste et comme signé de sa griffe.

— Je fais la guerre a-t-il dit.
La guerre, il l'a faite toute sa vie ; il l'a faite contre



M. Clemenceau dans son cabinet de travail de la rue Franklin. On remarquera la table monumentale en fer à cheval.

son compte une réflexion assez aigre : le Président hausse les épaules et avec une feinte bonhomie : « Voyons ! voyons ! ça n'a aucune importance... ne croyez donc pas tout ce que je dis... Je disais encore hier à Mandel que vous aviez beaucoup de talent ! »

◆ ◆ ◆

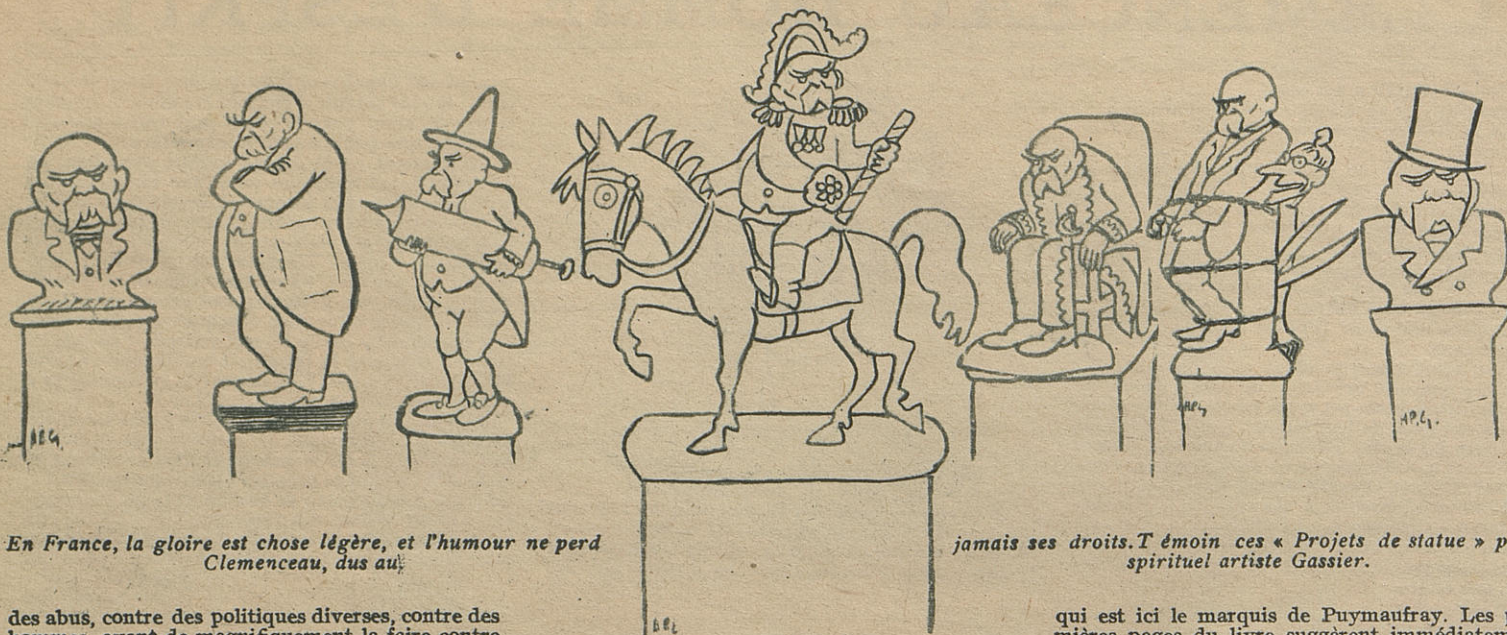
Et il faut bien le confesser, parmi tout un trésor de mots qui marquent et qui se gravent, il en est pas mal d'assez injustes. Au moment où il formait son cabinet quelqu'un de ses intimes lui faisait observer qu'il avait fait sur l'un ou l'autre de ses ministres des mots inoubliables mais Clemenceau répliqua : « Je ne serai jamais fichu de faire un ministre si je cherche des gens de qui je n'ai rien dit ! »

Il n'a épargné personne puisqu'au temps où il était en traitement chez les religieuses l'une d'elles un matin le félicita de sa guérison : « Le bon Dieu n'a pas voulu encore vous rappeler à lui. »

— Le bon Dieu, répliqua Clemenceau, il me connaît. Il sait très bien que le jour où j'entrerai au Paradis, je serai dans l'opposition ! »

Les mots de Clemenceau s'apparentent aux légendes de Forain. C'est de la gouaille un peu amère, une réplique qui passe, un mot qui frappe et qui blesse quelquefois ; jamais le Tigre n'a fait un mot indifférent : c'est presque toujours un coup de dent au passage, avec un lambeau qui reste dans les crocs.

C'est pourquoi les vrais mots qu'il a prononcés sont toujours assez difficiles à rapporter pour être



En France, la gloire est chose légère, et l'humour ne perd jamais ses droits. Témoin ces « Projets de statue » pour Clemenceau, dus au spirituel artiste Gassier.

jamais ses droits. Témoin ces « Projets de statue » pour spirituel artiste Gassier.

des abus, contre des politiques diverses, contre des hommes, avant de magnifiquement la faire contre les Boches. Ce n'est pas un pacifique, il faut qu'il lutte, et le repos, la cohue, la tranquillité, il ne veut pas les connaître. Si demain, après-demain, la paix signée, il renonce au pouvoir, croyez bien que c'est parce que le pouvoir n'est pas son fait. Le jour où il a pris le gouvernement, il fallait se battre : il s'est battu ; le jour où il n'aura plus à lutter contre personne, il se retirera chez lui et deux semaines après vous verrez reparaître un article dans *l'Homme libre* avec toute une verve et toute une jeunesse nouvelle.

La gloire, les honneurs, il s'en moque ! Il veut toujours railler, houspiller, tracasser ses contemporains. Il veut avoir raison, — et c'est lui qui a raison malgré tout, puisque c'est beaucoup grâce à son énergie, à son allant, à sa langue que les poilus ont arraché la victoire. Le mot d'esprit est une arme française et il s'est battu aussi avec cette armelle, et il ne faut pas trop plaindre les victimes puisqu'il a atteint le but qu'il s'était fixé.

SKY.

CLEMENCEAU ROMANCIER (1)

Au lendemain de son départ de *Aurore*, après l'admirable campagne de deux années pour l'affaire Dreyfus, fixée en cinq volumes qui seront énumérés et cités plus loin, Clemenceau reprenait sa place de chroniqueur dans les journaux et se faisait auteur dramatique et romancier.

Il revenait, non seulement à une proposition du directeur du Vaudeville, Porel, lui affirmant que dans son roman *les Plus forts* il y avait une pièce, et le sommant de l'en tirer, mais à une conception première de ce même sujet, entrepris d'abord sous forme théâtrale. Je ne dirai rien de la pièce, qui n'a pas été jouée, mais je parlerai du roman paru dans le silence de la critique.

Romancier, en France, en notre société démocratique restée routinière, hiérarchisée, catégorisée, spécialisée pour tant d'objets, romancier, alors que tout à l'heure on était un député, un politique — il paraît que c'est difficile à admettre. Nombre d'hommes politiques étrangers ont pu faire accepter les diverses formes de leur pensée, et leur littérature est restée une charmante distraction — soit comme un moyen d'expression différent des moyens parlementaires. Chez nous, il en va un peu autrement, on aime à retrouver les gens où l'on a l'habitude de les voir, occupés selon leur habitude, et on les croirait volontiers déguisés à les rencontrer à une autre place, se donnant à un nouveau labeur.

Il en fut bien ainsi pour Clemenceau faisant connaître son roman *les Plus forts* à la veille d'une période électorale. Quel programme extraordinaire, dirent les gens, et quelle bizarre façon de reprendre la campagne ! Car tous ceux qui se sont fait, une fois pour toutes, une idée de l'homme, sont obligés de le croire préoccupé de retrouver un « siège » — et voilà qu'il écrit un livre et qu'il le publie en guise de manifeste.

Pourtant, il y avait au moins une raison à cela. C'est que Clemenceau est pourvu de qualités d'action, de science, de pensée, de forme, ce qui ne sera pas contesté, quelle que soit l'opinion sur le rôle de l'homme politique. Or, ces facultés incontestables, ces manières d'être qui constituent un individu de premier ordre, peuvent aussi bien aboutir à la page écrite qu'à la manifestation de tribune. On a beau dire et répéter qu'un orateur ne saurait être un écrivain, voici un orateur qui

est un écrivain et cela clôt le débat. La seconde raison, c'est que le roman est le mode littéraire le plus souple qui soit, le plus débarrassé des conventions. Qu'il soit composé, construit, ordonné, qu'il puisse comporter un plan rigoureux, un rythme suivi, nul n'y contredira. Mais il n'est pas astreint à l'enveloppe musicale du poème, ni au mouvement progressif du théâtre. Il peut être ainsi, ou être le contraire. Il peut être abstrait ou descriptif, il peut abonder en vives péripéties ou exposer lentement une philosophie, il a le droit au désordre, à la rêverie, à l'inachevé même, il a tous les droits. Il peut réjouir les imaginations jeunes par le bruit des aventures, ou enchanter les cœurs et les esprits qui savent l'existence par le murmure des confidences vécues.

La force du roman, son pouvoir sur ce temps, lui viennent de sa variété forcée, de sa souplesse infinie. Bien peu d'écrivains ont été insensibles à son attraction, à cette possibilité de s'exprimer librement sous le couvert de la vie. Le roman a séduit les poètes, il devait capter aussi un homme politique devenu un écrivain. Clemenceau a donc écrit un roman, sur un problème moral et social qui s'était d'abord, ai-je dit, présenté à lui sous forme de pièce. N'y cherchez pas de dessous, de serrures et de clefs compliquées. Le roman *les Plus forts* ne cèle rien des passions d'esprit, des convictions expérimentales, des jugements sociaux de l'auteur. Mais c'est, néanmoins, un roman, un pur roman, j'allais dire un roman romanesque, comme il en a été réclame pendant un moment, le livre que l'on emporte pour lire sur une grève, à la lisière d'une forêt, dans l'ombre d'un chemin creux, et que l'on reprend l'hiver, au coin du feu, les soirs de fatigue morose.

Le double problème offert par un livre de ce genre est de donner à chercher ce qu'il contient de l'auteur, et ce qu'il révèle d'observation des êtres. L'auteur y donne ses impressions premières d'enfant élevé aux champs, dans le village vendéen de Mouilleron-en-Pareds. Le Poitou, où il place son action, n'est pas très distant et différent de sa province natale, et j'ai bien reconnu l'allée, le portail, les douves et le vieux bâtiment d'habitation où vit, solitaire, le personnage principal,



Clemenceau porte le costume d'académicien (par Gassier).

qui est ici le marquis de Puymaufroy. Les premières pages du livre suggèrent immédiatement une impression de vérité paysanne et provinciale.

C'est le point de départ. Peu à peu, l'action s'étend, englobe un mouvement industriel suivi et défini avec une pénétration, et même une prescience qui ne surprendront pas les lecteurs de *la Mêle sociale*. Enfin, du Poitou à Paris, la distance est bientôt franchie. Le gentilhomme Puymaufroy et l'industriel Harlé se trouvent en contact avec des êtres représentatifs d'intérêts, tels que la vicomtesse de Fourchamps, le baron Oppert et le député Montperrier. Tel est le décor, tels sont les principaux personnages. Que veulent et que font ces gens ? Ils se disputent une proie : Claude Harlé, la fille légitime de l'industriel Dominique Harlé, en réalité la fille de Puymaufroy. Celui-ci, au moment où la vie semblait terminée pour lui, après sa période de folies amoureuses de la fin de l'Empire et son héroïsme guerrier de 1870, alors qu'il semblait condamné au mariage d'argent pour se sauver de la ruine, a connu le grand amour qui prend, qui domine la vie : il a été l'amant de Mme Harlé, morte en lui léguant Claude. Il est donc le premier qui veut la jeune fille, sa fille ; il la veut pour en faire un être selon son cœur et le cœur de sa mère, pour l'empêcher de prendre son rôle dans la figuration banale, pour lui éviter la rancœur des existences manquées, pour lui faire vivre une vie de vérité. Dominique Harlé, instinctivement et logiquement, résiste. Il veut Claude, lui, en harmonie de sa puissance sociale, il se sert d'elle et croit la servir, en l'associant à ses projets d'ambition grandissante, en faisant d'elle l'enjeu et le point de départ d'une nouvelle et plus grande fortune.

C'est cette poignante dispute entre ces deux hommes qui fait le fond du livre, et forcément Puymaufroy, père mystérieux et honteux, qui ne se croit pas le droit de dire le secret de la morte à sa fille, Puymaufroy doit être vaincu, au nom de ce pacte social qu'il a enfreint. Il n'a pour lui que Maurice Deschars, épris de Claude, mais frappé d'une sorte de maladie de la volonté, ses énergies tournées en une belle force d'esprit, incapable d'action, et il a contre lui, non seulement Harlé, mais tout ce qui gravite dans la même région de pouvoir : la vicomtesse de Fourchamps, perversissime de la jeune intelligence et du jeune cœur au nom de la morale, et Montperrier l'épouseur, une silhouette banale et terrible de parlementaire arriviste de la troisième République, et tous, le financier Oppert, juif allié à l'Eglise, le couturier Morgan, le mannequin Mélanie, le prince de Lucques, et bien d'autres, tout le faux Paris qui brille et qui trompe, tous les plus forts, qui sont présents, qui passent, qui collaborent à l'œuvre dissolvante. Tant et si bien que Claude, désespérée et souriante, ravagée, durcie, convaincue, s'en va vers le mari voulu par le monde, et que Puymaufroy s'en retourne à sa solitude. Mais, avant son départ, le livre se trouve ramassé en quatre pages, en une scène brève de paroles, profonde de sentiment, l'explication douloureuse, violente, entre les deux hommes. L'écrivain, observateur et philosophe de haute envergure, expose en quelques réparties de Puymaufroy et Harlé le mensonge où tous ont vécu, et s'il donne à Puymaufroy la beauté de la conclusion mélancolique, il ne refuse pas à Harlé une farouche éloquence d'homme vaincu dans sa victoire.

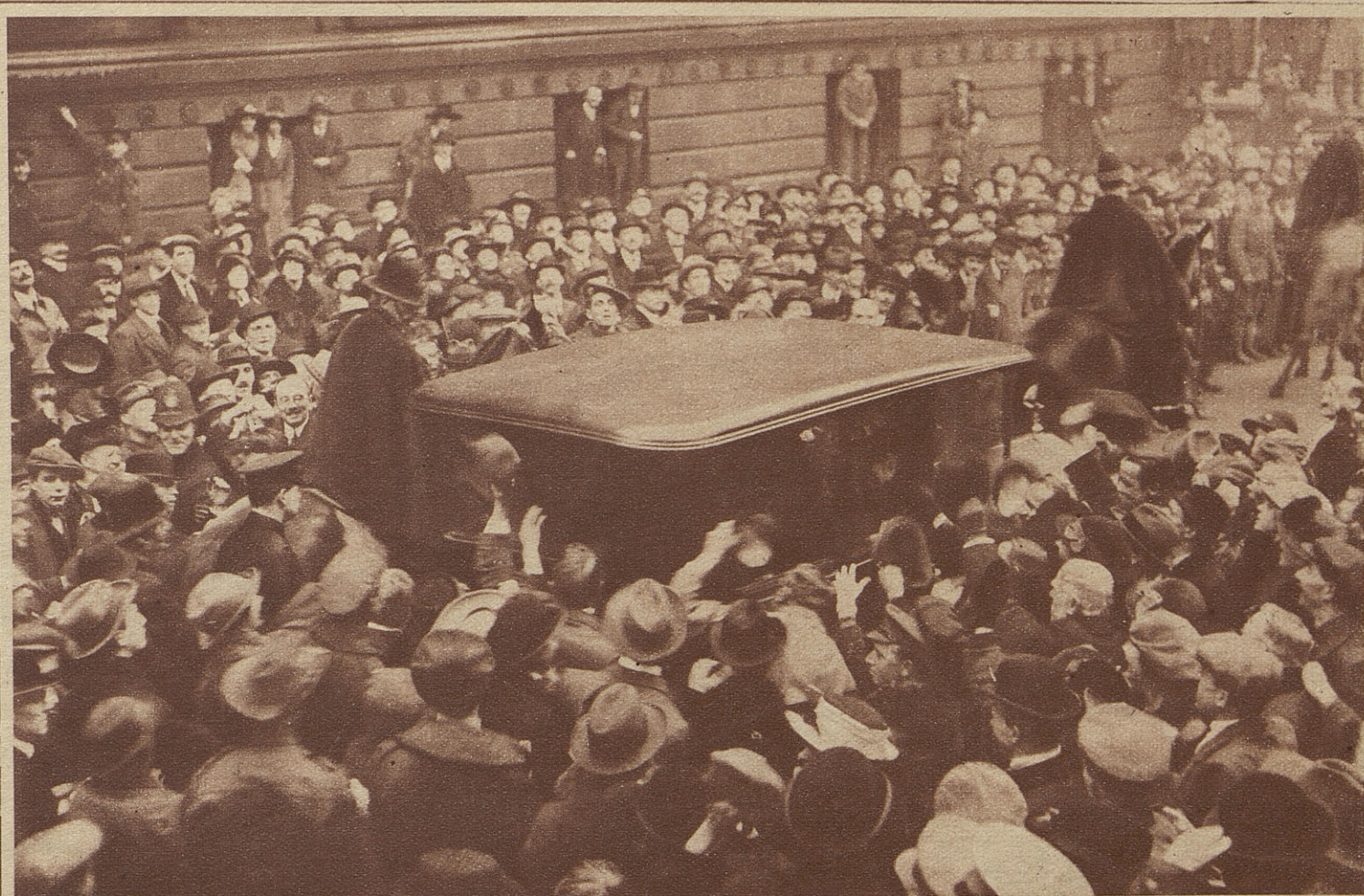
Ecrire un tel livre est toujours agir. Le roman *les Plus forts* est une œuvre de critique sociale où entrent comme éléments de lutte les passions instinctives, les sentiments réfléchis, les mobiles intéressés qui envahissent et désertent tour à tour le cœur de l'homme. C'étaient là aussi des promesses et des garanties de forte action théâtrale, et le romancier faisait augurer un auteur dramatique pour lequel le théâtre aurait été vraiment — selon la définition fameuse qui en a été donnée — une tribune.

GUSTAVE GEFFROY.

(1) Extrait du volume : *Clemenceau*, par Gustave Geffroy, qui vient de paraître à la librairie Crès, avec une étude de Louis Lumet sur *Clemenceau et les Etats-Unis*, et 8 illustrations.

J'ai vu.

CLEMENCEAU ACCLAMÉ A LONDRES



On sait la vieille amitié de Clemenceau pour les Anglais. Il fit une politique anglophile à une époque où elle n'était guère en faveur, ce qui lui coûta du reste son mandat de député. Les Anglais sont

reconnaissants à notre " Premier " de les avoir aimés et compris avant l'heure où leur alliance devait être décisive. Et ils le lui ont bien témoigné lorsqu'il rendit au roi George V sa dernière visite à Paris.



LE VOYAGE TRIOMPHAL DE M. CLEMENCEAU ET DU MARÉCHAL FOCH A LONDRES

Invité à venir à Londres, où le peuple brûlait de les acclamer, M. Clemenceau et le maréchal Foch quittèrent Paris le samedi 30 novembre et s'embarquèrent à bord du destroyer *Francis-Garnier* qui les conduisit à Douvres. Le grand ministre et l'illustre soldat

furent l'objet d'honneurs sans précédents lorsque le train qui les amenait à Londres stoppa en gare de Charing-Cross, le duc de Connaught les attendait sur le quai entouré de M. Lloyd Georges et de tous les ministres. Sur le parcours de la gare à l'hôtel et à

l'ambassade de France, une foule en délire acclame "Celui qui conduit la guerre" et "Celui qui fait la guerre"! "Ce bon vieux Tigre" criaient les Londoniens en voyant passer Clemenceau qui souriait et saluait pour remercier. Le document que nous donnons

ici représente M. Georges Clemenceau et le maréchal Foch quittant le *Francis-Garnier* pour débarquer sur le *Pier* à Douvres. Sur le quai même le maréchal Foch passe en revue la garde d'honneur formée de cent hommes des "Buff's of the Admiralty" tous blessés de guerre.

L'ART MILITAIRE DU MARÉCHAL FOCH

Par Gabriel HANOTAUX, de l'Académie Française.

L'HISTOIRE dira que l'élément décisif de la victoire a été la supériorité intellectuelle du haut commandement français.

Dès le début de la guerre, cette supériorité s'est manifestée : elle s'est manifestée, quoiqu'on ait dit, dès la bataille des frontières Morhange, Sarrebourg, la Mortagne, le Grand-Couronné, par l'offensive dans le Nord (bataille de Charleroi, de Guise et de la Meuse) ; elle est devenue éclatante à la bataille de la Marne. Elle n'a pas cessé de dominer l'adversaire à Ypres, à Verdun, sur la Somme, et, enfin, elle a eu raison des masses innombrables amenées par le commandement allemand sur le front occidental, après la défaite et l'abandon des Russes, au cours des six derniers mois de la guerre.

Dans cette dernière période, c'est au maréchal Pétain et au maréchal Foch qu'il fut donné de consacrer, par la victoire, cette incontestable prééminence.

Je voudrais essayer de préciser aujourd'hui des caractères spéciaux du génie militaire de Foch : car si, par certains traits, il se rattache à l'École française (qu'il avait, d'ailleurs, contribué à former), par certains autres traits, fortement accusés, sa physionomie se distingue. Il y a une tactique et surtout une stratégie *fochiennes* comme il y a une tactique et une stratégie *napoléoniennes*, et ce sont ces caractéristiques, ces éléments signalétiques que je voudrais essayer de dégager.

Foch a enseigné, a écrit, a publié. En plus, il a commandé, manœuvré, combattu ; le rapprochement de ses écrits et de ses actes donne, sur son tempérament et sur sa conscience, des aperçus lumineux.

D'abord, dans le soldat il y a l'homme. Foch est un idéaliste ; il croit en Dieu, il croit à l'âme immortelle. Il est donc persuadé que l'homme peut, par sa volonté, sa sagesse, sa raison, son humilité, en un mot par *sa vertu*, devenir l'interprète et l'instrument des lois éternelles ; il croit que la force de l'âme, ainsi secourue et soutenue par la foi, est invincible parce que nulle force matérielle ne peut l'abattre. Personne ne sait, comme lui, que la guerre est un « drame passionné », c'est-à-dire un drame de conscience. Il pense par conséquent, que le chef *commande* non seulement aux hommes, mais aux événements et qu'il gagne ou perd la partie selon ses mérites ou ses démérites.

Ce phénomène de conscience, cette foi se traduit par des mots et des interventions illustres à tout jamais : par exemple quand, au marais de Saint-Gond, il dit : « Mon centre cède, ma droite recule ;

j'attaque » ; quand, à Dixmude (31 octobre-1^{er} novembre 1914), il arrête le maréchal French d'un cri : « Jamais l'armée anglaise n'a reculé ! Le monde entier a les yeux fixés sur nous ! Dussé-je me faire tuer, je ne lâcherai pas pied ! Je vous en donne ma parole d'honneur de soldat. Donnez-moi la vôtre, j'y compte. *Nous sommes soldats* »

Ces traits peignent l'homme. L'allégresse dans la vigueur c'est l'impression que Foch donne d'abord. « Agé de soixante-trois ans, le poil gris, la figure longue, la moustache forte, les sourcils épais, le visage mobile et parfois illuminé, se livrant quand il est en confiance, mais, le plus souvent, attentif et fermé, la voix un peu voilée, mais chaude et prenante quand elle s'élève, il jaillit de lui dans les grandes circonstances, une puissance contenue : *c'est un ressort*. Contraste singulier avec Joffre si fortement appuyé sur sa large carrure et qui fait masse, pour ainsi dire, de son poids » (1).

Les hommes se révèlent par ce qu'ils admirent ; et Foch a montré son goût, ses préférences parmi les hommes de guerre, pour les méditatifs qui se détendent soudain : c'est ainsi qu'il dit, parlant du maréchal Lannes à Saalfeld : « Que doit-on le plus admirer chez le jeune maréchal de trente-sept ans, de cette sagesse éclairée qui, patiemment prépare la bataille pendant six heures ou de l'à-propos et de l'entrain avec lesquels illance son attaque finale ? »

Tels sont les hommes que Foch admire, les exemples dont il s'inspire.

Voyons, maintenant, le commandant en chef, l'homme de guerre.

Foch est de l'école de Napoléon comme Joffre, comme les Allemands eux-mêmes. Mais, les uns et les autres mettent dans l'application des principes, leurs facultés propres ; les Allemands, leur lourd pédantisme, Joffre son sens admirable de l'équilibre, Foch sa puissance de réflexion et son incomparable élasticité.

Voici les idées et les faits. Que l'on rapproche et que l'on compare : Foch, dans son livre : *de la Conduite de la guerre*, publié en 1903, et qui n'est, d'ailleurs, que le résumé de son cours à l'École de guerre, a envisagé, à propos des opérations militaires de 1870, ce qui arriverait en cas de guerre nouvelle avec l'Allemagne ; il a essayé de prévoir l'application future des principes militaires sur le terrain. Sans entreprendre de le suivre dans ce développement, il suffit de constater en lui ce long labeur et cette sage contemplation par lesquels il se prépare à recevoir les armées allemandes à la prochaine guerre. Ces croyants se mettent ainsi en état de grâce.

(1) *Histoire illustrée de la Guerre de 1914*, t. VII, p. 238.



LES DEUX VAINQUEURS DE LA MARNE.

(D'après l'illustration).

J'ai vu.

Parmi ces pages fécondes, je veux retenir uniquement celles-ci parce qu'elles peignent l'homme et qu'elles donnent, d'avance, la clef de la future guerre.

Foch s'applique à deviner, par l'étude des opérations allemandes en 1870, le plan de celles qui peuvent menacer la France en cas d'un nouveau conflit, et il cite d'abord cette réflexion du vieux de Moltke : « Il n'est pas possible d'arrêter, avec quelque certitude, un *plan d'opérations* au delà de la première rencontre avec le gros des forces de l'adversaire. Un homme étranger à toute notion d'art militaire croit seul voir, dans le développement d'une campagne, l'exécution d'un plan arrêté d'avance en principe et dans tous ses détails, fidèlement suivi jusqu'à la fin ».

C'est la condamnation du pédantisme allemand concevant en 1914, dans le cabinet, un plan complet et prétendant subordonner le développement de la guerre à un système préconçu, à savoir le système de la tenaille inventé par Schlieffen et mal appli-

mette de faire face, en cas de nécessité, *au nord, à l'est et au sud* ».

Eh bien, ce schéma est celui de toute la guerre de 1914-1918, et il suffit pour donner la mesure de la supériorité intellectuelle du commandement français sur le commandement allemand. En effet, le commandement allemand : 1^o fait un plan d'opérations *ne varietur* qu'il prétend appliquer au delà des premières rencontres ; il s'emprisonne, ainsi, dans des formules pédantesques auxquelles il ne saura pas s'arracher ; 2^o le commandement allemand, ayant toujours en vue sa manœuvre de la « tenaille », élargit indéfiniment son front pour essayer de nous envelopper par les deux ailes ; il envahit la Belgique dans ce but et il s'étend jusqu'à Amiens, jusqu'à Montdidier jusqu'à Beauvais. Mais, en s'étirant, il se disloque, s'épuise. Il fait des *détachements* notamment devant Amiens ; 3^o il *présente ainsi le flanc* à notre manœuvre. Tout cela comme il était prévu.

Par contre, le commandement français, selon les idées de Foch :



PÉTAÏN.

FOCH.

DOUGLAS HAIG.

CLEMENCEAU.

POINCARÉ.

L'ENTREVUE DE DOULLENS DU 24 MARS 1918 OU FOCH DEVINT GÉNÉRALISSIME DE L'ENTENTE

En sortant de l'Hôtel de Ville de Doullens où la suprême entrevue venait d'avoir lieu entre les chefs anglais et français, le général Foch marchait, ayant à ses côtés le général Pétain et sir Douglas Haig. A un moment donné, le glorieux soldat, qui venait d'être choisi comme généralissime des armées de l'Entente, s'arrêta et, de sa canne, traça des traits sur le sable, expliquant son plan de combat à ses deux collaborateurs. Posant amicalement la main sur l'épaule de sir Douglas Haig, il se retourna vers MM. Poincaré et Clemenceau qui s'étaient approchés, et il leur dit du ton le plus assuré : « On les aura ! »

qué par ses successeurs. Telle est la faute initiale de l'état-major allemand. Elle en cause une autre non moins décisive, à savoir la violation de la neutralité belge. Foch a montré, ici encore, la puissante pénétration de son esprit ; il a été prophète. Lisons, en effet :

« L'Allemagne, dira-t-on, pour éviter l'obstacle de nos places fortes, peut avoir intérêt à se développer par la Belgique et non pas en Alsace-Lorraine... Si, méconnaissant leurs intérêts ou guidés par des considérations qui nous échappent, les Allemands se déterminaient à violer la neutralité belge, il faudrait y voir des avantages pour nous.

« 1^o Car, indépendamment des obstacles qu'ils auraient à renverser sur leur route, ils s'affaibliraient des *détachements* à laisser devant Anvers ou à Bruxelles.

« 2^o Ils nous fourniraient l'occasion de les attaquer en flanc avec toutes nos forces réunies, à la condition toutefois que, de notre côté, nous ayons maintenu et poursuivi : a) la réunion de toutes nos forces en une seule masse, *sans détachements* ; b) *dans une même région*, la mieux outillée en chemins de fer et quais de débarquement ; c) à la condition de donner à notre concentration *par la profondeur*, une forme qui lui per-

1^o réunit ses forces en une seule masse *sans détachements* ; 2^o la concentration a lieu dans une *même région* où nos armées peuvent *se mouvoir* à l'aise ; 3^o de telle sorte qu'elles sont en mesure de *faire face*, le cas échéant, au nord (Charleroi), au centre (Verdun), à l'est (trouée de Charny et Grand-Couronné).

Logiquement, les Allemands couraient à la défaite dès la première partie de la guerre ; et c'est cette défaite qu'ils ont rencontrée à la Marne.

Cette défaite ne suffisait pas ; il fallait battre l'Allemagne dans la seconde partie de la guerre ; mission qui est confiée au général Foch commandant des forces interalliées. Comment va-t-il appliquer ses propres principes ?

La méthode de Foch nous la dégagerions, le plus simplement du monde, des lignes que nous venons de citer et qui sont la substance de son art, en les complétant, toutefois, par le conseil suivant emprunté également à la *Conduite de la guerre* : « Mobilisons et transportons nos troupes de manière à effectuer, sur le terrain, une concentration constamment capable de manœuvrer, *loin* d'abord de l'ennemi, *près* ensuite ; une concentration capable de *se mouvoir*, de se déplacer pendant qu'elle s'effectue ; découplant,

pour cela, d'une mobilisation et de transports adéquats, tel sera le travail de notre état-major.

Ces principes transportés dans l'application, c'est toute la victoire de Foch.

Vous avez remarqué l'insistance avec laquelle le maître revient sur l'expression : *pas de détachements*. Vous avez remarqué son autre préoccupation constante : *une masse réunie de loin*, mais, cependant, toujours *capable de se mouvoir*.

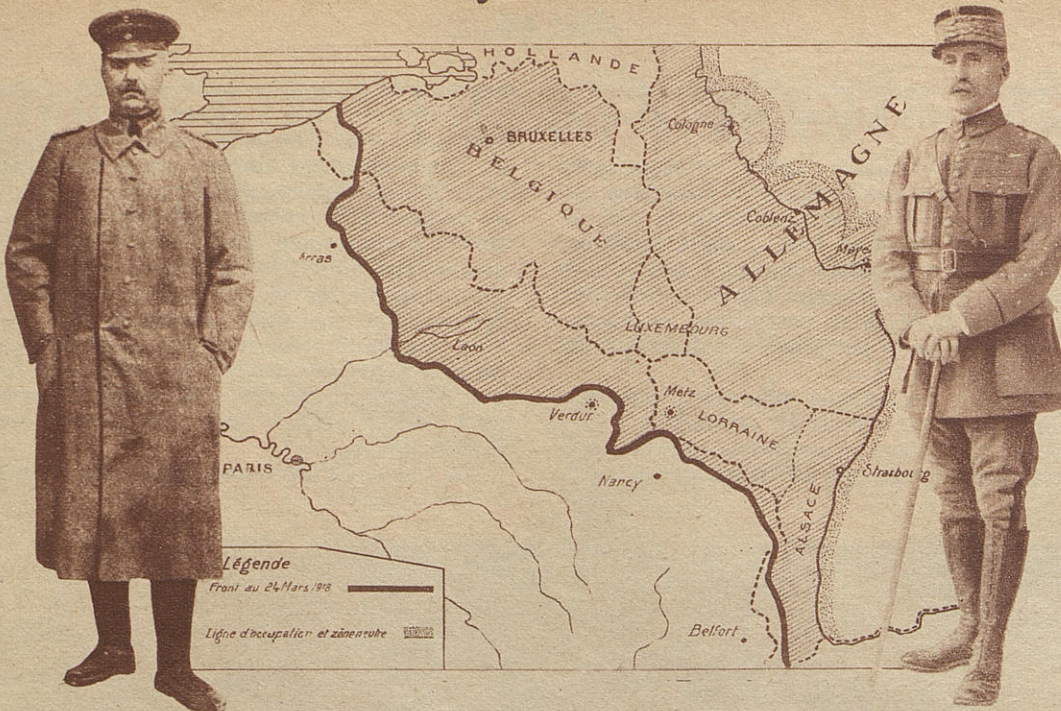
Partons de là.

Les Allemands font leur grand plan d'enveloppement en forme de tenaille. Foch le connaît parfaitement, il l'a critiqué d'avance avec une grande pénétration. A cet immense déploiement de forces, qui admet même la possibilité de certains détachements, Foch oppose une masse *unique* et libre de se mouvoir parce qu'elle est formée de loin. Ses réserves sont soigneusement agglomérées en dehors de la ligne de bataille.

Et quand une fois il s'est renseigné, il s'engage ; il s'engage bien aggloméré et pèse sur un point unique avec toutes ses forces ; et, dans le développement de cette puissante pression, il ne fera jamais de détachements.



Il commence donc sur un point choisi selon l'état de ses moyens et de ceux de l'adversaire ; il engage sa force principale, d'abord son centre ; puis, il allonge à droite, à gauche, des bras toujours reliés étroitement au corps, c'est-à-dire à la force principale ; chaque bras gagne progres-



Ludendorff. Le terrain gagné par Foch (toute la partie ombrée) depuis le jour où il prit le commandement en chef des armées de l'Entente au jour de l'armistice. Foch.

sivement, bien articulé pour frapper ou pour se replier selon l'événement.

Mais pas une fois cet allongement progressif ne met ne péril la solidité du corps ; pas une fois les réserves ne sont engagées avant l'heure opportune ; elles agissent toujours parce qu'elles arrivent sur le champ de bataille, mais non parce qu'elles y sont, en toutes circonstances elles ont gardé la liberté de se mouvoir et c'est leur mobilité même qui a fait la sécurité de la manœuvre finalement victorieuse.



Ceux qui suivent attentivement cette manœuvre pendant les dernières semaines de la bataille fochienne ont pu dire, d'avance, que Foch l'emporterait finalement, car sa méthode devait logiquement dominer l'adversaire comme celle de Joffre l'avait fait à la bataille de la Marne. A la bataille de la Marne, Joffre agissait en rétablissant l'équilibre par un grand mouvement d'est en ouest. A la bataille de France (qui fut celle de la libération), Foch agissait par un développement élastique et sûr, allongeant sans cesse à droite et à gauche des forces toujours unies, toujours concentrées et toujours mobiles.

Plus on étudiera l'histoire militaire de la grande guerre, plus on reconnaîtra l'incontestable supériorité intellectuelle du haut commandement français.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



REÇOIT SON BATON généralissime lui remet le bâton de maréchal de France. (En médaillon : M. Raymond Poincaré donnant l'accolade au maréchal Foch.)



LE MARÉCHAL FOCH AU QUARTIER GÉNÉRAL

C'est au château de Bombon, près de Mormant, en Seine-et-Marne, qu'habitait le maréchal Foch de juillet à octobre 1918, pendant la grande offensive de la victoire.

Le château de Bombon est un château Louis XIII, briques et pierres de taille, un peugas, tassé au milieu des arbres magnifiques; une grande allée qui s'ouvre derrière une grille rouillée permet de l'apercevoir de la route; un parterre d'eau s'étale devant le perron. Ce château appartient à M. de Ségonzac. C'est là que le maréchal a vécu les plus grandes heures de la guerre, c'est de là qu'un soir la Victoire s'est envolée, les ailes larges ouvertes, c'est à la petite pendule du vestibule qu'a sonné l'heure de la délivrance.

Entouré d'une trentaine d'officiers, sans train de secrétaires et de dactylographes, parlant de longues heures avec le général Weygand et le général Buat, le maréchal a organisé la bataille « des poches » qui devait libérer le territoire des hordes allemandes et qui s'est terminée par une victoire que les plus optimistes n'osaient espérer si décisive et si forte.

Ceux qui n'ont pas vécu dans l'intimité sans fièvre de ce quartier général peuvent mal se figurer ce que les heures pouvaient être. L'imagination évoque facilement des officiers qui se hâtent, des autos qui s'entre-croisent, des ordres qu'on jette et des agents de liaison qui se précipitent. Il n'en est rien. Le bureau du maréchal installé dans le grand salon très éclairé par dix fenêtres est net, dépourvu de toute papiers: un bloc-notes, un stylographe, un appareil téléphonique. Au mur, une immense carte qu'un officier bariole chaque jour de teintes nouvelles: l'avance au cours de la journée. Sur le billard, d'autres cartes. Les portraits d'ancêtres qui sont accrochés aux panneaux n'ont jamais eu le spectacle d'une décision précipitée. Aux heures les plus graves, le maréchal Foch garde son calme, son incomparable sang-froid, sa merveilleuse sérénité, sa confiance.

Quand, au début de la ruée allemande, après avoir fixé déjà les termes de l'avance à l'est d'Amiens, le général reçut les représentants de la Presse au quartier général de Beauvais, il ne se perdit pas dans des discours inutiles, il ne rechercha pas l'éloquence, il ne tenta pas de remonter,

grâce à des articles de journaux, le moral un peu chancelant du public; il dit nettement de sa voix égale et assurée, que le premier élan était brisé et qu'on allait tenter de faire mieux.

Hélas! l'offensive du Chemin des Dames, la prise de Soissons et de Château-Thierry firent redouter les pires exaspérations; seuls Foch et Pétain ne se démontèrent pas: l'un et l'autre

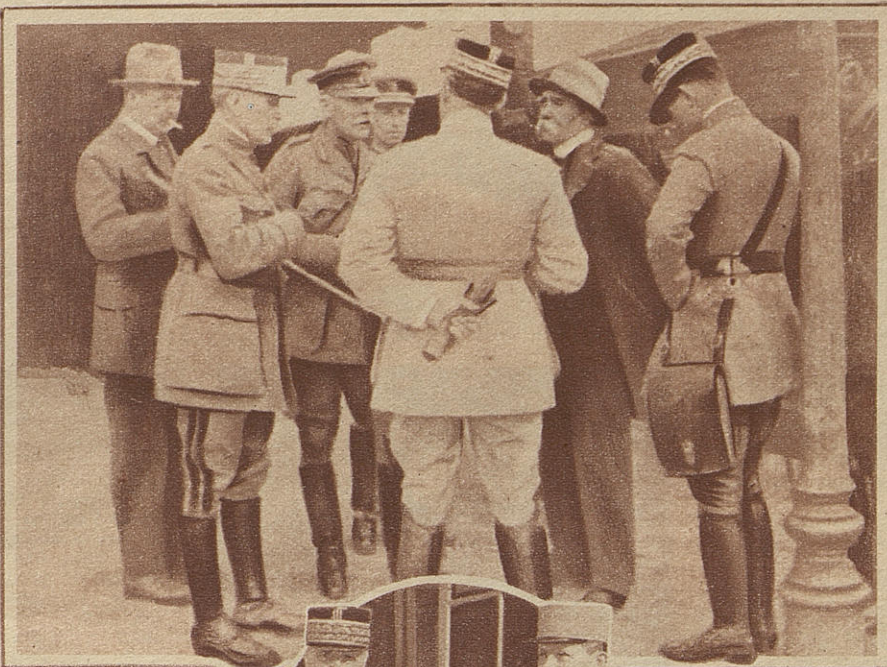
Dans ses rapports quotidiens avec les officiers qui l'entourent, le maréchal montre une politesse et une urbanité parfaites. Non point qu'on ne sente pas quel homme il est, mais il s'applique, sans familiarité, à diminuer la distance qui le sépare de ses subalternes. Je ne veux pas parler ici de ses collaborateurs immédiats qu'il a choisis et devant lesquels sa pensée tout entière se montre et développe ses fils harmonieux. Mais pour ceux qui n'ont pas l'occasion de l'aborder à chaque heure du jour, il sait trouver les mots qu'il faut pour les convaincre et les décider. Non point qu'il ne soit pas avant tout, un soldat qui sait la valeur d'un ordre et n'admet pas la discussion, mais il sait donner ses instructions d'une telle façon que, malgré toute leur rigueur et souvent leur audace, elles persuadent par leur clarté et la confiance absolue qui en émane.

Le maréchal Foch est, a-t-on pu dire, un chef lumineux. Il ne cherche pas à ruser, à duper son adversaire, il l'attend et joue la règle avec une énergie que rien ne peut démonter. Quand il décide une manœuvre, cette manœuvre doit être menée jusqu'au bout, et ce système quelque sévère qu'on le suppose coûte généralement moins de sang que la théorie contraire qui consiste à rendre inutiles de gros efforts sous prétexte qu'ils coûtent cher. Les pertes demeurent stériles et le procédé des petits combats a fini par ne plus trouver de défenseurs.

Le maréchal Foch au quartier général s'efforçait d'avoir l'existence la plus régulière. Levé de grand matin, il se faisait mettre tout aussitôt en communication avec le quartier général de Pétain qui était alors à la caserne de Provins. Autant le quartier général du maréchal Foch était calme, autant celui de Provins était animé; c'est qu'en effet là se concentraient tous les services des armées en campagne. Plus de onze cents officiers et soldats travaillaient du matin au soir, et la nuit, entre les rideaux strictement tendus sur les fenêtres, on apercevait des rais de lumière, car les besoins étaient interminables et il fallait penser à tout.

Lorsque le maréchal avait appris par ce premier coup de téléphone les événements de la nuit, on voyait arriver les premiers officiers de liaison et les généraux qu'il avait pu convoquer; selon les

Lord Derby. Foch. Douglas Haig. Clemenceau. G^{ral} Mordacq.



Au quartier général de Foch, le 18 juillet.

au moment de la grande offensive.



Le maréchal Foch et son bras droit, le général Weygand, un des meilleurs ouvriers de la victoire.

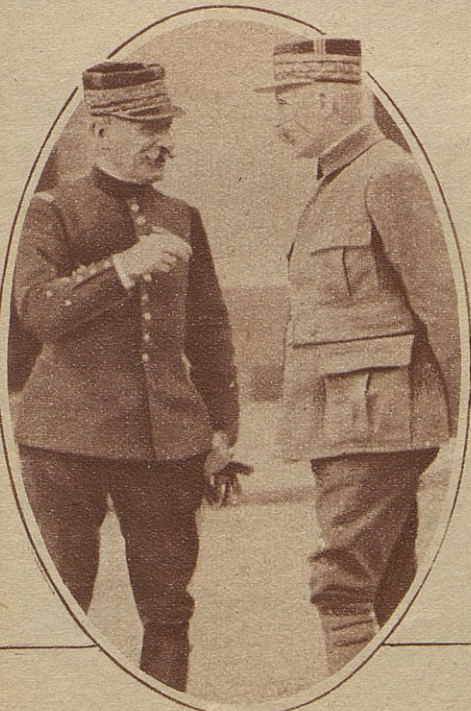
savaient les admirables ressources de leurs soldats, l'un et l'autre, sans fléchir sous le poids d'une responsabilité énorme, rétablirent lentement la situation; l'armée Mangin commença à sauver Paris au nord de Compiègne, la même armée Mangin et l'armée Gouraud délivrèrent la France le 18 juillet.

Les mains dans les poches de sa veste claire, une petite pipe entre les lèvres, le maréchal Foch regarde la carte: « Convoquez le général Humbert! » Et devant la grande feuille colorée, d'un index précis, aussi nettement que s'il faisait un cours à l'École de guerre, il explique la manœuvre, c'est tout! Ceux qui doivent l'exécuter en ont compris la logique et la clarté; ils ont confiance, et cette confiance, ils la donneront à leurs soldats.

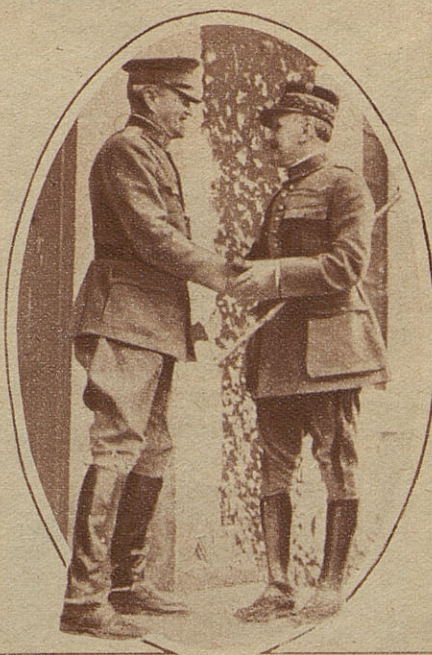
Le petit poste qui gardait l'entrée du château n'a jamais vu, aux pires heures de l'offensive allemande, une ombre sur le visage lumineux du maréchal.

— Quand on voit le patron, on sait qu'il n'y a pas à s'en faire.

Et en effet, après le déjeuner, ou le soir, à l'heure merveilleuse du coucher du soleil, pendant quelques minutes, le maréchal se promenait dans le beau parc français et personne n'aurait pu soupçonner, en le voyant passer d'une allure si nonchalante presque, qu'il était à ce moment l'ouvrier du Destin.



Foch avec Pershing.



Foch avec Pétain.

LA DIGNITÉ DE MARÉCHAL

événements, il partait alors en automobile, allait sur le champ de bataille ou bien venait dans les quartiers généraux de ses généraux d'armée pour voir comment on exécutait ses ordres ou pour modifier ceux qu'il avait donnés. Que de fois vers huit heures du matin a-t-on vu passer sous la porte une grosse limousine poussiéreuse d'où sautait un petit vieillard solide en chapeau mou.

— Eh bien !

— Tout va pour le mieux.

Et enfermé dans le grand salon avec le maréchal Foch, Georges Clemenceau se faisait mettre au courant de la situation ; comme à la fin juillet nous avons souvent vu le visage du président du Conseil éclairé d'une belle joie en sortant de la grande pièce dans laquelle il venait de parler longuement avec le maréchal, et quelle poignée de main sur les marches de ce perron que descendit un jour le maréchal pour recevoir le bâton magique le bâton de velours bleu, brodé de foudres et de rayons ! Quelle journée ! Ceux qui connaissent bien le maréchal pour avoir vécu les grandes minutes de l'épopée dans son intimité ont vu ce jour-là une émotion faire rougir un peu la face impassible du soldat et deux petites larmes vite sèches pointer à la frange des cils.

Le jour où l'on sut que l'Allemagne consentait à accepter les conditions de l'armistice, la joie du quartier général fut tempérée par une sorte de désappointement ; on savait que si l'Allemagne hésitait encore une magnifique attaque était montée par le général de Castelnau, le général Pershing et l'infatigable Mangin, une attaque en direction de la frontière Luxembourg-Belgique, qui ferait le couloir de sortie des Allemands et qui obligerait deux de leurs armées à capituler. Mais le maréchal, dès qu'il parut, vers le soir, rassembla ses officiers : « Messieurs, la victoire est complète et n'aura pas coûté une goutte de sang inutile. »

Car ce chef miraculeux, ce théoricien inimitable, ce soldat dont l'énergie fut prouvée dès la bataille des marais de Saint-Gond est le chef le plus ménager du sang de ses soldats. Au moment de la ruée, d'accord avec Pétain il engagea ses réserves avec une économie minutieuse et il sut réaliser ce prodige : grâce sans doute aux Américains, mais grâce à la volonté de supprimer tout effort inutile, rétablir l'équilibre des effectifs et constituer une masse de manœuvre qui lui permit, de la mer du Nord à Pont-à-Mousson, de jouer avec le grand commandement allemand et l'obliger à accepter ses volontés.

Un matin d'automne, alors que le soleil commençait à dorer les arbres séculaires du grand parc, j'ai vu le maréchal à une fenêtre, regardant le ciel ; les cloches de l'église de Mormant sonnaient l'angélus, la lumière étincelait dans les vitres et la face de Foch était illuminée, c'est à cette heure de solitude et de sérénité que j'ai compris de quel ravissement une âme pouvait être pleine, et quelle gratitude aussi ce chrétien pouvait garder au Dieu qui l'avait choisi pour nous donner la victoire.

Maintenant que la tâche est achevée, j'ignore quels sont les projets de ce grand homme de guerre, je ne sais pas quelle retraite il choisira pour vivre les belles années de repos qu'il a méritées, mais je sais quelque apothéose qu'on lui réserve, qu'il en partagera modestement l'hommage avec le plus obscur de ses soldats.

UN TÉMOIN.



LE MARÉCHAL LEBŒUF
qui fut le dernier maréchal promu. Il fut élevé à cette dignité en 1870.

Le maréchalat est le plus haut titre auquel puisse prétendre un officier français. Le maréchal n'était, à l'origine, qu'un officier chargé de veiller sur les chevaux d'un prince, plus tard, dans l'ordre de Malte, le grand-maréchal prenait rang immédiatement après le grand-maître et commandait en son absence.

Le titre de maréchal de camp fut, par la suite donné à un officier remplissant à peu près les



Le bâton semé d'étoiles d'or, insigne du maréchalat sous la troisième République.



LE MARÉCHAL JOFFRE
325^e MARÉCHAL DE FRANCE

Sur sa manche sept étoiles, au képi trois rangées de feuilles de chêne et de laurier.

fonctions qui furent, au dix-septième siècle, dévolues aux majors-généraux, puis aux généraux de brigade. Il reparut un instant sous la Restauration.

Le nombre de ces officiers et leurs perpétuelles querelles, à propos de questions de prééminence, motivèrent, un moment, la création d'un maréchal de camp général. Cette dignité se confondit peu de temps après avec celle de maréchal de France.



Le premier maréchal fut Albéric Clément, seigneur de Metz. Primitivement, le maréchalat était amovible ; ce n'était pas une charge, mais une délégation. Il n'y eut, au début, qu'un maréchal de France (ou du roi) dans l'armée, puis il y en eut deux ; François I^{er} en créa un troisième. C'est également lui qui institua le port du bâton comme attribut.

Le nombre des maréchaux ne cessa d'augmenter. On en compta jusqu'à vingt en exercice sous Louis XIV qui, dans les promotions, se contentait d'ailleurs, au lieu de remettre des bâtons de faire passer sa canne de main en main.

On ajouta, pour Turenne, Villars, Biron, Lesdiguières, Maurice de Saxe, à la dénomination de maréchal de France celle de maréchal des camps et des armées, qui donnait le pas au titulaire sur les autres maréchaux. Sout fut, de la part de Louis-Philippe, l'objet d'une faveur analogue.

Un décret de 1791 réduisit à six le nombre des maréchaux. La Révolution les supprima. Napoléon les rétablit sous le nom de maréchaux de l'Empire ; ils reprirent, sous la Restauration, l'appellation de maréchaux de France, que respectèrent la deuxième République et le second Empire.

Le maréchalat comporta les appellations de Monseigneur puis d'Excellence.

Il était nécessaire, sous le premier Empire, pour conquérir le grade suprême, d'avoir gagné une bataille rangée ou pris deux places fortes.

La loi de 1839, qui limita également le nombre des maréchaux — à six au maximum en temps de paix, et à douze en temps de guerre — prescrivait que la dignité de maréchal ne pouvait être conférée qu'aux généraux de division ayant commandé en chef devant l'ennemi, soit une armée ou un corps d'armée composé de plusieurs divisions de différentes armes, soit l'artillerie ou le génie d'une armée composée de plusieurs corps d'armée.

La loi de 1875 a conservé dans la hiérarchie le titre de maréchal de France, mais en spécifiant qu'une loi ultérieure fixerait les conditions auxquelles il pourrait être conféré. Cette loi n'a jamais été faite.

Le dernier maréchal promu fut Leboeuf, nommé en 1870 ; le dernier qui ait porté le titre, Canrobert, est mort en 1895. La troisième République n'en avait pas créé jusqu'à ce jour, mais n'avait pas aboli le maréchalat.

Le 2 octobre 1914, un décret attribua un traitement annuel de 30 500 francs au grade de maréchal de France.

Les maréchaux touchaient, sous le second Empire, 40 000 francs par an, plus le traitement de sénateur, soit 30 000 francs, plus d'autres émoluments, provenant de fonctions diverses. Il y eut des abus.

Dans l'armée anglaise, le maréchalat entraîne la haute paye quand le bénéficiaire comme c'est le cas du général Douglas Haig commande effectivement une armée. Le « salaire » du général qui reçoit cette distinction est beaucoup plus élevé que dans l'armée française. Il est en effet de 411 francs par jour, soit 150 000 francs par an.

Le bâton est resté l'insigne du maréchalat. Sous l'ancien régime, il était plus souvent de petite dimension et terminé par une couronne d'un côté, par une embase en métal de l'autre. Depuis le premier Empire, ce bâton n'a guère varié. Il mesure vingt pouces de longueur et est terminé aux deux bouts par un cercle d'or ; sur l'un est gravé le nom du maréchal, sur l'autre la devise : *Terror belli, decus pacis* (Terreur de la guerre, honneur de la paix). Le bâton est en général recouvert de velours bleu de roi. Il était semé, sous l'ancien régime, de fleurs de lis d'or, d'abeilles sous l'Empire, d'étoiles sous la Monarchie de juillet et la deuxième République. Le second Empire rétablit les abeilles. Toutefois il y eut, sous le règne de Napoléon I^{er}, des bâtons de maréchaux recouverts de cuir frappé d'aigles d'or.

Les derniers maréchaux ne portaient le bâton que dans les cérémonies. Seul, le maréchal de Castellane lui resta fidèle en toutes occasions et l'emportait en tous lieux comme une canne. Il faut dire aussi qu'il se baignait avec son chapeau à plumes blanches et couchait avec son grand cordon de la Légion d'honneur.

Les maréchaux portent sur les manches de leur habit, en grande tenue tout au moins, et sur le képi, trois rangées de feuilles de chêne et de laurier.

Le maréchalat est une dignité autant qu'un grade et ne correspond pas à une fonction déterminée.

Le maréchal Joffre fut le 325^e maréchal de France. Le maréchal Foch est donc le 326^e. Le maréchal Pétain le 327^e. Sera-t-il le dernier de cette sensationnelle promotion.

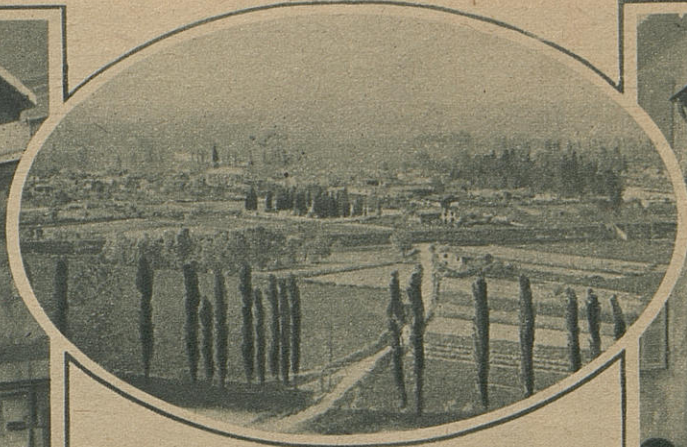


LE MARÉCHAL CANROBERT
porta le dernier le titre de maréchal de France. Il mourut en 1895.

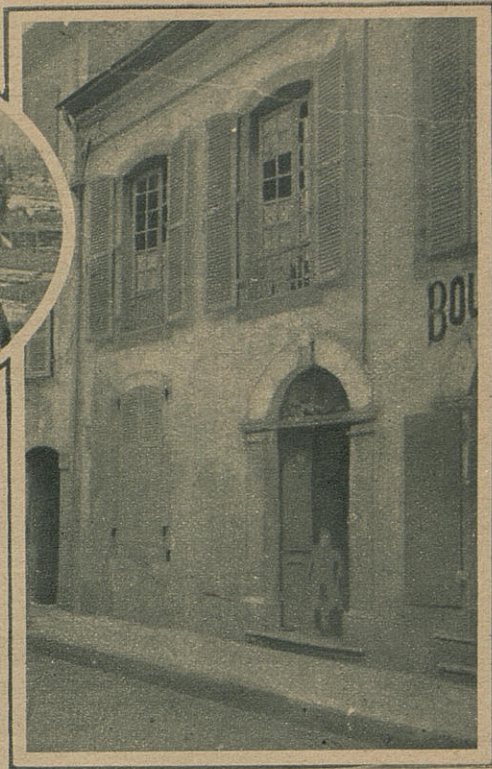
J'ai vu.



L'entrée du vieux Lycée national à Tarbes où le maréchal fut élevé.



La vallée de la Garonne à Valentine, rue du Bout-du-Puig.



La maison natale du maréchal à Tarbes, 2, rue Saint-Louis.

FOCH

Ses origines
et
sa jeunesse

FOCH est-il bien du Midi? La question se pose, quoique l'illustre maréchal soit né à Tarbes, et que le berceau de sa famille se trouve à Valentine, à quelque deux kilomètres de la ville de Saint-Gaudens.

La déclaration de naissance du glorieux soldat, enregistrée à la mairie de Tarbes le 4 octobre 1851, porte que Ferdinand Foch est bien né dans cette ville deux jours auparavant, à dix heures du soir, dans une maison située non loin de la préfecture des Hautes-Pyrénées, exactement 43, rue Saint-Louis. La maison subsiste encore telle qu'elle était il y a plus d'un demi-siècle, sauf qu'un boulanger a remplacé le savetier qui occupait la boutique du rez-de-chaussée. La rue porte toujours le même nom, mais le numéro a été changé par suite du raccourcissement de la rue: c'est maintenant le numéro 2.

Le père de Ferdinand Foch, originaire du bourg de Valentine où résidait sa famille, était alors secrétaire général de la préfecture des Hautes-Pyrénées, et lorsque son fils Ferdinand vint au monde, il avait déjà eu deux enfants, une fille, Jenny, née à Argelès, et un fils, Gabriel. Le troisième fils, Germain, qui devait naître deux ou trois ans plus tard, est celui qui est entré dans les ordres et qui est père jésuite à Montpellier.

Donc le maréchal Foch est incontestablement Tarbais, « grand Tarbais », comme l'appellent ses compatriotes. Mais si, de père en fils, ses ancêtres ont habité Valentine depuis deux siècles, il n'en serait pas moins vrai que celui dont la science militaire a rendu l'Alsace et la Lorraine à la France serait bel et bien originaire — en remontant naturellement plusieurs générations — des provinces délivrées par ses soldats. D'après des renseignements précis, les Foch, qui appartenaient à une famille très catholique, sont venus d'Alsace à l'époque de la Réforme et se sont fixés dans les Pyrénées. Il y a encore d'ailleurs des Foch en Alsace avec lesquels la parenté de la famille du maréchal est certaine, bien que lointaine.



Lors des guerres de religion, quatre frères Foch seraient venus s'installer, les uns aux environs de Saint-Giron — à Saint-Lizier — où ils fondèrent des papeteries; leurs descendants existent encore à Saint-Giron et l'un d'entre eux, M. Foch, est directeur des papeteries de Lédar qui fabriquent du papier-journal. Les autres allèrent à Monsannès, à une trentaine de

kilomètres de Valentine, gros bourg voisin de Saint-Gaudens, et dépendant par conséquent de la sénéchaussée de Toulouse; ils quittèrent Monsannès pour Valentine, afin d'y exploiter des usines de tissage.

A l'époque où le premier Foch vint s'y installer, Valentine, qui était le chef lieu du Petit-Comminges et qui était très peuplée, appartenait par indivis moitié au roi, moitié aux ducs de Bellegarde, mais la justice y était exclusivement réservée au juge royal et rendue au nom du roi.

En 1714, Louis-Antoine de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin, héritier du duc de Bellegarde, fit un échange avec le roi Louis XIV, à qui il donna une maison et des domaines qu'il possédait à Marly, contre la part royale sur la seigneurie de Valentine. La justice fut dès lors rendue par un juge seigneurial au nom du duc d'Uzès, gendre du duc d'Antin. Les ducs d'Uzès restèrent seigneurs hauts, moyens et bas justiciers de la ville de Valentine jusqu'à la nuit du 4 août 1789.

Dans les archives de l'état civil tenues jusqu'à la Révolution par les prêtres de la paroisse on retrouve de nombreux actes relatifs à la famille Foch.

Le plus ancien qui subsiste dans ces registres aux feuillets tout jaunés et incomplets est celui du baptême de Joseph Foch, né le 1^{er} mars 1745. Il est ainsi établi :

Le premier jour de mars de l'année mil sept cens quarante cinq est né et a été baptisé Joseph, du légitime mariage du Sr Bruno Foch, négociant, et de demoiselle Jeanne-Marie

Pöysegur, hans de cette paroisse. MARRAINE sans parrain a été demoiselle Marthe Föch, fille du Sr Bruno et de de^e Jeanne-Marie Pöysegur. En foy de quoy. Castel (vicaire).

Le second acte qu'on relève est celui du mariage de Dominique Foch, le bisaïeul du maréchal, et d'Anne Gubsal, célébré en l'église de Valentine le 11 février 1747 par l'oncle de l'épousée, M. de Saint-Grant, vicaire de Martres de Rivières.

Devenu veuf, Dominique Foch se remaria avec Bernarde Lasserre qui lui donna plusieurs enfants dont Dominique, né le 11 novembre 1753, qui fut le grand-père du maréchal.

Ce Dominique Foch, qui continua le métier de tisserand, alla se marier le 18 mai 1790 à Arreau, dans la vallée d'Aure.

Le registre des mariages de la mairie d'Arreau relate ainsi cette union :

Mariage a été célébré dans l'église paroissiale Notre-Dame d'Arreau, le dix-huit mai mil sept cent quatre-vingt-dix, entre sieur Dominique Foch, de la paroisse de Valentine, fils de feu sieur Dominique Foch et de demoiselle Bernarde Lasserre, négociant, d'une part, et demoiselle Jeanne-Dominiquette Ducuing, fille de sieur Urbain Ducuing, négociant, et de demoiselle Bertrande Ducuing, de cette paroisse, d'autre part. Les ritz de l'église préalablement observez, la bénédiction nuptiale leur a été départie en présence de M^e Louis Ferras, vicaire dans cette paroisse, sieur François Bernard Lapène de Saint-Gaudens, sieur Jean-Gabriel Duran, sieur Urbain Ducuing qui ont signé avec les époux. U. DUCUING, DUCUING, FOCH, DURAN, LAPÈNE fils, FERRAS, vicaire.

D'après un érudit pyrénéen, l'abbé Marsan, de Guchen, la nouvelle épousée appartenait à une famille de soldats qui se distinguèrent pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Son frère aîné, Urbain Ducuing, fut capitaine du bataillon des chasseurs montagnards aurois en 1793. Celui-ci avait épousé demoiselle d'Hispan de Savaric, de noble extraction. Catherine, sa sœur, se maria, le 24 novembre 1785, au sieur Henri Saint-Pierre, son cousin, avocat au Parlement de Plaisance, du diocèse de Tarbes, aujourd'hui commune du Gers. Une autre sœur, Jeanne-Bertrande Guillaumette, épousa, le 10 décembre 1805, J.-P. Melchior-Rose Santis, de Castelnau-Magnanosc, neveu de



La maison natale de Ferdinand Foch, à Tarbes.

J.-Joseph-Melchior d'Abadie, sous-directeur des fortifications. Celui-ci ayant été plus tard promu maréchal de camp et inspecteur général des fortifications mourut à Paris en 1820... Melchior d'Abadie était chevalier de Saint-Louis et commandeur de la Légion d'honneur.

Jeanne-Dominiquette Foch avait pour oncle le sieur Dominique Ducuing, frère de Bertrande; issu d'une branche cadette. Il fut proclamé général de la Légion d'Aure, le 30 novembre 1789.

Il avait épousé demoiselle J. Simone-Marguerite Estrémé, fille de Jean Estrémé, seigneur de Villeneuve-de-Rivière, et de Jacquette Pégot, de Saint-Gaudens. Par Jean Estrémé, la grand'mère du maréchal se rattachait au général Bartier de Saint-Hilaire, baron de l'Empire; par Jacquette Pégot, Jeanne-Dominiquette était apparentée à Guillaume Pégot, maréchal de camp, et à Jean Pégot, son frère, le héros de Saint-Domingue et de la Sturla, également maréchal de camp.

L'abbé Marsan a encore retrouvé que par son oncle, Dominiquette Ducuing, la grand'mère du maréchal était apparentée au sieur Coma, qui fut successivement avocat au Parlement, commissaire de guerre en l'an II et en l'an III, puis commandant la garde nationale sédentaire et maire d'Arreau.

Une autre sœur de la grand'mère du maréchal Foch, Jeanne-Jacquette-Guillaume Ducuing épousa le 4 vendémiaire an IV (26 septembre 1795) le citoyen Bernard Martin, négociant de Saint-Boet, père du général Martin, qui fut député aux Cinq-Cents et enfin préfet des Pyrénées-Orientales.

La sœur aînée du maréchal Foch, M^{lle} Jenny Foch eut pour marraine Jenny Ducuing, femme du général Antoine Noguès qui fut vice-roi de Hollande et frère du général Noguès que la mort, en 1808 fit rayer d'une promotion de maréchaux alors imminente. Jenny Ducuing était la sœur de Baptiste Ducuing, aide de camp du général Dessoles, qui mourut en 1813, pendant la retraite de Russie.

◆ ◆ ◆

L'intendant général Ducuing qui fut directeur général des approvisionnements de siège du camp retranché de Paris et dont le fils l'enseigne de vaisseau Gabriel s'est distingué comme aviateur au front appartient à cette famille dont une autre descendante a épousé M. Gabriel Foch, avoué à Tarbes et frère du maréchal à qui elle a donné trois filles et un fils, aide-major au front. L'avoué tarbais a en outre dix petits-enfants de deux de ses filles.

A Valentine, les Foch étaient avec les Adoue les Baric, les Cazaugrand, parmi les notables du pays qui se partageaient toutes les terres. Pendant la Révolution, Dominique Foch joua un rôle important dans sa commune où il contribua pour sa part à maintenir l'ordre. Notamment après le 4 août 1789, le bruit d'une nouvelle Jacquerie avait couru : 6 000 brigands approchaient de Valentine dans l'ASPIRANT le but d'y mettre tout à feu et à GERMAIN FOCH sang. Le tocsin sonna dans les villages voisins. Les Valentinois s'armèrent de fusils, de fourches, de faux surtout et se joignirent aux hommes des autres paroisses. Heureusement, ce fut une fausse alerte, mais à Valentine on parle encore « dé l'annado de la pouou » (l'année de la peur).

◆ ◆ ◆

Dominique Foch fit partie de la garde bourgeoise, puis de la garde nationale. Nommé officier municipal adjoint au maire, lorsque le Consulat eut remplacé le Directoire, il devint en 1802 maire de Valentine, nommé naturellement par le préfet du département; il occupait ces fonctions lorsqu'il fut père pour la huitième fois, ayant eu déjà trois fils et quatre filles. Dans son admiration pour le premier Consul, il donna à son dernier enfant, un fils, les prénoms de Bertrand-Jules-Napoléon, signant naturellement la déclaration de naissance en tant que père de l'enfant et que maire de Valentine.

Le maire de Valentine habitait une vaste maison édifiée par Dominique Foch, l'époux de Bernard Lasserre, en bordure de la route qui va de Saint-Gaudens à Luchon. Cette



LES TROIS FRÈRES FOCH. — L'aîné, Gabriel (à gauche), Ferdinand et Germain (à droite).



LE CAPITAINE PAUL BÉCOURT
Le gendre du maréchal, tué le 22 août 1914.

maison à l'aspect un peu austère est solidement bâtie suivant son plan original de façon à abriter une nombreuse famille. Le grand-père ne devait pas survivre longtemps à la naissance de son dernier fils. Dès l'année suivante, il tomba si gravement malade qu'il ne put assumer ses fonctions municipales; ce fut son adjoint, Lormand, qui signa tous les actes officiels à sa place. Il mourut le 16 fructidor an XII. Sa femme Dominiquette Ducuing lui survécut quelques années; elle mourut à Valentine le 31 octobre 1819.

Bertrand-Jules-Napoléon Foch finit son éducation sous la tutelle de son oncle. La maison familiale fut alors partagée entre son frère Victor et lui. Bien que les actes officiels la désignent à différentes époques comme sise rue Impériale, rue Nationale, rue Neuve, rue Bouradals ou route de Luchon, il s'agit toujours du même immeuble donnant en façade avec ses deux perrons sur la route nationale. Côté jardin, la maison Foch a vue sur la ruelle de la Vieille-Porte, ou porte de l'Est, dont les ruines subsistent encore, moins les battants. L'aile du bâtiment avec son perron en fer forgé fut dévolue à Bertrand-Jules-Napoléon Foch, et c'est là que demeure encore M^{lle} Jenny Foch, la sœur aînée du maréchal.

Entré dans l'administration, Bertrand-Jules-Napoléon Foch fut conseiller de préfecture dans les Hautes-Alpes avant d'être nommé, en la même qualité, par décret du président Louis-Napoléon en

date du 30 septembre 1849 à Tarbes. Le 30 janvier 1850, un décret du ministre de l'Intérieur le déléguait aux fonctions de secrétaire général de la préfecture à Tarbes. Il avait épousé à Argelès-Gazost, Marie-Sophie-Jacqueline Dupré, fille aînée du chevalier Dupré et sœur du D^r Dupré professeur à la Faculté de médecine de Montpellier et sénateur des Hautes-Pyrénées.

◆ ◆ ◆

En 1862, Gabriel et Ferdinand Foch étaient élevés au lycée national de Tarbes où ils firent leur sixième et leur cinquième. En sixième, ils avaient pour maître le professeur Manginon-Bouette que ses élèves avaient surnommé « Lamoignon »; à la fin de l'année Ferdinand eut le 4^e accessit d'instruction religieuse, le 4^e accessit de thème latin, le 4^e accessit d'histoire et géographie et le 2^e accessit de récitation classique, alors que son frère Gabriel n'obtenait que le 3^e accessit de thème latin. En cinquième, les frères Foch dont le professeur Saint-Martin était fort « chahuté » ne figurent pas au palmarès; le premier de la classe était l'élève Trelut qui devint vétérinaire et qui est actuellement percepteur en retraite à Nice. Ils appréhendaient de passer dans la classe supérieure dont le professeur Douyou inspirait une terreur générale par sa sévérité. Mais, le secrétaire général de la préfecture ayant été nommé payeur du Trésor public à Rodez en 1863, ses deux fils le suivirent dans sa nouvelle résidence le 22 août 1914.

Le payeur du Trésor public ayant vu son emploi supprimé revint provisoirement à Valentine en attendant une compensation. Il mit ses fils au séminaire de Polignan près de Montrejeau; Ferdinand et Gabriel y achevèrent leur seconde. Mais M. Napoléon Foch ayant été pourvu d'une perception à Saint-Etienne, en 1866, il emmena ses enfants dans son nouveau poste et ce fut au collège Saint-Michel, dirigé par les Jésuites, que le jeune Ferdinand prépara son baccalauréat. Dès la quatrième, Ferdinand Foch, âgé de douze ans lisait assidûment l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers et son professeur de mathématiques notait sur son livret: « Esprit géométrique: il a l'étoffe d'un polytechnicien ».

A Valentine, les enfants Foch, que les villageois appelaient les « petits Napoléon » à cause de leur père avaient une excursion préférée: ils montaient au calvaire du Bout-du-Puig, la petite colline qui domine la riante vallée de la Garonne.

Ce calvaire du Bout-du-Puig a toute une histoire. Valentine est, d'ailleurs, le pays des légendes par excellence. N'affirme-t-on pas que Ponce-Pilate y est né, et très

J'ai vu

longtemps on montra sa maison natale!

A une époque très reculée, il y avait sur la montagne du Bout-du-Puig, encastrée dans la niche d'une maçonnerie, une statue de la Vierge, Notre-Dame des Agonisants. Vers la fin du XV^e siècle, une peste terrible désola la région et les trois quarts des habitants périrent. Ceux de Valentine se souvinrent alors de Notre-Dame des Agonisants et ils montèrent solennellement, pieds nus, pour supplier la Vierge de faire cesser le fléau. Peu après, la peste disparut et le corps municipal, au nom de la ville, fit le vœu solennel d'une procession annuelle qui serait faite pieds nus par la population, à perpétuité, chaque premier dimanche de mai et une petite chapelle qu'on construisit aussitôt en l'honneur de la Vierge remplaça le vieux mur et sa niche. Le pape Innocent XI accorda des indulgences très étendues à ceux qui iraient faire leurs dévotions dans cette chapelle le jour de la « Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie » et le lendemain de la Pentecôte. Un ermite dut vivre au Bout-du-Puig pour veiller sur la chapelle, et à partir de cette époque la Vierge fit miracles sur miracles. D'après les Valentinois, le pouvoir de Notre-Dame du Bout-du-Puig est incontestablement supérieur à celui de la Vierge de Lourdes : elle a, paraît-il, la spécialité de guérir la stérilité et de favoriser les couches. En 1794, la chapelle ayant été reconstruite, la Vierge, qu'un habitant de Valentine avait cachée dans sa grange, remonta d'elle-même au Bout-du-Puig et la légende veut que, lors de son retour, elle laissa l'empreinte de ses genoux et de ses pieds sur des pierres que les vieilles du pays montrent encore en se signant dévotement.



Depuis longtemps, la coutume de gravir le Bout-du-Puig pieds nus a été abandonnée, mais le pèlerinage annuel a subsisté. Bien mieux, depuis la guerre, tous les lundis, les fidèles venaient par centaines, par milliers même certaines fois, pour assister aux messes que les curés de Valentine ou d'Aspret disaient en faveur des soldats du front.

L'église de Valentine, elle-même, est célèbre par son carillon et son sonneur Daniel. Le clocher valentinois possède la gamme complète, et Daniel, amoureux de ses cloches, carillonne trois fois par jour — en octobre — ses cantiques à la Vierge. Dès l'angélus du matin, Daniel annonce ce que sera la journée : « Amis la matinée est belle » ou bien « Il pleut bergère ». Le jour de l'armistice tandis qu'on fleurissait et pavoisait la maison Foch, Daniel sonna gaiement la grande nouvelle et pour le jour de la paix, qui consacra définitivement le triomphe du vainqueur d'Hindenburg et de Ludendorff, l'artiste carillonneur réserve un magnifique « Père la Victoire ».



De Saint-Étienne, après avoir terminé sa seconde et passé son baccalauréat en 1869, le futur maréchal alla à Metz, achever ses études au collège Saint-Clément où les Jésuites avaient la spécialité de préparer aux grandes écoles militaires.

Dès sa première année, Ferdinand Foch obtint le grand prix de sagesse par suite du vote unanime de ses condisciples. La guerre de 1870 éclata : le jeune « pipo » s'engagea pour la durée de la campagne ; il fut appelé au dépôt du 4^e régiment d'infanterie à Saint-Étienne, 24^e compagnie du 1^{er} bataillon, puis versé à Chalon-sur-Saône où il fut libéré en janvier 1871, lors de la signature de la paix.

Il revint alors à Metz pour achever sa préparation à Polytechnique.

Dans Metz annexée, Ferdinand Foch fit ses études, très poussées par ses maîtres le père La Couture, mathématicien savant et le père

211 Auguste de Lamoignon, jour du mois de Fontaine

1872

Ferdinand Jules
Napoleon Foch

ACTE DE NAISSANCE de Ferdinand Foch
né le 16 août 1872 à Tarbes
de Dominique Foch veuf et de Jeanne Dominique Marie
marcée Dominique de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne

Le sexe de l'enfant a été reconnu être un garçon

Premier témoin : Marie-Louise veuve de Louis Dominique de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne

Second témoin : Joseph-Louis de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne

Sur la réquisition à nous faite par l'acte de naissance de l'enfant

Établi signé, pour le Maire de Tarbes

Constaté suivant la loi, par moi Dominique Foch
Maire de Tarbes faisant les fonctions d'officier public de l'état civil

Foch (main)

L'acte de naissance du père du maréchal signé par le grand-père.

L'acte de naissance du grand-père du maréchal, Dominique Foch, né le 16 août 1872 à Tarbes, de Dominique Foch veuf et de Jeanne Dominique Marie marcée Dominique de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne.

Le sexe de l'enfant a été reconnu être un garçon.

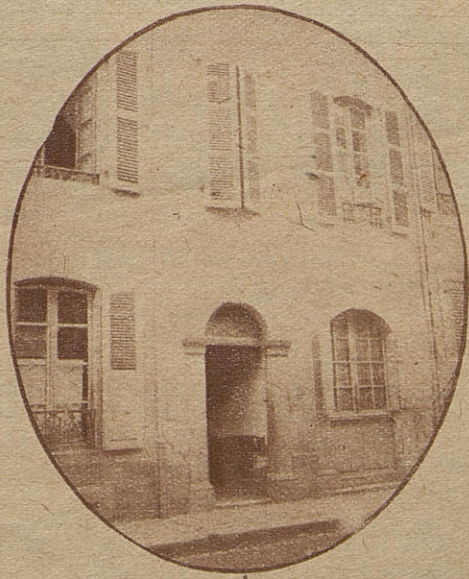
Premier témoin : Marie-Louise veuve de Louis Dominique de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne.

Second témoin : Joseph-Louis de Lamoignon de Fontaine de la Haute Garonne.

Sur la réquisition à nous faite par l'acte de naissance de l'enfant.

Établi signé, pour le Maire de Tarbes.

La déclaration de naissance du maréchal Foch.



La maison de la rue Saint-Louis où le sous-lieutenant Foch habitait à Tarbes en 1874.

Saussier, ancien officier de marine, qui voyaient déjà dans leur élève favori un des futurs vengeurs de la France.

En juillet 1871, le candidat alla subir ses examens à Nancy qui était encore occupée par les Allemands du général Mantuffel. Et ce fut aux sons d'une retraite exécutée par une musique exécrée qu'il acheva sa dernière composition. Reçu à Polytechnique avec le numéro 72, il entra le 1^{er} novembre 1871 à l'École encore toute lugubre des tragiques souvenirs des journées de mai. Au bout de sa première année, il avait gagné des places et avait le numéro 45 de sa promotion.

Il commençait sa seconde année lorsque, pour reconstituer les cadres de l'armée, on fit appel aux polytechniciens qui, renonçant à continuer leurs études à l'École, voudraient

embrasser la carrière des armes. Ce fut la promotion des petits chapeaux qui ne fut marquée par aucune fête. Ferdinand Foch en faisait partie : le 10 février 1873, il entra un des premiers à l'École d'application d'artillerie de Fontainebleau.

De là il sortait, en octobre 1874, sous-lieutenant et sur sa demande allait à Tarbes, au 24^e d'artillerie.



Comme la plupart des jeunes officiers, il avait pris une chambre meublée dans un immeuble de la rue Saint-Louis, la maison Touron, presque en face de la maison où il était né. Naturellement, il profitait de ses instants de liberté, durant la belle saison, pour aller à Valentine où son père, qui avait pris sa retraite, s'était définitivement retiré et devait mourir, le 30 mars 1880, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Sa mère mourut à Tarbes le 24 avril 1883, âgée de soixante-dix ans ; mais son corps fut ramené à Valentine et inhumé auprès de son mari dans la tombe de famille du petit cimetière que surplombe la colline du Bout-du-Puig et où reposent également le premier enfant du maréchal mort en 1885 et Victor Foch, le frère du payeur du Trésor public.

Bien que les vicissitudes de la vie militaire l'aient éloigné de son pays natal et qu'il soit devenu le châtelain breton de Traoufenteunioù où son vieux garde, le père Tadal qu'il a depuis vingt-cinq ans répondit un jour à ses remontrances : « Monsieur, si tu crois que c'est trop d'être ivre un jour après une semaine de travail », le maréchal Foch revint chaque fois qu'il le put passer quelques jours à Valentine, aimant à parcourir, sur la route de Sauveterre, le Chemin d'Arcyle à gravir la colline du Bout-du-Puig ou à faire la promenade de Saint-Pé-d'Ardu qu'il voulut recommencer avec son frère Gabriel, par une belle journée d'octobre 1913, lorsqu'il vint pour la dernière fois au berceau familial.

Toujours la maison du grand-père Dominique fut le centre de ralliement ; avant la guerre, chaque mois d'août y voyait réunis le maréchal et ses enfants, son frère Gabriel et tous les siens, le père Germain et M^{lle} Jenny Foch. Maintenant la maison Foch est habitée depuis 1914 par la sœur du maréchal dont la vieille bonne Gaudens protège sévèrement l'entrée contre les visiteurs indiscrets.

Telle est cette vieille famille qui tient à honneur d'être claire, bien ordonnée, comme les jardins tracés par Le Nôtre, famille dans laquelle se sont perpétuées les traditions de travail, de dignité, d'indépendance fière et de modestie. On a rappelé à propos du maréchal le vers d'Horace : *Fortes creantur fortibus et bonis*. C'est au sein de sa famille qu'il a pu prendre les qualités morales qui ont conditionné sa vie, sa vie qui fut si droite, si nette, si pleine de labeur acharné, toujours orientée vers cette idée : la Revanche.

HENRY COSSIRA

FOCH ET LUDENDORFF

Par Henry BIDOU

Le grand homme de guerre qui a achevé la lutte par une éclatante victoire, avait, il y a une vingtaine d'années exposé ses idées dans deux ouvrages qui comptent parmi les classiques de la science militaire. Le principe de sa doctrine était celui-ci :

« Le commandant en chef doit se couvrir par des forces suffisantes pour garder sa liberté d'action ; il doit se renseigner par des avant-gardes énergiques qui découvrent les intentions de l'ennemi ; renseignements et sûreté, voilà les deux conditions qui lui permettent d'agir selon l'opportunité du moment avec les troupes réservées qu'il aura gardées dans sa main. »

Cette doctrine était directement opposée non seulement aux idées qui régnaient en Allemagne à cette époque, mais aux méthodes que le maréchal de Moltke avait employées en 1870. Le système allemand peut se définir ainsi :

« Imposer sa volonté à l'adversaire sans tenir compte de la sienne. »

Dès lors les renseignements peuvent être beaucoup plus sommaires. On ne conçoit pas non plus très bien la raison d'être d'une séparation des forces en troupes de sûreté et troupes de manœuvre, ni celle de la bataille en préparation et en décision. Tout doit être jeté tout de suite dans le choc initial qui est en même temps le choc décisif, et faire masse pour rompre l'ennemi. En même temps puisqu'on ne tient pas compte de ses projets, on peut choisir le dispositif qu'on préfère : l'école allemande moderne, représentée par le maréchal de Schlieffen, préconise un front très étendu, avec enveloppement de l'adversaire aux deux ailes, le plan d'Hannibal à la bataille de Cannes. Les traités militaires français au contraire, recommandaient en général la manœuvre par une seule aile.

La différence essentielle entre la doctrine de Foch et la doctrine allemande est que le premier agit d'après les circonstances, tandis que les Allemands appliquent brutalement leur force sans tenir compte des circonstances. La manière française est souple, divination, manœuvre ; la manière allemande, vigueur, ardeur offensive, écrasement. Or quelques années avant la guerre, les idées allemandes avaient pénétré en France ; on voit dans les travaux qui précèdent immédiatement l'année 1914, des campagnes contre l'idée de couverture qu'on veut rejeter dans le domaine de la « literie » ; contre les réserves, contre la manœuvre subordonnée aux intentions de l'ennemi. On prêche la vertu de l'offensive à tout prix ; on réhabilite la bataille de soldats. La réaction contre les idées de Foch est manifeste.

Elle apparaît dans les premiers mois de la guerre. A la Marne, les deux adversaires suivent à peu près les mêmes principes. Joffre cherche une bataille d'enveloppement aux deux ailes, comme les Allemands l'avaient cherchée au début des opérations. Ni d'un côté, ni de l'autre on n'a gardé de réserve stratégique. Quand il faut boucher un trou on est obligé de faire glisser latéralement des troupes retirées d'un autre secteur. Une armée prête un corps à l'armée en péril. Naturellement Joffre emploie les principes allemands avec une souplesse et une intelligence françaises. Il tend un véritable piège, il choisit l'heure avec un tact singulier. Chez ses lieutenants, les tendances sont assez variables ; mais d'une façon générale, on voit la plupart d'entre eux négliger la reconnaissance et la préparation d'une façon souvent très regrettable.

Cependant à mesure que la guerre se prolonge, on assiste à un curieux changement.

Au début, comme nous l'avons dit, les deux adversaires avaient toutes leurs forces en ligne. A mesure que le temps passe, on voit ce dispositif se transformer. Dès 1915, les armées s'articulent au contraire en profondeur. On voit des réserves s'établir, et leur rôle ira grandissant jusqu'à la fin des opérations. A partir de 1917, on peut dire que le système de la couverture est entièrement rétabli. Les premières lignes ne sont plus gardées que par des détachements de sûreté. En même temps, le développement de l'aviation donne au service des renseignements une valeur et une extension nouvelles. Enfin le combat de préparation prend, au cours de 1916 une importance extraordinaire. On ne

saires, ils avaient masqué l'un avec un simple rideau et groupé toutes leurs forces contre le second en dérobant la marche de leurs troupes à l'adversaire, qu'ils avaient surpris et écrasé. C'est la manœuvre de Napoléon en 1796, en 1814, en 1815. Chose singulière, Hindenburg avant la guerre était plus démodé en Allemagne que Foch en France. Ce sont des généraux hors des idées courantes qui sont devenus de part et d'autre les grands chefs.

Les idées de Ludendorff, telles qu'elles se sont développées par la suite portent nettement la marque française. La bataille d'hiver de 1915 qui a amené la délivrance de la Prusse orientale est encore une bataille par les deux ailes, selon la méthode de Schlieffen ; mais c'est la dernière, et elle a échoué à l'aile droite, montrant le danger de ces combinaisons où la force est appliquée sur plusieurs points à la fois. Désormais, Ludendorff va renoncer définitivement à cette manœuvre par les ailes. Il va essayer la percée sur un point unique où il jettera une masse prépondérante, et il élargira ensuite cette percée en faisant successivement entrer en ligne les armées voisines. C'est juste le contraire de la doctrine allemande d'avant-guerre. Au front large, il substitue le front étroit, quitte à l'élargir progressivement après la victoire initiale.

Il suit ce plan une première fois au printemps de 1915, à la bataille de Gorlice, et il réussit si complètement que la masse des armées russes est contrainte de reculer de 500 kilomètres. Il le renouvelle à Verdun en février 1916. L'attaque est faite par cinq divisions seulement sur le front étroit des collines de la rive droite de la Meuse. Elle doit s'étendre ensuite à la rive gauche, et sans doute progressivement vers l'ouest. Mais cette fois elle échoue, et 750 000 Allemands restent sur le terrain. Ludendorff perfectionne alors sa méthode, et il la reprend à la fin d'août 1917 à Riga, puis trois mois plus tard à Caporetto, et le 21 mars 1918 au nord de Saint-Quentin. Il remporte là d'incontestables victoires. Enfin le 15 juillet il porte le dernier coup et il attaque en Champagne. Cette fois, il est battu. Foch, qui après la défaite de mars a été nommé généralissime des armées alliées sur le front occidental, reprend l'initiative des opérations, et commence cette splendide campagne, qui ne s'achève qu'à l'armistice du 11 novembre.

◆ ◆ ◆

Chose singulière, il la commence exactement comme Ludendorff a commencé en 1915 la campagne de Galicie. Avec les deux armées Rawlinson et Debeney, il crève la ligne ennemie le 8 août sur un front relativement étroit, entre Amiens et Montdidier. Puis il fait successivement entrer en ligne les armées voisines, à droite l'armée Humbert, et après elle l'armée Mangin, à gauche l'armée Byng et après elle l'armée Horne. Sous cette poussée progressivement étendue, l'armée allemande cède le terrain conquis au printemps et se retire sur la position Hindenburg. Elle laisse même le 2 septembre crever cette position au point important de Quéant.

Alors Foch prépare la bataille décisive, celle qui doit amener l'écrasement de l'ennemi, et il la déclenche en Champagne le 26 septembre. Cette fois elle est d'un type tout à fait différent. C'est que l'armée allemande est déjà battue et épuisée. Alors, mais alors seulement, Foch risque une manœuvre plus hardie. Il a assez conscience de sa supériorité pour attaquer successivement sur des points séparés : le 26 en Champagne, le 27 en Picardie, le

lancera plus l'infanterie que sur un terrain soigneusement écrasé par l'artillerie. On peut dire que les idées françaises, et en particulier les idées de Foch, l'emportent définitivement sur les idées allemandes.

◆ ◆ ◆

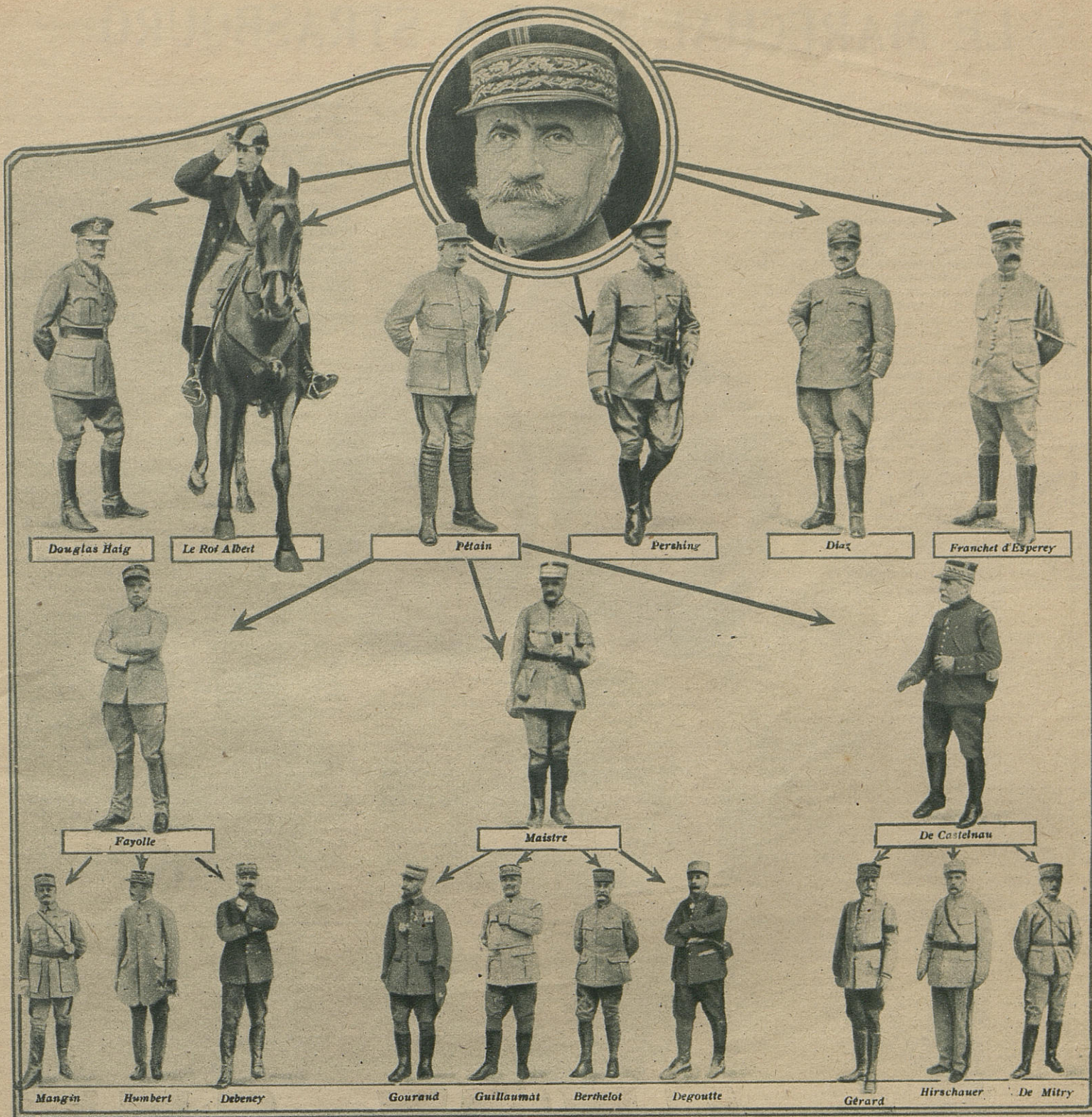
Il y a plus. Dès le début de la guerre, il s'était trouvé sur le front oriental un général allemand, ou plutôt une constellation de deux généraux, Hindenburg et Ludendorff, qui avaient remporté une éclatante victoire dans les forêts de Mazurie en livrant une bataille de manœuvre tout à fait dans l'esprit de l'école française. Ayant affaire à deux adver-



LES GÉNÉRAUX BATTUS PAR FOCH.

(1.) Le Kronprinz. — (2.) Ruprecht de Bavière. — (3.) von Hatzendorff. — (4.) von Below. — (5.) von Boehn. — (6.) von Hutier. — (7.) von Einen. — (8.) Duc de Wurtemberg. — (9.) von Mudra. — (10.) Todorow.

J'ai vu.



LES GÉNÉRAUX QUE LE MARÉCHAL FOCH COMMANDAIT

Voici, placés selon l'importance hiérarchique de leur commandement, les généraux qui, sous les ordres de Foch, battirent les armées ennemies. Dans la rangée du haut, les généraux commandant en chef; de gauche à droite: Douglas Haig (Anglais); roi Albert (Belges); Pétain (armées françaises du Nord et du Nord-Est); Pershing (Américains); Diaz (Italiens); Franchet d'Esperey (front d'Orient). Dans la rangée du milieu, les généraux français commandant des groupes d'armées, sous les ordres immédiats de Pétain: Fayolle,

Maistre et Castelnau. Dans la rangée du bas, les généraux commandants d'armée; de gauche à droite: Mangin, Humbert, Debenev, sous les ordres directs de Fayolle; Gouraud, Guillaumat, Berthelot, Degoutte, sous les ordres directs de Maistre; Gérard, Hirschauer, de Mitry, sous les ordres directs de Castelnau. Ajoutons que les besoins de la bataille dérangèrent souvent l'ordre un peu « idéal » que nous indiquons ici. Berthelot, par exemple, fut appelé en Roumanie, et Degoutte finit la campagne sur le front belge.

28 en Flandre. Il faut bien se dire que contre un ennemi intact ce procédé aurait peu de chances de succès. Mais l'ennemi n'en peut plus. Ses divisions, qui se sont exténuées dans la campagne du printemps, sont contraintes de courir ici et là, sans pouvoir prendre de repos. A la fin d'octobre, les trente dernières divisions qu'il a mises en ligne ont chacune moins de dix jours de repos. De leur côté, les divisions alliées, qui ne sont guère plus nombreuses, font une navette analogue. Mais comme elles ont l'initiative, elles devancent partout l'ennemi. Quand il accourt à la rescousse, il est trop tard. Il a déjà plié sous le choc, cédé le terrain, perdu des prisonniers. Foch multiplie les attaques partielles, sur des champs de bataille admirablement choisis, une aile couverte par un obstacle naturel, de façon à n'avoir pas à craindre de riposte sur

son flanc. A ce jeu les Allemands laissent 400 000 hommes entre nos mains, et finissent par s'avouer vaincus et par poser les armes. La campagne a été menée comme une partie d'échecs: échec, échec, échec et mat.

LA BATAILLE QUE FOCH VOULAIT LIVRER

Cette bataille gigantesque devait être couronnée par l'attaque décisive, qui aurait infligé à l'armée allemande un désastre sans exemple dans l'histoire. Quelle devait être cette manœuvre suprême? Autant qu'on en puisse juger, le maréchal Foch avait d'abord l'intention de l'exécuter sur la Meuse, c'est-à-dire sur la base où les Allemands devaient se retirer, et dont ils auraient été coupés. Tel est le chemin parcouru pendant cette guerre. Au début, en 1914, on attaque fronta-

lement, avec toutes les forces en ligne. A la fin, en 1918, on n'a plus en ligne que des troupes de sûreté, et toutes les opérations sont exécutées par des réserves, que le commandant en chef déplace très rapidement d'un point à un autre, selon les circonstances, et qui attaquent en dépassant les troupes en ligne qui dans beaucoup de cas ne prennent même point de part à l'action. Il est impossible d'imaginer un revirement plus complet, ni un triomphe plus éclatant, non seulement de la doctrine du maréchal Foch, mais de celle de ses prédécesseurs immédiats, depuis le général Lewal et le général Langlois. La victoire d'automne de 1918, ce n'est pas seulement la victoire d'un chef, c'est celle de l'esprit français, de la doctrine française, et, pour tout dire, de la France elle-même.

HENRY BIDOU.

LE MARÉCHAL FOCH A STRASBOURG

Au matin, un brouillard venu du Rhin enveloppe la vieille ville alsacienne d'une gaze grise où on distingue à peine les maisons à colombages, les drapeaux, les guirlandes tricolores, les oriflammes, toute une décoration élégante et dans les traditions des grandes fêtes nationales de la Révolution française.

Les troupes prennent leur emplacement de la place Kléber à la gare en passant devant le palais du Gouvernement où, dans un cadre de jardins que les Allemands ont voulu arranger à la française, s'élèvent les constructions massives du riche quartier des fonctionnaires prussiens. C'est là que se déroulaient les parades militaires de l'armée ennemie. La foule ne pouvait y assister que de très loin, et ne percevait guère de la cérémonie que le martèlement des bottes foulant le pavé impérial selon les règles du pas de parade. Aujourd'hui, les soldats bleu d'azur forment une haie fleurie d'Alsaciennes en traditionnels costumes dont il serait amusant de raconter l'histoire pittoresque et compliquée : robes vertes pour les protestantes, robes rouges pour les catholiques. Le service d'ordre isole la place devant la gare. Le 4^e zouaves qui forme la haie, et sa musique rendent les honneurs. Une foule énorme se presse au bas du monument. Il pleut. Dans l'intérieur de la gare, six soldats d'infanterie et un lieutenant forment le service d'honneur à l'entrée de la passerelle qui, traversant la salle d'attente, permettra au maréchal Foch de sortir.



Le train entre en gare, s'arrête. Le maréchal Foch descend, serre les mains des quelques délégués présents, des Alsaciennes en costume lui souhaitent la bienvenue. Très rapidement le maréchal traverse le salon brillamment décoré aux couleurs de Strasbourg et aux couleurs françaises. La musique joue la *Marseillaise*. Les acclamations grondent comme un tonnerre, les zouaves à fourragères rouges portent les armes. Le maréchal Foch, suivi de ses officiers, se dirige vers l'esplanade où il passe en revue les troupes de la garnison. A cette revue qui garde un caractère strictement militaire, le public n'est d'ailleurs pas admis. Sur tout le parcours les cris de « Vive la France ! » sortent des poitrines gonflées. L'enthousiasme

secoue cette foule d'un frisson inexprimable. Malgré la pluie fine qui ne cesse de tomber, les mouchoirs s'agitent aux fenêtres, la rue entière est en mouvement, les maisons s'animent étrangement, les clairons sonnent et les tambours battent aux champs.

Les cris de « Vive la France ! » naissent et meurent sans cesse renouvelés, comme un flot sur la grève. Toute la garnison de Strasbourg est massée sur

l'immense esplanade à côté de la citadelle et de la caserne des pionniers. Le maréchal Foch passe rapidement entre les troupes, salue les étendards et les drapeaux. C'est l'hommage de la France à ses soldats vainqueurs, suprême récompense de plus de quatre années de misère et d'héroïsme sans comparaison.

La revue est terminée. Le maréchal Foch se rend à travers les vieilles rues à la place Kléber où devant la statue du grand général de la République, le salut au drapeau doit être rendu plus solennellement que jamais.

L'immense quadrilatère bordé par les plus curieuses maisons alsaciennes, devant la maison rouge, où les officiers allemands se réunissaient pour boire les vins de la Moselle et du Rhin, devant le regard émerveillé des « kellerines » qui servirent les jeunes lieutenants des husards bleus à brandebourgs jonquille.

Les trompettes de cavalerie sonnent le défilé ; des spahis font caracolier leurs chevaux, et au milieu d'une tempête d'acclamations, la *Marseillaise* chantée par plus de 10 000 personnes s'envole vers le ciel d'Alsace.

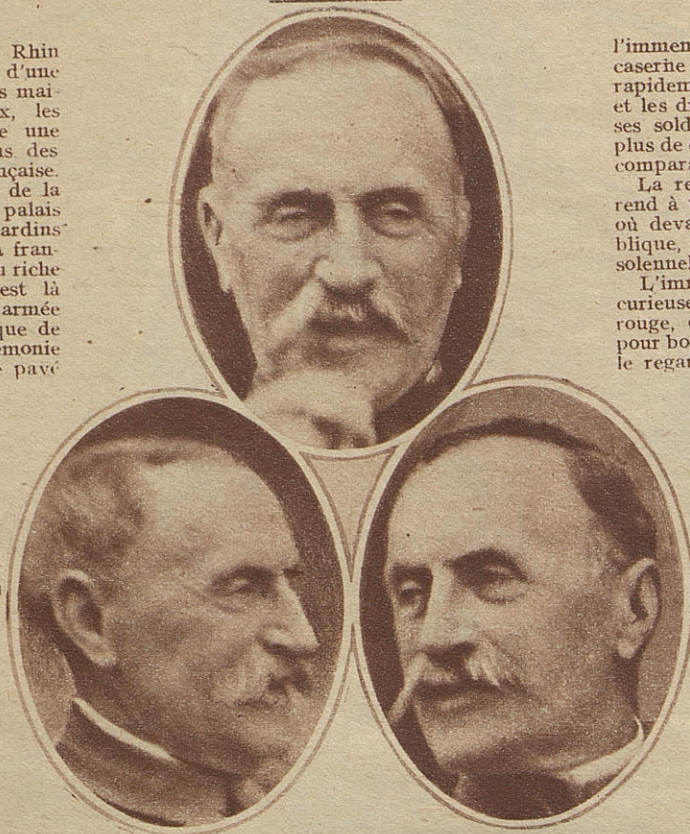


Le maréchal Foch à cheval, suivi des généraux Pétain et Gouraud, pénètre à son tour sur la place et les troupes d'infanterie défilent devant lui.

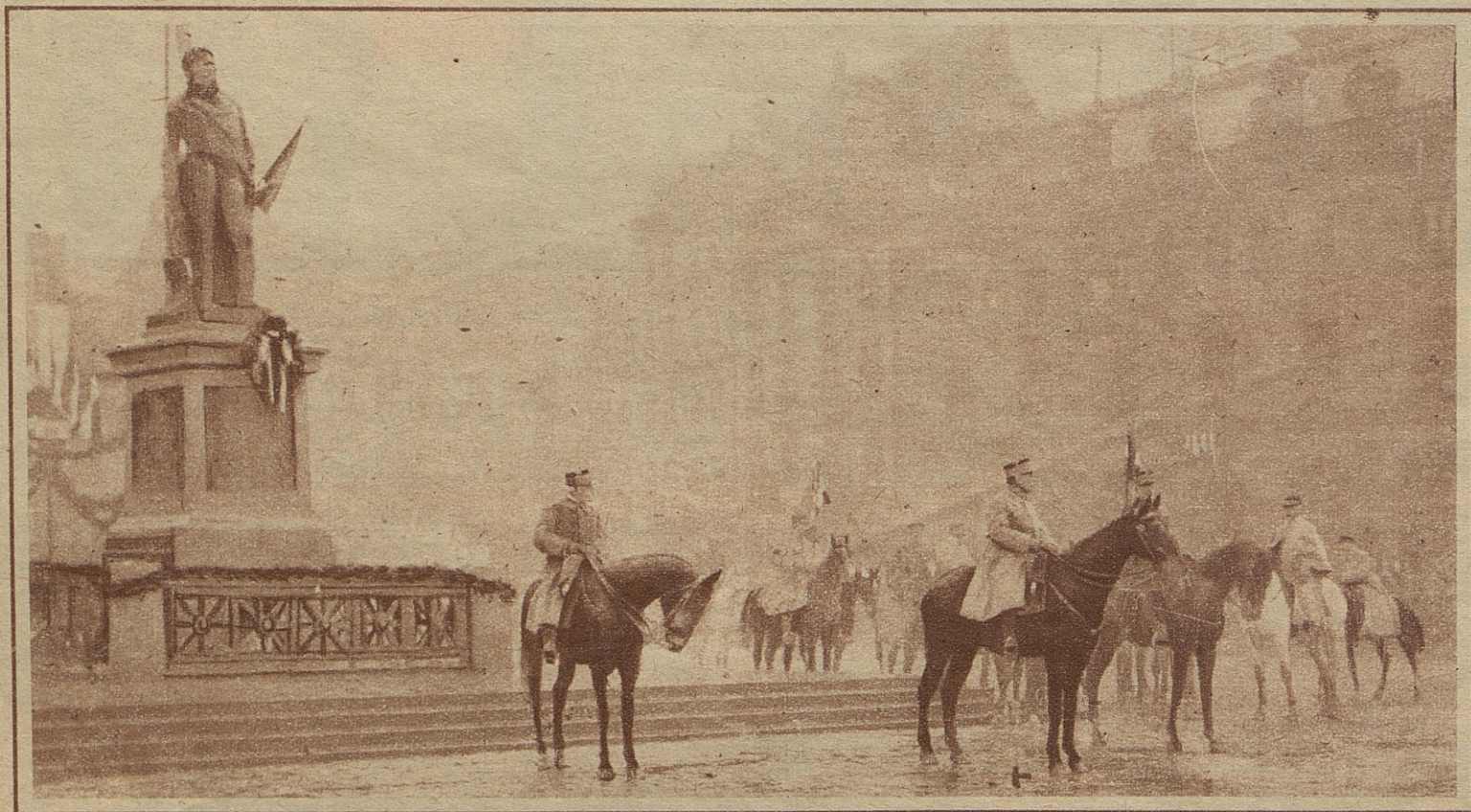
Les musiques de deux divisions tambours et clairons portant la flamme aux couleurs de Lorraine se rangent autour de la statue du général Kléber, en colonnes de compagnies. L'infanterie bleue se masse de chaque côté de l'immense quadrilatère. Six drapeaux mutilés par la plus féroce de toutes les luttes auxquelles se livrèrent les hommes, symbolisent les villes martyres. Il ne reste plus qu'un peu de soie bleue à la hampe cravatée de la fourragère verte et rouge. Ces drapeaux en loques précèdent étonnamment, dans cette ville confortable au cœur si pur, la sombre désolation de la ligne de feu du sol français.

Les six drapeaux sont rangés devant le maréchal Foch. Le commandement « Portez les armes ! » retentit dans le silence avec une étonnante clarté, suivi bientôt du commandement magique de « Au drapeau ! ».

Comme autant de soleils, 200 clairons exécutent



TROIS INSTANTANÉS DU MARÉCHAL FOCH



FOCH A STRASBOURG. — Devant la statue de Kléber, parée des drapeaux de la Marne, les troupes françaises qui viennent occuper la ville présentent les armes au maréchal.

un double moulinet et la sonnerie sublime éclate brutale. Les jugulaires des casques flottent sous les joues, le maréchal Foch salue de l'épée les six emblèmes.

La musique joue la *Marseillaise*. Il est difficile de traduire l'émotion exacte de la foule. On a trop souvent exagéré l'enthousiasme des réceptions officielles et l'on se trouve ici en présence d'une émotion d'une qualité si rare que les mots font défaut pour l'exprimer et que l'on éprouve comme une sorte de pudeur à ne point faire de littérature avec ses larmes.

Dans Strasbourg pavoisé il y avait des soldats, et ces soldats aujourd'hui connaissent la plus sublime des récompenses. Ils se rappellent encore les dures journées où l'on combattait à la grenade, de trou d'obus en trou d'obus pour progresser de quelques centaines de mètres et faire un pauvre communiqué.

Le salut du maréchal Foch aux six drapeaux d'infanterie remettait toutes ces choses au point. Ce geste de l'épée soulignait la portée exacte de la récompense offerte aux soldats dans la grande ville alsacienne. Tous l'ont compris.

Longtemps la place Kléber vibra aux accents des clairons, au roulement des tambours, des musiques, les régiments regagnant leur cantonnement. Les régiments de Normandie jouaient *La Madelon* qui, durant cette belle journée d'Alsace,

que le général pût se douter un seul instant qu'il allait être question de lui pour la direction de l'École, la conversation ayant d'abord roulé sur les sujets les plus divers.

Brusquement M. Clemenceau dit au général : — J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle : vous êtes nommé Directeur de l'École de Guerre.

— Directeur de l'École de Guerre? Mais monsieur le Président je ne suis pas candidat.

— C'est possible, mais vous êtes nommé et je sais que vous ferez là d'excellente besogne!

Un peu abasourdi, le général Foch remercia

velles qu'il professait. Le lieutenant-colonel Foch avait répondu assez sèchement : « Je suis chargé d'un cours. Je n'ai donc pas à exposer des principes usés et que je ne crois pas bons! »

A quelques jours de là, le général Bonnal, qui revenait d'Allemagne où il avait assisté aux manœuvres impériales convia ses subordonnés à déjeuner et, au dessert, il leur fit la communication suivante :

— Messieurs, je suis chargé par S. M. l'Empereur d'Allemagne de vous faire part du vif plaisir qu'il aurait à vous recevoir tous à Metz, la semaine prochaine!

Le silence qui accueillit cette singulière invitation fut soudain troublé par un bruit de verre brisé. C'était le lieutenant-colonel Foch qui venait de casser son verre d'un coup de poing en s'écriant tout haut : « J'en connais un qui n'ira pas! »

Deux jours plus tard, le lieutenant-colonel Foch quittait l'École de guerre. Il est vrai que peu après il publiait son livre : *Les principes de la guerre*, résumé de son cours qui eut un retentissement énorme.

Quant à la manière de vivre du maréchal Foch à son quartier général pendant la guerre — et dont nous parlons autre part — elle fut bien simple. Au début des hostilités, une confortable roulotte qui lui servait à la fois de bureau et de chambre à coucher le suivit pendant la rude campagne de l'Yser.



LES TEMPS DE L'OFFENSIVE DE FOCH

FOCH. — Chaque hécatombe de sang que nous sacrifions nous avance d'un kilomètre, là sur la carte.
CLEMENCEAU. — Et quand, général, arriverons-nous à Strasbourg?

FOCH. — Il n'y aura jamais assez de sang pour cela!...
(*Kladderadatsch*, 15 septembre 1918.)

a connu elle aussi sa consécration et sa récompense. C'est avec *la Madelon* jouée par les cliques d'infanterie, par les brancardiers du régiment que nous montions à l'attaque, là-bas à Bouchavesnes, dans la Somme, vers la grande tranchée des Berlingots où tant de mes camarades dorment éternellement.

PIERRE MAC-ORLAN,
Correspondant de guerre aux armées françaises.

Foch et les à-côtés de la Grande Histoire

MOTS ET ANECDOTES

Sur le Maréchal Foch, comme sur Clemenceau nombreuses sont les anecdotes que l'on a racontées partout, un peu de différentes manières.

La plus connue, c'est naturellement celle qui a trait à la nomination du général Foch comme directeur de l'École de Guerre.

C'était en 1908. M. Clemenceau alors président du Conseil ministre de l'Intérieur, avait décidé de nommer un remplaçant au général Bonnal qui était à la tête de notre grande École de stratégie militaire. Son attention s'était fixée sur le général Foch qui lui paraissait être réellement l'homme qu'il fallait.

Il le convoqua donc et l'invita à déjeuner, sans



AU MÉRITE SA COURONNE

(*Kladderadatsch*, 8 septembre 1918.)



LES PERTES ÉNORMES DE LA FRANCE

FOCH. — Un peu sanglant mon bâton de maréchal.
(*Lustige Blätter*, 22 août 1918.)

QUATRE DESSINS DE JOURNAUX HUMORISTIQUES ALLEMANDS SUR LE MARÉCHAL FOCH. — On y verra que les Boches sont aussi peu spirituels que bons prophètes.

M. Clemenceau. Mais un scrupule lui vint et il insista.

— Vous ne savez peut-être pas tout de moi, monsieur le président. J'ai un frère qui est jésuite.

— Votre frère est jésuite! s'écria M. Clemenceau. Mais je m'en f... général! pardon monsieur le directeur et tous les jésuites n'y feront rien.

Ainsi le général Foch rentrait par la grande porte dans cette École qu'il avait quittée un peu brusquement huit ans auparavant, alors que celui-là même qu'il remplaçait comme directeur était ou venait d'entrer en fonctions. On affirme même que ce ne furent pas les convictions religieuses du lieutenant-colonel Foch qui en 1900 lui firent quitter l'École de guerre, mais son incompatibilité d'humeur avec le général Bonnal. Celui-ci inspectant les classes avait assisté à un cours de Foch et l'avait invité à modifier les idées nou-



PAIN DE GUERRE AMÉRICAIN

FOCH. — Voici, mon fils, je te donne pour ta belle conduite la médaille de la bravoure!
— Ne voudriez-vous pas me donner de préférence un « tuyau » sur l'issue de la guerre.

(*Simplicissimus*, 3 septembre 1918.)

Une fois généralissime des armées de l'Entente, il eut à sa disposition un train tout entier lorsqu'il quittait le château de Bombon, près de Mormans, en Seine-et-Marne où était son grand quartier général. Régulièrement, le maréchal arrivait dans son cabinet à huit heures et demie du matin et travaillait jusqu'à neuf ou dix heures du soir. Durant les grandes offensives, il passait les nuits, et supportait très bien la fatigue. D'ailleurs c'est une coquetterie du maréchal qui ne veut pas qu'on le représente comme surmontant ses souffrances pour rester à son poste. Devant un visiteur, il fit violemment jouer les articulations de ses genoux pour prouver qu'il avait toujours aussi bon pied que bon œil.

Le maréchal monte très peu à cheval, deux fois par semaine, mais il adore l'automobile — presque autant que ses arbres qu'il plante avec passion dans ses bois de Traoufeunteunio. A table, il est très frugal, mais par contre c'est un grand fumeur de pipe et surtout de petits cigares noirs et courts dont il fait une prodigieuse consommation. Celui qu'il fume est à peine éteint qu'il en allume un autre à tel point qu'il a fallu installer un allumeur électrique dans son automobile.

LA PENDULE DE L'YSER

Une correspondante de journaux américains, miss Mary Ripenart qui, sur le front en 1915 avait été invitée à déjeuner par le maréchal Foch raconte ainsi sa visite :

« Il marchait rapidement ; après avoir traversé la grande place presque déserte et grimpé un modeste escalier de bois, nous arrivâmes au bureau du général.

J'ai vu.

pendu en l'air au-dessus de l'épée. Aux épaules de ses troupes, il respirait la mort. Il finit en soldat. Il est ce peu la une vie et un exemple!

Le 29.9.18

J. Foch

L'ÉCRITURE DU MARÉCHAL FOCH

Cet autographe, — où les graphologues sauront bien lire toutes les qualités du généralissime, — a paru dans le livre si intéressant et si documenté que Gaston Jollivet a consacré au colonel Driant.

« Une chambre des plus ordinaire avec un grand pupitre entre deux fenêtres donnant sur la rue, une lampe à abat-jour et un téléphone.

« Sur la cheminée trônait une merveilleuse pendule Louis XV sous un globe. De grandes cartes fixées au mur montraient les positions stratégiques dans leurs moindres détails. Le général Foch me fit remarquer la pendule.

« Pendant la bataille de l'Yser, j'avais, nuit et jour, mes yeux fixés sur cette pendule. J'expédiais les ordres, il me fallait alors attendre qu'ils fussent exécutés. C'est par cette pendule que je savais ce qui devait se passer. Les heures me paraissaient interminables. C'était terrible!

« Le général Foch ouvrit un tiroir de son bureau et me montra, jour par jour, les cartes de la bataille.

« Elles étaient reliées en un format-livre et chaque journée avait sa page. Feuillet par feuillet, je revécus cette bataille: la ligne noire des Allemands avançant, la ligne bleue des Britanniques reculant devant le nombre écrasant de l'ennemi, la ligne rouge des Français arrivant à la rescousse.

« — Ils arrivaient, dit le général Foch, comme les vagues de la mer.

« Le général ferma le livre et s'assit un moment, la tête penchée, comme s'il revivait toutes les horreurs de ce moment. Puis il dit:

« — J'arpentais la pièce et je regardais la pendule. »

LES MOTS DU MARÉCHAL

Etre bref et concis! Telle est la manière du maréchal Foch qui passe pour ne pas aimer à répéter deux fois la même chose. A l'École de guerre, ses élèves disaient de lui: « Il y a des jours où il parle à coups de sabre. »

Recevant les journalistes accrédités, après qu'il eut été nommé généralissime des armées alliées, il termina sa courte allocution par ces mots:

— Nous allons continuer!

Il est vrai que par la suite, à des intimes, il complétait les trois mots par cette déclaration formelle:

— Maintenant qu'ils sont accrochés, je ne les lâcherai plus!

Au début des opérations, on lui avait demandé ce que serait notre effort militaire et comment il tournerait. Il avait simplement répondu:

— Long! Dur! Sûr!

Et prenant possession de son premier commandement, avant la bataille de la Marne, il aurait dit:

— Messieurs mes officiers, voici le moment d'oublier tout ce que je vous ai enseigné à l'École!

Le 9 septembre 1914, alors qu'on venait de lui annoncer le repli du 9^e corps et la retraite du 11^e, il télégraphiait au général Joffre:

— Mon centre cède, ma droite recule, situation excellente. J'attaque!

Lui demandait-on comment il s'y prenait pour maintenir ou battre l'adversaire, le général répondait: « Je ne sais pas! J'attaque! »

Quand il était sur l'Yser, nos soldats, qu'il visitait tous les jours dans leurs tranchées, l'avaient surnommé le « général Deux-Sous ». La raison de ce sobriquet familier était que le général

Foch, lorsqu'on lui faisait une objection quelconque, répondait d'un ton amical mais résolu: « Je m'en f... comme de deux sous! » Mais le maréchal Foch veut cependant être moins incisif dans ses réflexions que le maréchal Pétain. M. Charles Le Goffic ne rappelait-il pas dernièrement que, voyant un de nos maîtres du crayon se présenter devant lui couvert de buffleteries et même

pria ses admirateurs de bien vouloir « le laisser déjeuner ».

LE JARDIN DE LA MAIRIE DE DOULLENS

C'est à Doullens, le 24 mars dernier, alors que la première ruée allemande avait enfoncé le front britannique de la Somme, que le général Foch fut nommé généralissime: décision qui devait nous donner la victoire. Les Français étaient arrivés les premiers au rendez-vous; il était neuf heures du matin. M. Poincaré et M. Clemenceau, qu'avaient rejoints les généraux Foch et Pétain, attendaient les ministres et les généraux anglais dont les automobiles n'apparaissaient toujours pas. Le général Foch se promenait de long en large dans le jardin de l'hôtel de ville, traçant des signes sur le sable et battant nerveusement ses bottes avec sa canne. Quant à M. Clemenceau, il avait fait sortir d'un coffre une « boule de pain » avec laquelle le Président de la République et ses compagnons mangèrent des œufs durs et du saucisson que le général Pétain apporta dans du papier.

A onze heures et demie, les Anglais arrivèrent: au maréchal Haig descendu le premier de voiture, M. Clemenceau serra la main et posant immédiatement la question.

— Voulez-vous la paix aujourd'hui? Ou la victoire demain?

Le chef anglais exprimait son désir de continuer à combattre, lorsque le général Foch, survenant, appuya une nouvelle question de M. Clemenceau par ces mots:

— Alors, c'est le commandement unique!

La discussion se poursuivit dans la salle d'honneur de la mairie. L'intervention du Premier anglais fut décisive, et lorsque ministres et généraux redescendirent dans le jardin, la question était résolue: Foch était généralissime.

En sortant de l'hôtel de ville, le général Foch, ayant à sa droite le maréchal Douglas Haig et à sa gauche le général Pétain, tandis que MM. Poincaré et Clemenceau marchaient derrière, s'arrêta et traça de sa canne des traits sur le sable; il expliqua à ses deux collaborateurs comment il entendait arrêter la marche de l'invasisseur. Puis, posant amicalement la main sur l'épaule du maréchal Haig, il se retourna vers le Président de la République et M. Clemenceau et leur dit:

— On les aura!

Et il les eut!

Mais Foch le victorieux n'a pas oublié le rôle décisif de Lloyd George à Doullens, et dernièrement, lorsqu'il était à Londres, le maréchal remit au Premier anglais sa photographie avec cette dédicace: « A M. Lloyd George, au premier ministre qui chassa les nuages d'un ciel fort nuageux. Cordialement. F. Foch, 11-10-18. »

D. T.



LE BUSTE DU MARÉCHAL FOCH PAR AUGUSTE MAILLARD

portant un couteau de chasse à la ceinture, le maréchal Pétain l'accueillit par ces mots: « Qu'est-ce que dirait F... (c'était le nom du grand caricaturiste), s'il vous voyait! »

Lors de l'entrée des troupes françaises à Strasbourg, le maréchal Foch, qui portait à son côté un magnifique sabre de mameluck à lame courbe ayant appartenu à Kléber, fut reçu à la cathédrale par le custos qui lui adressa une émouvante allocution à laquelle il répondit simplement:

— Dieu nous a donné la victoire. Nous en remercions Dieu et c'est pour le remercier que nous sommes venus ici.

Enfin le 11 novembre, après qu'il eut annoncé



LE MARÉCHAL ET LES DESSINATEURS HUMORISTES DE L'ENTENTE
Foch, l'Ange du Paradis du Monde, en expulse le kaiser et son fils.

(La Esquella.)



Le Hun, vaincu par la poigne magistrale de Foch, signe l'armistice sans condition.

(The Passing Show.)



Foch a pour toujours coupé les serres de l'aigle allemand.

(La Campana.)



Le maréchal Foch (1) et le maréchal Joffre (2) à l'hôtel des Invalides, le jour de la réception du général Pershing (5) par le général Dubail, gouverneur de Paris (3), et M^{me} Dubail (4).

FOCH SUR L'YSER ET DANS LES FLANDRES ⁽¹⁾

Par le général CHERFILS

Le 4 octobre, vers cinq heures du soir, le général Joffre télégraphiait au général Foch à Châlons pour l'investir des fonctions d'adjoint au général en chef et lui donner le commandement de tous les éléments de cet ensemble encore un peu chaotique. Le général Foch part immédiatement. Il arrive à Breteuil le 5 octobre entre quatre et cinq heures du matin. Il prend immédiatement la direction des opérations. Il arrête net les ordres de repli qui allaient être exécutés; il ordonne qu'on reste sur place et qu'on redouble d'ardeur offensive pour en imposer à l'ennemi. A qui lui demandait: « Nous apportez-vous des bataillons et des batteries? » il répondait: « Je ne vous apporte rien qu'un ordre et la volonté de tenir ». Nouveau triomphe de la force morale qui émane de cet homme de guerre extraordinaire. On a tenu: son apparente folie avait raison contre la trop timide sagesse.



Ce même miracle de la force morale, Foch va le renouveler encore trois fois entre le 5 et le 29 octobre.

Une partie du mois d'octobre est employée au retrait de l'armée anglaise du front central de l'Aisne et à son transport dans le Nord, au plus près de sa base de la Manche. Le 9 octobre Anvers tombait et l'armée belge, soutenue par 6000 fusiliers marins, se repliait sur l'Yser. Le 20 octobre, un détachement d'armée aux ordres du général d'Urbal se formait pour remplir le vide entre les Anglais et les Belges. L'ennemi a constitué une formidable armée dite des Flandres. Son effort va porter sur l'Yser et sur Ypres. L'armée belge, épuisée et fouettée par une poursuite en tempête, songe à se replier jusque sur le Havre. C'est, je crois le 12 octobre que le général Foch, accompagné de M. de Broqueville se porta vers Furnes pour y rencontrer S. M. le roi Albert.

L'idée d'une retraite sur le Havre fut abandonnée et les Belges, qui ont encore sous leurs pas un lambeau de leur sol national, s'accrochent à la ligne de l'Yser, à son remblai que des inondations protégeront bientôt. C'est de cette entrevue pathétique que date l'estime affectueuse que le roi Albert a gardée au général Foch. On raconte que deux semaines plus tard le roi rencontrant à nouveau le général Foch lui mit affectueusement la main sur l'épaule et lui dit: « Savez-vous, général, qu'on ne m'a jamais parlé comme vous l'avez fait le 12 octobre. »

Et aussitôt le roi, sans attendre la réponse du général, d'ajouter: « Oh! ne regrettez pas la vigueur de vos paroles, je vous en garde une grande amitié. » Le roi Albert a la haute honnêteté de ses fonctions de roi. Il est un noble caractère et un grand cœur. Sa sagesse avait été frappée par les raisons décisives de Foch



Un portrait du maréchal Foch avec autographe. Il vient de l'offrir à Lloyd George.



Foch, lorsqu'il était, il y a une trentaine d'années, capitaine au 10^e d'artillerie à Rennes.

et son courage résolu avait approuvé les propositions du général.

Le 30 octobre 1914, le général Foch apprend à Cassel que la cavalerie anglaise, attaquée par des forces supérieures, a dû céder du terrain au sud d'Ypres. Le flanc du IX^e corps va être découvert et menacé. Le général part pour Saint-Omer. Il y arrive à une heure du matin. Il fait réveiller le maréchal French: « Maréchal, avez-vous des réserves pour boucher le trou au sud d'Ypres? — Je n'ai plus rien. — Eh bien, je vous donne tout ce que j'ai. Si l'ennemi s'engouffrait dans le trou béant, nous serions perdus. Le général Joffre m'envoie huit bataillons. Prenez-les et attaquez. »

Le maréchal est un très noble caractère. Il est ému par la générosité de cette belle camaraderie de combat. Il serra les mains du général. A deux heures du matin, les ordres étaient donnés, le trou bouché, le péril conjuré.

Le lendemain, 31 octobre, la situation devient plus grave encore. L'ennemi a enlevé Gheluvet; il se porte sur Hooge et Veldhock.

La deuxième division anglaise se replie vers deux heures du soir. Le général Douglas Haig, commandant le 1^{er} corps d'armée, déclare ne pouvoir tenir. Le maréchal French juge la position perdue; il décide de battre en retraite. Une réunion a lieu au R.-C. du général d'Urbal à Vlawestinghe. Le maréchal s'obstinait à vouloir retraiter et à se faire « tuer » lui-même. « Non, monsieur le maréchal, il ya mieux qu'à se faire tuer. Il faut d'abord tenir; après seulement, nous pourrions mourir. » Cette nature bouillonnante, impétueuse de Foch sait maîtriser ses violences et trouver, comme le Pélissier de Sébastopol dans sa correspondance avec Napoléon III, des habiletés de persuasion qui finiront par triompher de toutes les résistances.

Foch insiste: « Si nous retraitons, nous serons emportés comme des fétus de paille dans un vent d'orage. Il nous faut rester, et pour en imposer à l'ennemi et lui faire croire que nous sommes en force, il faut multiplier nos attaques. Il n'y a qu'une manière de nous défendre, c'est d'attaquer. » Et pendant qu'il développe sa pensée, Foch la traduit en quelques ordres brefs pour reprendre l'attaque. Puis, tendant le papier au maréchal, il lui dit simplement:

« Monsieur le maréchal, à votre place je donnerai les ordres. » Le noble caractère qu'est French a été ébranlé; son âme de soldat a été illuminée. Il retourne le papier de Foch et écrit au verso, à l'adresse du général Haig: « Exécutez les ordres du général Foch. »

Ypres était sauvé. Le général Haig, dont les forces étaient épuisées, reprend l'attaque. Il la soutient quinze jours de plus sans fléchir. Foch, en octobre 1914, a été, avant la lettre, véritablement le généralissime interallié du front nord. Son autorité s'était forgée au feu de la bataille. Le prestige de sa force morale s'était imposée irrésistiblement.

Général CHERFILS.

(1) Nous extrayons ces lignes d'une étude sur le maréchal Foch que M. le général Chérifils a bien voulu nous communiquer. Nous en donnerons plus tard d'autres coupures.

FOCH ACCLAMÉ A LONDRES



Nous avons montré ailleurs l'arrivée à Londres du maréchal Foch et dit quel accueil lui réservèrent les Anglais. Ils rendirent à l'illustre soldat qui conduisit leurs troupes à la victoire — en accord complet

avec le maréchal Douglas Haig — des honneurs quasi royaux. Voici quelques documents qui témoignent de l'enthousiasme vraiment indescriptible de nos alliés pour le généralissime des armées de l'Entente.

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir.

Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs. Seule la

JOUVENCE de L'Abbé SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes, sans aucun poison ni produit chimique, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la



Exiger ce portrait

Jouvence de l'Abbé Soury

pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de **Maladies intérieures, Suites de couches, Pertes blanches, Règles irrégulières, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Cancers**, trouveront la guérison en employant la **Jouvence de l'Abbé Soury**.

Celles qui craignent les accidents du **RETOUR d'Age** doivent faire une cure avec la **Jouvence de l'Abbé Soury** pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

La **Jouvence de l'Abbé Soury**, 5 fr. le flacon toutes Pharmacies; 5 fr. 60 franco; 4 flacons, 20 fr., expédiés franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratis).

439

DES LIVRES D'ACTUALITÉS :

ŒUVRES DE L'ABBÉ WETTERLÉ

DÉPUTÉ DE L'ALSACE-LORRAINE

L'ALLEMAGNE QU'ON VOYAIT ET CELLE QU'ON NE VOYAIT PAS.

Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

PROPOS DE GUERRE.

Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

CE QU'ÉTAIT L'ALSACE-LORRAINE ET CE QU'ELLE SERA.

Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

LE PROFESSEUR KURT-OSCAR MULLER. (Ses Lettres de 1912-1913. Son Carnet de Guerre).

Préface de M. Paul DESCHANEL, de l'Académie Française. — Couverture dessinée par HANSI.

Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

TÊTES DE BOCHES.

Un volume in-16... .. Net 4 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS.

TIMBRES-POSTE pour COLLECTIONS



Emile CHEVILLIARD
13, Bd Saint-Denis, Paris

Prix courant gratis et franco avec un timbre du Cameroun à titre gracieux. Achat de Collections et de tous lots de timbres.

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE SAVON

HERNIE 
Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT - MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

PELADE

NOTICE GRATUITE
SENIT, pharmacien
23 rue Malabiau, Toulouse



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous forts et robustes par la nouvelle méthode de gymnastique de chambre sans appareils, 10 minutes par jour, pour défendre la France.

Brochure gratis contre timbre.

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var).

EPILEPSIE

MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

NOUVEAU BANDAGE PLUS

de SOUS-CUISSE de RESSORT DORSAL

Contention parfaite - Fixité absolue

MEYRIGNAC Bté 229, rue St-Honoré PARIS

ARTICLES POUR MILITAIRES

Papeterie, Stylos, Pierres à briquets, etc.
Catalogue franco. WEIL, 94, rue Lafayette, Paris.

Procurez-vous le RELIEUR ÉLECTRIQUE de "J'ai ou" pour conserver les numéros. — 3 fr. 75 franco.

Vient de paraître :

VICTOIRE DES ALLIÉS

Carte postale artistique en couleurs de toute beauté représentant La Victoire se dressant sur le sol de France aux champs tricolores 1914-1918.

GROS SUCCÈS — 90 francs le mille — Le cent 10 francs. Yverri et Suzel Une autre carte en couleurs patriotique PORTE-BONHEUR ALSACIEN

MARÉCHAL FOCH Une carte en couleurs du Maréchal Foch

Libération de la Belgique Une carte en couleurs AOUT 19 4-NOV. 918

GROS SUCCÈS — Le mille assorti, 90 francs fr. net. GROS : Librairie de l'Étamp, 21, rue Jo. bert, Paris. Envoi franco contre mandat-poste avec commande. Chaque carte, 0,25 au détail chez tous les Libraires.

Noël!... Noël!...

Cri d'allégresse qui jaillit de la poitrine des petits et des grands, cri de joie et d'admiration que pousseront tous les lecteurs de

LA BAIONNETTE

LE PREMIER ILLUSTRÉ SATIRIQUE FRANÇAIS

(32 pages dont 16 en couleurs)

LE 19 DÉCEMBRE:

NUMÉRO SPÉCIAL

NOËL!... NOËL!...

Ce numéro spécial. .. 1 franc.

Germania

LES ALLEMANDS PEINTS PAR EUX-MÊMES
LES ALLEMANDS PEINTS PAR LES NEUTRES

Magnifique album de 180 pages in-quarto (21 x 27), contenant 132 dessins.

Couverture en cinq couleurs de Maurice NEUMONT

Légendes en cinq langues : français, anglais, italien, espagnol et portugais.

Prix : 3 fr. 50

Envoi par poste recommandé contre mandat postal de 4 fr. (Etr. : 4 fr. 55) adressé à l'Administrateur de L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
300 exemplaires numérotés, sur beau vélin, grandes marges. L'exemplaire : 10 fr. franco.

LES PLUS BELLES PAGES DE 1918

La Gazette Aérienne illustrée

NUMÉRO SPÉCIAL DE NOËL

(24 pages, couverture couleurs)

Articles des C^{nes} Vachon, Mézergues.

— L^{ts} Fonck, Lemaître, Coiffard. — S^s-L^t Emrich.

Ce numéro spécial : 1 franc.

Pour paraître le 19 décembre.

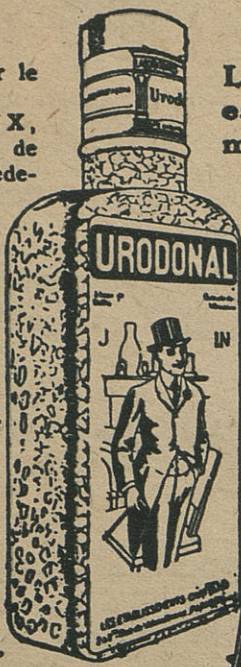
L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30, PARIS

J'ai vu.

URODONAL

RAJEUNIT L'ORGANISME

Recommandé par le
Professeur
LANCEREAUX,
ancien Président de
l'Académie de Médecine,
dans son
TRAITÉ de la GOUTTE



L'URODONAL
est au rhumatisme
ce que la
quinine est
à la fièvre, la
Vamianine
à l'avarie.

Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Néuralgies
Artério-
Sclérose

L'URODONAL
réalise une véritable
saignée urique
(acide urique, urates
et oxalates).

C'est l'aube d'une seconde jeunesse, triomphante et joyeuse que vous voyez dans le flacon d'URODONAL, votre sauveur, ainsi que dans un miroir magique. Ayez confiance en lui : vous en verrez aussitôt les heureux résultats.

COMMUNICATIONS:
Académie de Médecine
(19 nov. 1906);
Académie des Sciences
(14 déc. 1906).

Établissements Chatelain,
2, rue Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
Le flacon, 8 fr.; les 3 fr., 23 fr. 25.

Globéol

fortifie



Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs

Communication à
l'Académie de Médecine
du 7 juin 1910, par le docteur
Joseph Noé, ancien
chef de laboratoire
de la Faculté de
Médecine de Paris.

Etabliss. Chatelain,
2, rue Valenciennes,
Paris. Le flacon, 10 fr.,
7 fr. 20; les 3 (cure
intégrale), 30 fr.

— Ah ! vous voulez savoir comment j'ai pu faire tant de randonnées sans accident et sans devenir fou ? C'est bien simple, voilà mon secret : le GLOBÉOL, qui m'a donné la force de résistance nécessaire à un pareil exploit.

L'OPINION MÉDICALE :

Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine, elle-même et ceci avec avantage, disait-on malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence.

Dr Hector GRASSET, licencié en sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

JUBOLITOIRES

Traitement curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE

On ne doit pas
conservé d'hémor-
roïdes, car elles peu-
vent saigner, s'infecter
et dégénérer en
cancer du rectum.

Dr G. ROUVILLAIN,
Ancien professeur
de l'École de Médecine
d'Alger.

Etablissements Chatelain,
2, rue Valenciennes,
Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 6 fr.;
les 4 boîtes, 20 fr.



Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnants
et calmants,
complétant l'action
du Jubol.

Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitaires.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

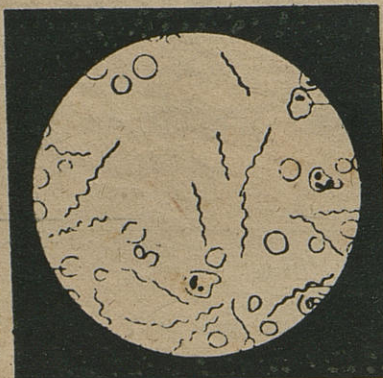
Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

Etabl. Chatelain, 2, rue Valenciennes,
Paris et toutes pharmacies. La demi-
boîte, 6 fr. 60; gr. boîte, 11 fr.

VAMIANINE

Nouveau produit
scientifique non
toxique, à base de
métaux précieux et
de plantes spéciales.

Avarie, Tabes
Psoriasis, Eczéma
Acné, Ulcères



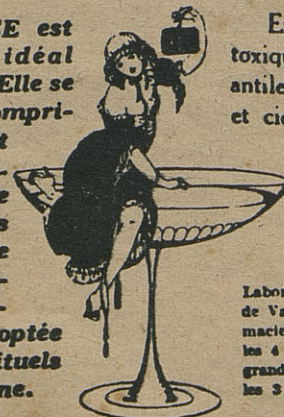
Goutte de sang contenant les trepanomes,
agents de la syphilis, qui disparaissent
avec une cure de VAMIANINE.

Toutes pharmacies et Etabl. Cha-
telain, 2, r. Valenciennes, Paris.
Le flacon, franco, 11 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est
l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se
présente en compri-
més stables et
homogènes. Cha-
que dose jetée
dans deux litres
d'eau nous donne
la solution par-
fumée que la Pa-
risienne a adoptée
pour les soins rituels
de sa personne.



Excellent produit non
toxique, décongestionnant,
antileucorrhéique, résolutif
et cicatrisant. Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Laboratoire de l'Urodonal, 2, r.
de Valenciennes et toutes phar-
macies. La boîte, franco, 5 fr. 30;
les 4 boîtes, franco, 20 francs. La
grande boîte, franco, 7 fr. 20;
les 3 boîtes, franco, 20 francs.